BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
B
18
NAPOLI

DE
L'HOMME.

TOME SECOND.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE Mr.

HELVETIUS.

TOME QUATRIEME.

B. R.
NEAPOLIS

A LONDRES.

1777.

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES, ET DE SON ÉDUCATION.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes, différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des ſens l'inégale ſupériorité des eſprits.

MONSIEUR ROUSSEAU & moi ſommes ſur cette queſtion d'une opinion contraire. Mon objet en réfutant quelques-unes de ſes idées, n'eſt point la critique de l'Emile. Cet ouvrage eſt à la fois digne de ſon auteur & de l'eſtime

publique (1). Mais trop fidele imitateur de Platon, peut-être Mr. Rouſſeau a-t-il ſouvent ſacrifié l'exactitude à l'éloquence ; eſt-il tombé dans des contradictions que ſans doute il eût évité, ſi, plus ſévere obſervateur de ſes propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

Ce que je me propoſe dans l'examen des principales aſſertions de l'auteur, c'eſt de montrer que preſque toutes ſes erreurs ſont des conſéquences néceſſaires de ce principe trop légérement admis.

Savoir.

„ Que l'inégalité des eſprits eſt l'effet de la „ perfection plus ou moins grande des organes „ des ſens ; (2) & que nos vertus comme nos „ talens ſont également dépendants de la diver„ ſité de nos tempéraments.

---

(1) La fureur avec laquelle les Moines & les prêtres ont perſécuté M. Rouſſeau, eſt un témoignage non ſuſpect de la bonté de ſon ouvrage. On ne pourſuit point les auteurs médiocres.

(2) Il ne s'agit, dans cette queſtion que de cette petite différence d'organiſation, que la nature met entre des hommes doués de tous leurs ſens.

CHAPITRE I.

Contradictions de l'Auteur de l'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des Eſprits.

LE ſimple rapprochement des idées de Mr. Rouſſeau prouvera leur contradiction.

1e. PROPOSITION.

Il dit lettre 3e. page 116, tome 5, de l'Héloïſe (1).

„ Pour changer les caracteres il faudroit „ pouvoir changer les tempéraments ; vouloir „ pareillement changer les eſprits, & d'un ſot „ faire un homme de talents, c'eſt d'un blond „ vouloir faire un brun. Comment fondroit-„ on les cœurs & les eſprits ſur un modele „ commun ? Nos talents, nos vices, nos ver-„ tus & par conſéquent nos caracteres, ne „ dépendent-ils pas entiérement de notre orga-„ niſation " ?

2e. PROPOSITION

Il dit page 164, 165 & 166, tome 5 de l'Héloïſe.

(1) Je tire la plupart de mes citations de la lettre 3e. T. 5. de l'Héloïſe. C'eſt un extrait de l'Emile fait par l'auteur lui-même. Dans cette lettre, il raſſemble preſque tous les principes de ſon grand ouvrage.

„ Lorſqu'on nourrit les enfants dans leur „ premiere ſimplicité, d'où leur viendroit des „ vices dont ils n'ont pas vu d'exemple, des „ paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, „ des préjugés que rien ne leur inſpire. Les „ défauts dont nous accuſons la nature ne ſont „ pas ſon ouvrage, mais le nôtre. Un propos „ vicieux eſt, dans la bouche d'un enfant, une „ herbe étrangere dont le vent apporte la „ graine. "

Dans la premiere de ces citations, Mr. Rouſſeau croit que c'eſt à l'organiſation que nous devons nos vices, nos paſſions & par conſéquent nos caracteres.

Dans la ſeconde au contraire, il croit, (& je le crois comme lui) qu'on naît ſans vices, parce qu'on naît ſans idées : mais par la même raiſon, on naît auſſi ſans vertu. Si le vice eſt étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangere. L'un & l'autre ne ſont & ne peuvent être que des acquiſitions. * 1. C'eſt pourquoi l'on eſt cenſé ne pouvoir pécher qu'à ſept ans, parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée préciſe du juſte & de l'injuſte, ni aucune connoiſſance de ſes devoirs envers les hommes.

3e. PROPOSITION.

Mr. Rouſſeau dit page 63, tome 3 de l'Emile. „ Que le ſentiment de la juſtice eſt inné dans „ le cœur de l'homme "; il répete pag. 107 du même vol. : „ qu'il eſt au fond des ames un „ principe inné de vertu & de juſtice. "

4e. PROPOSITION.

Il dit pag. 11, tom. 3, de l'Emile. „ La voix „ intérieure de la vertu ne ſe fait point entendre au pauvre * 2. qui ne ſonge qu'à ſe nourrir. „ Il ajoute pag. 161, tom. 4, ibid. Le „ peuple a peu d'idées de ce qui eſt beau & „ honnête ", & il conclut pag. 112, tom. 3, ibid. „ qu'avant l'âge de raiſon l'homme fait le „ bien & le mal ſans les connoître. "

On voit que ſi dans la troiſieme de ces propoſitions, Mr. Rouſſeau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquiſe dans la quatrieme, & il a raiſon. Ce n'eſt qu'une parfaite légiſlation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les néceſſiteroit à l'honnêteté.

Tous ſeroient juſtes, ſi le Ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la légiſlation; il ne l'a point fait.

Le Ciel a donc voulu que les hommes duſſent à leur méditation l'excellence de leurs loix; que la connoiſſance de ces loix fût une acquiſition, & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois-je à Mr. Rouſſeau, s'il étoit un ſentiment inné de juſtice & de vertu, ce ſentiment comme celui de la douleur & du plaiſir phyſique, ſeroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au peuple comme au grand; & l'homme diſtingueroit à tout âge le bien du mal. * 3.

Mais Mr. Rouſſeau dit, pag. 109, tom. 3 de l'Emile: „ ſans un principe inné de vertu,

„ verroit-on l'homme juſte & le citoyen hon-
„ nête concourir à ſon préjudice au bien pu-
„ blic " ? Perſonne, répondrai-je, n'a jamais concouru à ſon préjudice au bien public. Le héros citoyen qui riſque ſa vie pour ſe couronner de gloire, pour mériter l'eſtime publique & pour affranchir ſa patrie de la ſervitude, céde au ſentiment qui lui eſt le plus agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas ſon bonheur dans l'exercice de la vertu, dans l'acquiſition de l'eſtime publique & des plaiſirs attachés à cette eſtime ? Par quelle raiſon enfin n'expoſeroit-il pas ſa vie pour la patrie, lorſque le matelot & le ſoldat, l'un ſur mer & l'autre à la tranchée, l'expoſent tous les jours pour un écu ? L'homme honnête qui ſemble concourir à ſon préjudice au bien public, n'obéit donc qu'au ſentiment d'un intérêt noble. Pourquoi Mr. Rouſſeau nieroit-il ici que l'intérêt eſt le moteur unique & univerſel des hommes ? Il en convient en mille endroits de ſes ouvrages. Il dit, pag. 73, tom. 3, de l'Emile. „ Un hom-
„ me a beau faire ſemblant de préférer mon
„ intérêt au ſien propre, de quelque démonſ-
„ tration qu'il colore ce menſonge, je ſuis
„ très-ſûr qu'il en fait un. " Pag. 157, tom. 1, ibid. „ Je veux quand mon éleve s'engage avec
„ moi, qu'il ait toujours un intérêt préſent, &
„ que ſi jamais il y manque, ce menſonge
„ attire ſur lui des maux qu'il voye ſortir de
„ l'ordre des choſes. "

Dans cette citation, ſi M. Rouſſeau ſe croit d'autant plus aſſuré de la promeſſe de ſon éleve, que cet éleve a plus d'intérêt à la garder, pourquoi dire tom. 1, pag. 130, de l'Emile ? „ Celui qui ne tient que par ſon profit & ſon

„ intérêt à ſa parole, n'eſt gueres plus lié que s'il „ n'avoit rien promis. " Cet homme ſans doute ne ſera pas lié par ſa parole, mais par ſon intérêt. Or, ce lien en vaut bien un autre, & M. Rouſſeau n'en doute point, puiſqu'il veut que ce ſoit *l'intérêt qui lie le diſciple à ſa promeſſe.* L'on en eſt & l'on en ſera toujours d'autant plus exact & fidele obſervateur de ſa parole qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque, eſt encore plus fou que malhonnête.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver des contradictions ſi palpables dans les principes du même ouvrage. La ſeule maniere d'expliquer ce phénomene moral, c'eſt de convenir que Mr. Rouſſeau s'eſt moins occupé dans ſon Émile de la vérité de ce qu'il dit, que de la maniere de l'exprimer. Le réſultat de ces contradictions c'eſt que les idées de la juſtice & de la vertu ſont réellement acquiſes.

CHAPITRE II.

De l'eſprit & du talent.

QU'EST-CE dans l'homme que l'eſprit? L'aſſemblage de ſes idées. A quelle ſorte d'eſprit donne-t-on le nom de talent? A l'eſprit concentré dans un ſeul genre, c'eſt-à-dire, à un grand aſſemblage d'idées de la même eſpece.

Or, s'il n'eſt point d'idées innées, (& M. Rouſſeau en convient dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages) l'eſprit & le talent ſont donc en nous des acquiſitions, & l'un & l'autre, comme je l'ai déjà dit, ont donc pour principes générateurs:

1°. La ſenſibilité phyſique. Sans elle nous ne recevrions point de ſenſations:

2°. La mémoire, c'eſt-à-dire, la faculté de ſe rappeller les ſenſations reçues:

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos ſenſations entr'elles, * 4. c'eſt-à-dire, d'obſerver avec attention les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.

C'eſt cet intérêt qui fixe l'attention & qui, dans les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, eſt le principe productif de leur eſprit.

Les talents regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particuliere à tel ou tel genre d'eſprit, ne ſont réellement que le pro-

duit de l'attention appliquée aux idées d'un certain genre. Je compare l'enſemble des connoiſſances humaines au clavier d'un orgue. Les divers talents en ſont les touches, & l'attention miſe en action par l'interêt, eſt la main qui peut indifféremment ſe porter ſur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reſte, ſi l'on acquiert juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi ; ſi l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le ſentiment de la douleur & du plaiſir phyſique ; tout eſt donc en nous acquiſition.

Notre eſprit, nos talents, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caracteres, néceſſairement formés du mélange de nos idées & de nos ſentiments, ne ſont donc pas l'effet de nos divers tempéraments. Nos paſſions elles-mêmes en ſont dépendantes. Je citerai les peuples du Nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique eſt, dit-on, l'effet particulier de la nature, de leur climat & de leur nourriture ; cependant ils ſont auſſi ſuſceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice, de ſuperſtition, que les peuples ſanguins (1) & bilieux du Midi. 5. Ouvre-t-on l'hiſtoire, on voit les peuples tout-à-coup changer de caractere, ſans qu'il ſoit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même que ſi *tous les caracteres*,,

(1) Ce fait prouve clairement que les paſſions citées ci-deſſus, ne ſont pas l'effet de la diverſité de nos tempéraments, mais, comme je l'ai dit, de l'amour du pouvoir.

comme le prétend M. Rouſſeau, p. 109, tom. 5. de l'Héloïſe, *étoient bons & ſains en eux-mêmes*, cette bonté univerſelle & par conſéquent indépendante de la diverſité des tempéraments, prouveroit contre ſon opinion. Plût au ciel que la bonté fût le partage de l'homme! C'eſt à regret que ſur ce point, je ſuis encore d'un avis contraire à M. Rouſſeau. Quel plaiſir pour moi de trouver tous les hommes bons! Mais en leur perſuadant qu'ils ſont tels, je ralentirois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons & les rendrois méchants.

Eſt-on honnête? Sert-on ſon Souverain? Mérite-t-on ſa confiance lorſqu'on lui cache la miſere de ſes peuples? Non: mais lorſqu'on la lui fait connoître & qu'on lui montre les moyens de la ſoulager. Qui trompe les hommes, n'eſt point leur ami. Où ſont donc ceux des rois? Quel courtiſan eſt toujours vrai avec ſon prince? Quel homme l'eſt toujours avec lui-même? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui-même tel; & c'eſt quelquefois le Schaftesburiſte le plus fripon qui ſoutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une ſécurité funeſte. Je ne leur répéterai point ſans ceſſe qu'ils ſont bons. Le légiſlateur, moins en garde contre le vice, négligeroit l'établiſſement des loix propres à le réprimer; je ne commettrai point le crime de leze-humanité, j'oſerai dire la vérité & diſcuter une queſtion que je ne puis traiter, ſans montrer relativement à mon objet, que ſur ce point M. Rouſſeau n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſur les précédents;

CHAPITRE III.

De la bonté de l'homme au berceau.

JE vous aime, ô mes concitoyens ! & mon premier desir est de vous être utile. J'envie sans doute vos suffrages : mais voudrois-je devoir au mensonge & votre estime & vos éloges ? Mille autres vous tromperont ; je ne serai point leur complice. Les uns vous diront bons & flatteront le desir que vous avez de vous croire tels ; ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchants ; ils vous mentiront pareillement, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon, nul individu ne naît méchant. Les hommes sont l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les divise. * 6. Des philosophes croient les hommes nés dans l'état de guerre. Le desir commun de posséder les mêmes choses, les arme, disent-ils, dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre sans doute suit de près l'instant de leur naissance. La paix entr'eux est peu durable. Cependant ils ne naissent point ennemis. La bonté ou la méchanceté est en eux un accident : c'est le produit de leurs loix bonnes ou mauvaises. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le sens moral est sa bienveillance pour les autres, & cette bienveillance est toujours en lui pro-

portionnée à l'utilité dont ils lui ſont. Je préfere mes concitoyens aux étrangers & mon ami à mes concitoyens. Le bonheur de mon ami ſe réfléchit ſur moi. S'il devient plus riche & plus puiſſant, je participe à ſa richeſſe & à ſa puiſſance. La bienveillance pour les autres eſt donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or, ſi l'amour de ſoi, comme je l'ai prouvé, ſection 4, eſt en nous l'effet néceſſaire de la faculté de ſentir, notre amour pour les autres, quoi qu'en diſent les Schaftesburiſtes, eſt donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'eſt-ce en effet que cette bonté originelle ou ce ſens moral tant vanté par les Anglois (1)? Quelle idée nette ſe former d'un pareil ſens (2), &, ſur quel fait en fonder l'exiſten-

(1) C'eſt ſur une obſervation conſtante & générale qu'eſt fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'eſt que fange.* L'expérience ne prouve donc pas que les hommes ſoient ſi bons.

(2) Admet-on un ſens moral ? Pourquoi pas un ſens algébrique ou chymique ? Pourquoi créer dans l'homme un ſixieme ſens ? Seroit-ce pour lui donner des idées plus nettes de la morale ? Mais qu'eſt-ce que la morale ? *La ſcience des moyens inventés par les hommes pour vivre entr'eux de la maniere la plus heureuſe poſſible.* Que le puiſſant ne s'oppoſe point à ſes progrès, cette ſcience ſe perfectionnera proportionnellement aux lumieres que les peuples acquerront. On veut que la morale ſoit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout pays partie de la légiſlation des peuples. Or, la légiſlation eſt des hommes. Si Dieu eſt réputé l'auteur de la morale, c'eſt qu'il l'eſt de la raiſon humaine, & que la morale eſt l'œuvre

ce ? Sur ce qu'il eſt des hommes bons ? Mais il en eſt auſſi d'envieux & de menteurs, *om-*

---

de cette raiſon. Identifier Dieu & la morale, c'eſt être idolâtre, c'eſt diviniſer l'ouvrage des hommes. Ils ont fait des conventions. La morale n'eſt que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette ſcience eſt la félicité du plus grand nombre. *Salus populi ſuprema lex eſto.* Si la morale des peuples produit ſi ſouvent l'effet contraire, c'eſt que le puiſſant en dirige tous les préceptes à ſon avantage particulier, c'eſt qu'il ſe répete toujours *Salus gubernantium ſuprema lex eſto.* C'eſt qu'enfin la morale de la plupart des nations n'eſt plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puiſſant, pour affermir ſon autorité & pouvoir être impunément injuſte.

Mais peut-on reſpecter de tels préceptes ? Oui, lorſqu'ils ſont conſacrés par des édits, par des loix abſurdes & ſur-tout par la crainte du puiſſant. C'eſt alors qu'ils acquierent une autorité légale, ſi le puiſſant continue de l'être.

Alors, rien de plus difficile que de rappeller la ſcience de la morale à ſon véritable objet. Auſſi ne trouve-t-on de légiſlation ſage & de morale pure que dans les pays où, comme en Angleterre, le peuple a part à l'adminiſtration, où la nation eſt le ſouverain, où les loix enfin, toujours établies en faveur du puiſſant, ſe trouvent néceſſairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée ſommaire de la ſcience de la morale, il eſt évident qu'elle eſt comme les autres, le produit de l'expérience, de la méditation & non celui d'un *ſens moral* ; qu'elle peut, comme les autres ſciences, de jour en jour ſe perfectionner, & rien n'autoriſe l'homme à ſuppoſer en lui un ſixieme ſens dont il ſeroit impoſſible de ſe former des idées nettes.

nis homo mendax. Dira-t-on en conſéquence que ces hommes ont en eux un ſens inmoral d'envie ou un ſens mentitif. Rien de plus abſurde que cette philoſophie théologique de Schaftesbury, & cependant la plupart des Anglois en ſont amateurs comme les François l'étoient jadis de leur muſique. Il n'en eſt pas de même des autres Nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'un & écouter l'autre. C'eſt une taie ſur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever pour qu'ils voient.

Selon leurs philoſophes, l'homme indifférent, l'homme aſſis dans ſon fauteuil deſire le bien des autres, mais en tant qu'indifférent, l'homme ne deſire & ne peut même rien deſirer. L'état de déſir & d'indifférence eſt contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence eſt-il impoſſible. Ce que l'expérience m'apprend, c'eſt que l'homme ne naît ni bon ni méchant: c'eſt que ſon bonheur n'eſt pas néceſſairement attaché au malheur d'autrui; c'eſt qu'au contraire dans toute ſaine éducation, l'idée de ma propre félicité ſera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes concitoyens: c'eſt que le deſir de l'une produira en moi le deſir de l'autre. D'où il réſulte que l'amour du prochain n'eſt dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Auſſi les plus bruyans prôneurs de la bonté originelle (1), n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaiteurs de l'humanité.

(1) Les Romanciers du beau moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur roman, quiconque en qualité de miniſtre, de lieutenant de police & d'homme public, eſt à portée de connoître l'humanité.

Ce fût-il agi du salut de l'Angleterre ? Pour la sauver, dit-on, le paresseux Schaftesbury, cet ardent apôtre du beau moral, ne se fût pas fait porter jusqu'au parlement. Ce n'est point le sens du beau moral, c'est l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horaces, les Brutus & les Scævolas (1). Les philosophes Anglois me répeteroient en vain que le beau moral est un sens qui, se développant avec le fétus de l'homme, le rend dans un temps (2) marqué, compatissant aux maux de ses semblables. Je puis me former une idée de mes cinq sens, & des organes qui les constituent; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idee d'un sens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se servira-t-on encore long-temps de ces mots vuides de sens, qui, ne présentant aucune idée claire & distincte, * 7 devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques (3). Entend-on par ce mot de sens;

(1) Ce système si vanté du beau moral, n'est au fond que le système des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau sous un nom & une forme différente.

(2) *Le sens moral* comme la puberté, disent les Schaftesburistes, ne se développe en nous que vers un certain âge. Ce sens est selon eux une espece d'excroissance morale. Or, je demande, qu'est-ce qu'un sens ou excroissance qui n'est pas physique. Il faut compter beaucoup sur la foi du lecteur, pour lui donner une supposition aussi absurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle.

(3) *Le sens moral* me paroît un de ces êtres mé-

moral, le ſentiment de compaſſion éprouvé à la vue d'un malheureux? Mais pour compatir aux maux d'un homme, il faut d'abord ſavoir qu'il ſouffre, & pour cet effet avoir ſenti la douleur. Une compaſſion ſur parole en ſuppoſe encore la connoiſſance; d'ailleurs, quels ſont les maux auxquels en général on ſe montre le plus ſenſible? Ce ſont ceux qu'on a ſouffert le plus impatiemment, & dont le ſouvenir en conſéquence eſt le plus habituellement préſent à notre mémoire. La compaſſion n'eſt donc point en nous un ſentiment inné.

Qu'éprouverai-je à la préſence d'un malheureux? Une émotion forte. Qui la produit? Le ſouvenir des douleurs auxquelles l'homme eſt ſujet & auxquelles je ſuis moi-même expoſé. * 8. Une telle idée me trouble, m'importune, & tant que cet infortuné eſt en ma préſence, je ſuis triſtement affecté. L'ai-je ſecouru, ne le vois-je plus? Le calme renait inſenſiblement dans mon ame, parce qu'en proportion de ſon éloignement le ſouvenir des maux que me rappelloit ſa préſence, s'eſt inſenſiblement effacé. Quand je m'attendriſſois ſur lui, c'étoit donc ſur moi-même que je m'attendriſſois. Quels ſont en effet les maux auxquels je compatis le plus? Ce ſont, comme je l'ai déjà dit, non-ſeule-

---

taphyſiques ou moraux qu'on ne devroit jamais citer dans un livre de philoſophie. On les a quelquefois introduits dans la comédie Italienne, encore en refroidiſſoient-ils l'action. On les ſupporte à peine dans les Prologues.

ment ceux que j'ai ſentis, mais ceux que je puis ſentir encore : ces maux plus préſents à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendriſſement pour les douleurs d'un infortuné eſt toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs. Je voudrois, s'il étoit poſſible, en anéantir en lui juſqu'au germe : je m'affranchirois en même-temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne ſera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même, * 9. & par conſéquent de ſa ſenſibilité phyſique. En vain, M. Rouſſeau répete-t-il ſans ceſſe *que tous les hommes ſont bons & tous les premiers mouvements de la nature droits.* La néceſſité des loix eſt la preuve du contraire. Que ſuppoſe cette néceſſité ? Que ce ſont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon, & que le ſeul moyen de former des citoyens vertueux, c'eſt de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reſte, quel homme moins perſuadé que M. Rouſſeau de la bonté originelle des caracteres. Il dit, p. 179, t. 1, de l'Emile. „ Tout homme qui ne connoît point la douleur, ne connoît, ni l'attendriſſement de „ l'humanité, ni la douceur de la commiſération : ſon cœur n'eſt ému de rien, il „ n'eſt point ſociable : c'eſt un monſtre avec „ ſes ſemblables „. Il ajoute, p. 220, t. 2, ibid. „ Rien ſelon moi, de plus beau & de „ plus vrai que cette maxime, *on ne plaint „ jamais dans autrui que les maux dont on „ ne ſeroit pas ſoi-même exempt* ; & c'eſt „ pourquoi, ajoute-t-il, le prince eſt ſans „ pitié pour ſes ſujets, le riche eſt dur avec

„ le pauvre, & le noble avec le roturier „.

D'après ces maximes comment ſoutenir la bonté originelle de l'homme & prétendre que *tous les caractères ſont bons?*

La preuve que l'humanité n'eſt dans l'homme que l'effet du ſouvenir des maux qu'il connoit ou par lui-même, * 10. ou par les autres, c'eſt que de tous les moyens de le rendre humain & compatiſſant, le plus efficace eſt de l'habituer dès ſa plus tendre jeuneſſe à s'identifier avec les malheureux & à ſe voir en eux. Quelques-uns ont en conſéquence traité la compaſſion de foibleſſe; qu'on lui donne tel nom qu'on voudra, cette foibleſſe ſera toujours à mes yeux la premiere des vertus; * 11. parce qu'elle contribuera toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compaſſion n'eſt ni un *ſens moral*, ni un *ſentiment inné*, mais un pur effet de l'amour de ſoi. Que s'en ſuit-il? Que c'eſt ce même amour diverſement modifié, ſelon l'éducation différente qu'on reçoit, les circonſtances & les poſitions où le hazard nous place, qui rend humain ou dur; que les hommes ne naiſſent point compatiſſans, mais, que tous peuvent le devenir, & le ſeront lorſque les loix, la forme du gouvernement & l'éducation les rendront tels.

O! vous, à qui le ciel confie la puiſſance légiſlative, que votre adminiſtration ſoit douce, que vos loix ſoient ſages; & vous aurez pour ſujets des hommes humains, vaillants & vertueux! Mais ſi vous altérez, ou ces loix, ou cette ſage adminiſtration, ces vertueux citoyens mourront ſans poſtérité, & vous n'aurez près de vous que des méchants, parce

que vos loix les auront rendus tels. L'homme indifférent au mal par ſa nature, ne s'y livre pas ſans motifs. L'homme heureux eſt humain ; c'eſt le lion repu.

Malheur au prince qui ſe fie à la bonté originelle des caracteres. * 12. M. Rouſſeau la ſuppoſe : l'expérience la dément. Qui la conſulte, apprend que l'enfant noie des mouches, * 13. bat ſon chien, étouffe ſon moineau, & que né, ſans l'humanité, l'enfant a tous les vices de l'homme.

Le puiſſant eſt ſouvent injuſte ; l'enfant robuſte l'eſt de même. N'eſt-il pas contenu par la préſence du maître, à l'exemple du puiſſant, il s'approprie par la force le bonbon ou le bijou de ſon camarade ; il fait pour une poupée, pour un hochet ce que l'âge mûr fait pour un titre ou un ſceptre. La maniere uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la *Mothe*.

C'eſt que déjà l'enfant eſt homme,
Et que l'homme eſt encore enfant.

C'eſt ſans raiſon qu'on ſoutient la bonté originelle des caracteres. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.

CHAPITRE IV.

L'homme de la nature doit être cruel.

QUE nous préſente le ſpectacle de la nature? Une multitude d'êtres deſtinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, diſent les Anatomiſtes, a la dent de l'animal carnacier. Il doit donc être vorace & par conſéquent cruel & ſanguinaire. D'ailleurs la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain, le plus conforme à ſon organiſation. Sa conſervation, comme celle de preſque toutes les eſpeces d'animaux, eſt attachée à la deſtruction des autres. Les hommes répandus par la nature dans de vaſtes forêts, ſont d'abord chaſſeurs.

Plus rapprochés les uns des autres & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit eſpace, le beſoin les fait *paſteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or, dans toutes ces diverſes poſitions, l'homme eſt le deſtructeur né des animaux, ſoit pour ſe repaître de leur chair; ſoit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

L'homme de la nature eſt ſon boucher, ſon cuiſinier. Ses mains ſont toujours ſouillées de ſang. Habitué au meurtre, il doit être ſourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut, ſi ſes larmes font couler les miennes; ce ſpectacle, ſi touchant par ſa nouveauté,

eſt agréable au ſauvage que l'habitude y endurcit.

La mélodie la plus agréable à l'inquiſiteur ſont les hurlements de la douleur. Il rit près du bucher où l'héretique expire. Cet inquiſiteur, aſſaſſin autoriſé par la loi, conſerve même au ſein des villes la férocité de l'homme de la nature; c'eſt un homme de ſang. Plus on ſe rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher eſt-il au défaut du bourreau, forcé de remplir ſes fonctions? C'eſt que ſa profeſſion le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il eſt lui-même expoſé, ſera toujours dur & ſouvent ſanguinaire. Le peuple l'eſt; il n'a pas l'eſprit d'être humain. C'eſt, dit-on, la curioſité qui l'entraîne à Tyburn, ou à la Greve; oui, la premiere fois; s'il y retourne, il eſt cruel. Il pleure aux exécutions, il eſt ému; mais l'homme du monde pleure à la tragédie, & la répréſentation lui en eſt agréable.

Qui ſoutient la bonté originelle des hommes, veut les tromper. Faut-il qu'en humanité, comme en religion, il y ait tant d'hypocrites & ſi peu de vertueux? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme les égards qu'une crainte reſpective inſpire à deux êtres à-peu-près égaux en force? L'homme policé lui-même n'eſt-il plus retenu par cette crainte; il devient cruel & barbare.

Qu'on ſe rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui ſuit la victoire; lorſque la plaine eſt encore jonchée de morts & de

mourants, lorſque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides ſur les vêtements ſanglants des victimes encore palpitantes du bien public ; lorſque, ſans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les ſouffrances, elles s'en approchent & les dépouillent.

Les larmes, le viſage effrayant de l'angoiſſe, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche, aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles ſont ſourdes à leurs gémiſſements.

Tel eſt l'homme aux champs de la victoire. Eſt-il plus humain ſur les *trônes* d'Orient * 14. d'où il commande aux loix ? Quel uſage y fait-il de ſa puiſſance ? S'occupe-t-il de la félicité des peuples ? Soulage-t-il leurs beſoins ? Allége-t-il le poids de leurs fers ? L'Orient eſt-il libre & déchargé du joug inſupportable du deſpotiſme ? Chaque jour au contraire ce joug s'appeſantit. C'eſt ſur la crainte qu'il inſpire, c'eſt ſur les barbaries exercées ſur des eſclaves tremblants, que le deſpote meſure ſa gloire & ſa grandeur. Chaque jour eſt marqué par l'invention d'un ſupplice nouveau & plus cruel. Qui plaint les peuples en ſa préſence eſt ſon ennemi, & qui donne à ce ſujet, *des conſeils à ſon maître, lave*, dit le poëte Saadi, *ſes mains dans ſon propre ſang.*

Indifférent au malheur des Romains, Arcade uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, eſt forcé par les barbares d'abandonner Rome : il ſe retire à Ravenne, y eſt pourſuivi par l'ennemi ; une ſeule armée lui reſte, il la leur oppoſe. Elle eſt attaquée, battue ; on lui

apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice & à la cruauté du vainqueur, Rome eſt pillée, les citoyens fuyent nuds, ils n'ont le temps de rien emporter. Arcade impatient interrompt le recit : a-t-on, dit-il, ſauvé ma poule ?

Tel eſt l'homme ceint de la couronne du deſpotiſme ou des lauriers de la Victoire. * 15. Affranchi de la crainte des loix ou des repréſailles, ſes injuſtices n'ont d'autres meſures que celles de ſa puiſſance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt M. Rouſſeau ſuppoſe dans l'homme & que tantôt il lui refuſe ?

Qu'on ne m'accuſe pas de nier l'exiſtence des hommes bons. Il en eſt de tendres, de compatiſſants aux maux de leurs ſemblables ; mais l'humanité eſt en eux l'effet de l'éducation & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois, ces mêmes hommes en euſſent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si M. Rouſſeau eſt encore ſur ce point contradictoire à lui-même, c'eſt que ſes principes ſont en contradiction avec ſes propres expériences ; c'eſt qu'il écrit tantôt d'après les uns, tantôt après les autres. Oubliera-t-il donc toujours que, nés ſans idées, ſans caracteres, & indifférents au bien & au moral, la ſenſibilité phyſique eſt le ſeul don que nous ait fait la nature ; que l'homme au berceau n'eſt rien, que ſes vices, ſes vertus, ſes paſſions factices, ſes talents, ſes préjugés, enfin juſqu'au ſentiment de l'amour de ſoi, tout eſt en lui une acquiſition.

CHAPITRE V.

M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile ou inutile.

1e. PROPOSITION.

MR. Rouſſeau dit pag. 109. tom. 5. de l'Héloïſe. L'éducation gêne de toute part la nature, efface les grandes qualités de l'ame pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont nulle réalité." Ce fait admis, rien de plus dangereux que l'éducation. Cependant dirai-je à M. Rouſſeau, ſi telle eſt ſur nous la force de l'inſtruction, qu'elle ſubſtitue de petites qualités aux grandes que nous tenons de la nature & qu'elle change ainſi nos caracteres en mal; pourquoi cette même inſtruction ne ſubſtitueroit-elle pas de grandes qualités aux petites que nous aurions reçues de cette même nature, & ne changeroit-elle pas ainſi nos caracteres en bien? L'Héroïſme des républiques naiſſantes prouve la poſſibilité de cette métamorphoſe.

2e. PROPOSITION.

Mr. Rouſſeau p. 121. t. 5. ib. fait dire à Volmar. „ Pour rendre mes enfants dociles, „ ma femme a ſubſtitué au joug de la diſci„ pline un joug plus inflexible, celui de la „ néceſſité." Mais ſi dans l'éducation l'on peut faire

ire uſage de la néceſſité, & ſi ſon pouvoir eſt réſiſtible, on peut donc corriger les défauts es enfants, en changer les caracteres, & les hanger en bien.

Dans l'une de ces deux propoſitions M. ouſſeau eſt donc non-ſeulement en contradic- ion avec lui-même, mais encore avec l'expé- ience.

Quels hommes en effet ont donné les plus rands exemples de vertu ? Sont-ce ces ſau- ages du nord ou du midi, ces Lapons, ces apoux ſans éducation, ces hommes, pour inſi dire, de la nature, dont la langue n'eſt ompoſée que de cinq ou ſix ſons ou cris ? Non ſans doute. La vertu conſiſte dans le ſacri- ice de ce qu'on appelle ſon intérêt particulier à intérêt public. Or, de pareils ſacrifices ſup- poſent les hommes déja raſſemblés en ſociétés, & les loix de ces ſociétés perfectionnées à n certain point. Où trouve-t-on des *héros* ? Chez des peuples plus ou moins policés. Tels ont les Chinois, les Japonois, les Grecs, es Romains, les Anglois, les Allemands, les François, &c.

Quel ſeroit dans toute ſociété l'homme le lus déteſtable ? l'homme de la nature qui n'ayant point fait de convention avec ſes ſem- blables n'obéiroit qu'à ſon caprice & au ſen- iment actuel qui l'inſpire.

30. PROPOSITION.

Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que M. Rouſſeau p. 192, t. 4 de l'Emile, diviſe les hommes en deux claſſes ; *l'une de gens qui*

penſent, *l'autre de gens qui ne penſent pas* ? Différence, ſelon lui, entiérement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante ! Eſt-il plus d'accord avec lui-même, lorſqu'après avoir regardé l'eſprit comme un pur effet de l'organiſation, & avoir en conſéquence déclamé contre toutes ſortes d'inſtructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartiates, qui commençoit à la mamelle. Mais, dira-t-on, en s'oppoſant en général à toute inſtruction, l'objet de M. Rouſſeau eſt ſimplement de ſouſtraire la jeuneſſe au danger d'une mauvaiſe éducation. Sur ce point tout le monde eſt de ſon avis & convient que, *mieux vaut refuſer toute éducation aux enfants que de leur en donner une mauvaiſe*. Ce n'eſt donc pas ſur une vérité auſſi triviale que peut inſiſter M. Rouſſeau. Une preuve du peu de netteté dans ſes idées ſur cet objet, c'eſt qu'en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages, il conſent qu'on donne quelques inſtructions aux enfants, pourvu, dit-il, qu'elles ne ſoient pas prématurées. Or, ſur ce point, il eſt contradictoire à lui-même.

4e. PROPOSITION.

Il dit p. 153, t. 5 de l'Héloïſe. „ La marche „ de la nature eſt la meilleure; il faut ſur-tout „ ne pas la contraindre par une éducation „ prématurée „. Or, s'il eſt une éducation prématurée, c'eſt ſans contredit celle des nourrices. Il faudroit donc qu'elles n'en donnaſſent aucune à leurs nourriſſons. Voyons ſi c'eſt l'opinion conſtante de M. Rouſſeau.

5e. PROPOSITION.

Il dit t. 5, p. 135 & 136, ibid. » Les nourrices devroient, dès l'âge le plus tendre, réprimer dans les enfants le défaut de la criaillerie : la même cauſe qui rend l'enfant criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie „. M. ouſſeau avoue donc ici que les nourrices peuent *réprimer* dans les enfants le défaut de criaillerie. Les enfants au berceau ſont donc ja ſuſceptibles d'inſtructions. S'ils le ſont, ourquoi dès le plus bas âge ne pas commenr leur éducation ? Par quelle raiſon en harder le ſuccès en ſe donnant à la fois, & s défauts de l'enfant & l'habitude de ces déuts à combattre ? Pourquoi ne ſe hâteroit-pas d'étouffer dans ſes paſſions encore foes le germe des plus grands vices ? M. Rouſau ne doute point à cet égard du pouvoir l'éducation.

6e. PROPOSITION.

Il dit t. 5, p. 158, ibid. „ Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfants „. Elle y tient donc auſſi ır caractere ! Qu'eſt-ce en effet qu'un caracre ? le produit d'une volonté vive & conſte, par conſéquent d'une paſſion forte. , ſi la mere peut tout ſur celle de ſes , elle peut tout ſur leur caractere. Qui ut diſpoſer de la cauſe, eſt le maître de ffet.

Mais pourquoi Julie toujours contraire à elle-même, répete-t-elle ſans ceſſe qu'elle met peu d'importance à l'inſtruction de ſes enfants & qu'elle en abandonne le ſoin à la nature, lorſque dans le fait, *il n'eſt point d'éducation*, ſi je l'oſe dire, *plus éducation que la ſienne*; & qu'enfin en ce genre, elle ne laiſſa, pour ainſi dire, rien à faire à la nature.

C'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de louer M. Rouſſeau : ſes vues ſont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'inſtruction de ſes fils ſont ſouvent les meilleurs poſſibles. Tous les hommes, par exemple, ſont ſinges & imitateurs. Le vice ſe gagne par contagion. Julie le ſait, & veut en conſéquence que tous, juſqu'à ſes domeſtiques, concourent par leur exemple & leurs diſcours à inſpirer à ſes enfants les vertus qu'elle deſire en eux. Mais un pareil plan d'inſtruction eſt-il praticable dans la maiſon paternelle ? J'en doute : & ſi, de l'aveu de Julie, un ſeul valet brutal & flatteur ſuffit pour gâter toute éducation (1), où trouver

(1) D'après cet aveu de Julie, croiroit-on que M. Rouſſeau me reproche de trop donner à l'éducation. Nulle contradiction n'arrête l'auteur de l'Emile.

" Deux hommes, dit-il, du même état, ne reçoi-
„ vent-ils pas à-peu-près les mêmes inſtructions, &
„ néanmoins quelle différence n'apperçoit-on pas en-
„ tre leurs eſprits ? Pour expliquer cette différence,
„ ſuppoſera-t-on, ajoute-t-il, pag. 114. tom. 5. de
„ l'Héloïſe, que certains objets ont agi ſur l'un &

des domeſtiques tels que l'exige ce plan d'inſtruction ? Au reſte, ce qui paroît im-

„ non pas ſur l'autre ? Que de petites circonſtances „ les ont frappés diverſement ſans qu'ils s'en ſoient „ apperçus ? Tous les raiſonnements ne ſont que „ des ſubtilités. Mais, répondrai-je à M. Rouſſeau, „ aſſurer que le caractere brutal ou flatteur d'un do„ meſtique ſuffit pour gâter toute une éducation ; qu'un éclat de rire indiſcret (pag. 216. tom. 1. de l'Emile) peut retarder de ſix mois une éducation ; c'eſt convenir que ces mêmes petites circonſtances pour leſquelles vous affectez tant de mépris, ſont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation par conſéquent ne peut préciſément être la même pour deux hommes. Or, comment ſe peut-il, après avoir ſi authentiquement reconnu l'influence des plus petites cauſes ſur l'éducation, que M. Rouſſeau compare (pag. 113 & 114. tom. 5. de l'Héloïſe) les raiſonnements faits à ce ſujet à ceux des aſtrologues ? " Pour expliquer, dit-il, comment „ les hommes, qui ſemblent nés ſous le même aſ„ pect du Ciel, éprouvent des fortunes très-diffé„ rentes, ces aſtrologues nient que les hommes „ ſoient nés préciſément au même inſtant „. Mais, repliquera-t-on à M. Rouſſeau, ce n'eſt point dans cette abnégation que conſiſte l'erreur des aſtrologues.

Dire que les aſtres dans un inſtant, quelque petit qu'il ſoit, parcourent un eſpace plus ou moins grand proportionnément à la viteſſe plus ou moins grande avec laquelle ils ſe meuvent, c'eſt une vérité mathématique.

Aſſurer que faute d'une pendule aſſez juſte, ou d'une obſervation aſſez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même inſtant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment où les aſtres étoient

possible à l'éducation particuliere, l'est-il à l'éducation publique ? Je vais l'examiner.

---

précisément dans la même position les uns à l'égard des autres ; c'est souvent un doute bien fondé.

Mais croire sans aucune preuve que les astres influent sur le sort & le caractere des hommes, c'est une sottise, & c'est celle des astrologues.

CHAPITRE VI.

e l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelque idée de M. Rouſſeau.

DANS l'éducation particuliere on n'a pas choix du maître. L'excellent eſt rare, il oit être cher, & peu de particuliers ſont ſez riches pour le bien payer. Il n'en eſt is de même dans une éducation publique. e Gouvernement attache-t-il de gros revenus ux maiſons d'inſtruction ; paie-t-il libérale-ent les Inſtituteurs ; leur marque-t-il une ertaine conſidération ; rend-il enfin leur place onorable (1)? Il les rend généralement de-ables. Le gouvernement alors a le choix r un ſi grand nombre d'hommes éclairés, l'il en trouve toujours de propres à rem-

(1) Que faut-il, dit M. Rouſſeau, pour qu'un ıfant apprenne ? Qu'il ait intérêt d'apprendre. Que ut-il pour qu'un maître perfectionne ſa méthode enſeigner ? Qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail ſi pé-ble, il faut qu'il eſpere une récompenſe conſidé-ble. Or, peu de peres ſont aſſez riches pour réa-ſer ſon eſpoir & payer noblement des ſervices. e prince ſeul en honorant les places d'inſtituteurs, ı y attachant des appointements honnêtes, peut à fois inſpirer aux gens de mérite le deſir de les ıériter & de les obtenir.

plir les places qu'il leur deſtine. En tous les genres c'eſt la diſette des récompenſes qui produit celle des talents.

Mais dans le plan d'éducation propoſé par M. Rouſſeau, quel doit être le premier ſoin des maîtres ? L'éducation des domeſtiques deſtinés à ſervir les enfants. Ces domeſtiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédéceſſeurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'inſtruction.

Ces maîtres ſont-ils chargés d'inſpirer à leurs diſciples les goûts, les idées, les paſſions les plus conformes à l'intérêt général ? Ils ſont en préſence de l'éleve forcés de porter ſur leurs démarches, leur conduite & leurs diſcours, une attention impoſſible à ſoutenir long-temps. C'eſt tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour ſupporter une telle contrainte. Auſſi n'eſt-ce que dans les colleges où les maîtres ſe relayent ſucceſſivement, qu'on peut faire uſage de certaines vues & de certaines idées répandues dans l'Emile & l'Héloïſe. Le poſſible dans une maiſon publique d'inſtruction, ceſſe de l'être dans la maiſon paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des Enfants ? Si l'on en croit M. Rouſſeau, p. 116, t. 5. de l'Héloïſe, *ils ſont juſqu'à dix ou douze ans ſans jugement.* Juſqu'à cet âge toute éducation eſt donc inutile. L'expérience, il eſt vrai, eſt ſur ce point en contradiction avec cet auteur. Elle nous apprend que l'enfant diſcerne au moins confuſément au moment même qu'il ſent, qu'il juge avant douze ans des diſtances, des grandeurs, de la dureté,

la moleſſe des corps; de ce qui l'amuſe l'ennuie; de ce qui eſt bon ou mauvais goût, qu'enfin il ſait avant douze ans une grande partie de la langue uſuelle & connoît déjà les mots propres à exprimer ſes idées. D'où je conclus que l'intention de la nature n'eſt pas, comme le dit l'auteur d'Emile, que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce, mais que l'eſprit s'exerce à meſure que le corps ſe fortifie. M. Rouſſeau ſur ce point ne paroît pas bien aſſuré de la vérité de ſes raiſonnements. Auſſi avoue-t-il p. 259, t. 1. de l'Emile. „ Qu'il „ eſt ſouvent en contradiction avec lui-même; „ mais, ajoute-t-il, cette contradiction n'eſt „ que dans les mots. „ J'ai déjà fait voir qu'elle eſt dans les choſes; & l'auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de ſon ouvrage. „ Si je regarde, dit-„ il, les enfants comme incapables de raiſon-„ nement (1), c'eſt qu'on les fait raiſonner „ ſur ce qu'ils ne comprennent pas. „ Mais il en eſt à cet égard de l'homme fait comme de l'enfant. L'un & l'autre raiſonnent mal ſur ce qu'ils n'entendent pas. L'on peut aſſurer que ſi l'enfant eſt auſſi capable de l'étude des langues que l'homme fait, il eſt auſſi ſuſceptible d'attention, & peut également apper-

(1) " La prétendue incapacité des jeunes gens „ pour le raiſonnement, dit à ce ſujet S. Réal, „ eſt plutôt une condeſcendance pour le maître „ que pour le diſciple. Les maîtres ne ſachant pas „ les faire raiſonner ont un intérêt de les en dire „ incapables „.

cevoir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, & par conſéquent raiſonner également juſte.

Quelles ſont d'ailleurs les expériences ſur leſquelles ſe fonde M. Rouſſeau pour aſſurer p. 203. t. 1. de l'Emile, „ que ſi l'on pouvoit „ amener un éleve ſain & robuſte à l'âge de „ 10 ou 12 ans, ſans qu'il pût diſtinguer ſa „ main droite de la gauche, & ſans ſavoir ce „ que c'eſt qu'un livre, les yeux de ſon en„ tendement s'ouvriroient tout-à-coup aux le„ çons de la raiſon. »

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvroit qu'à 10 ou 12 ans *les yeux de ſon entendement*. Tout ce que je ſais, c'eſt que l'attention d'un enfant livré juſqu'à 12 ans à la diſſipation eſt très difficile à fixer; c'eſt que le ſavant lui-même diſtrait trop long-temps de ſes études ne s'y remet pas ſans peine. Il en eſt de l'eſprit comme du corps; l'on ne rend l'un attentif, & l'autre ſouple que par un exercice continuel. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obſtacles qu'une longue inapplication met à l'acquiſition des talents.

Un deſir exceſſif de la gloire peut ſans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonſtances pour allumer un tel deſir! Doit-on compter ſur ce concours & tout attendre d'un miracle? Le parti le plus ſûr eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention. Cette habitude eſt l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant

es meilleures études. Mais que faire pour ren-re les enfants attentifs ? Qu'ils aient intérêt l'être. C'eſt pour cet effet qu'on a quelque-ois recours au châtiment. * 16. La crainte en-endre l'attention, & ſi l'on a d'ailleurs per-ectionné les méthodes de l'inſtruction, cette ttention eſt peu pénible.

Mais ces méthodes ſont-elles faciles à per-ectionner ?

Que dans une ſcience abſtraite, telle par xemple que la morale, on faſſe remonter un nfant des idées particulieres aux idées géné-ales ; qu'on attache des idées nettes & pré-iſes aux divers mots qui compoſent la langue le cette ſcience, l'étude en deviendra facile. Par quelle raiſon, obſervateur exact de l'eſprit humain, ne diſpoſeroit-on pas les études de maniere que l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres, & que dans chaque ſcience le diſciple s'élevât toujours des ſimples ſenſations aux idées les plus compo-ſées ? Cette méthode une fois adoptée, les progrès de l'éleve ſeroient plus rapides, ſa ſcience plus aſſurée, l'étude pour lui moins pénible, lui deviendroit moins odieuſe, & l'éducation enfin pourroit plus ſur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeuneſſe ſont ſans jugement*, c'eſt le propos des vieillards de la comédie. La jeuneſſe réfléchit moins que la vieilleſſe, parce qu'elle ſent plus, parce que tous les objets nouveaux pour elles, lui font une impreſſion plus forte. Mais ſi la force de ſes ſenſations la diſtrait de la méditation, leur vivacité grave plus profondément dans ſon ſouvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entr'eux.

CHAPITRE VII.

Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence

L'HOMME ſait plus que l'adoleſcent ; il y a plus de faits dans ſa memoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre, plus de force d'attention, plus d'aptitude à raiſonner ? Non : c'eſt au ſortir de l'enfance, c'eſt dans l'âge des deſirs & des paſſions que les idées, ſi je l'oſe dire, pouſſent le plus vigoureuſement. Il en eſt du printemps de la vie, comme du printemps de l'année. La ſeve alors monte avec force dans les arbres, ſe répand dans leurs branches, ſe partage dans leurs rameaux, ſe porte à leurs extrémités, les ombrage de feuilles, les pare de fleurs & en noue les fruits. C'eſt dans la jeuneſſe de l'homme que ſe nouent pareillement en lui les penſées ſublimes qui doivent un jour le rendre célèbre.

Dans l'été de ſa vie ſes idées ſe mûriſſent. Dans cette ſaiſon l'homme les compare, les unit entr'elles, en compoſe un grand enſemble. Il paſſe dans ce travail, de la jeuneſſe à l'âge mûr, & le public qui récolte alors le fruit de ſes travaux, regarde les dons de ſon printemps comme un préſent de ſon

automne (1). L'homme eſt-il jeune ? C'eſt alors qu'en total il eſt le plus parfait, * 17. qu'il porte en lui plus d'eſprit de vie, & qu'il en répand davantage ſur ce qui l'entoure.

Conſidérons les empires où l'ame du Prince devenue celle de ſa nation, lui communique le mouvement & la vie; où ſemblable à la fontaine d'Alcinoüs, dont les eaux jailliſſoient dans l'enceinte du palais & ſe diſtribuoient enſuite par cent canaux dans la capitale, l'eſprit du ſouverain eſt par le canal des grands pareillément tranſmis aux ſujets. Qu'arrive-t-il ? C'eſt qu'en ces empires où tout émane du monarque, le moment de ſa jeuneſſe eſt communément celui où la nation eſt la plus floriſſante. Si la fortune, à l'exemple des coquettes, ſemble fuir les cheveux gris, c'eſt qu'alors l'activité des paſſions abandonne le prince * 18. & que l'activité eſt la mere des ſuccès.

A meſure que la vieilleſſe approche, l'homme moins attaché à la terre, eſt moins fait pour la gouverner. Il ſent chaque jour décroître en lui le ſentiment de ſon exiſtence. Le principe de ſon mouvement s'exhale. L'ame du monarque s'engourdit, & ſon engourdiſſement ſe communiquant à ſes ſujets, ils perdent leur audace, leur énergie, & l'on redemande envain à la vieilleſſe de Louis XIV, les lauriers qui couronnoient ſa jeuneſſe.

---

(1) Dans la premiere jeuneſſe, c'eſt au deſir de la gloire, quelquefois à l'amour des femmes, qu'on doit le goût vif pour l'étude; & dans un âge plus avancé, ce n'eſt qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

Veut-on ſavoir ce que l'éducation peut ſur l'enfance, ouvrons le tome 5 de l'Héloïſe & rapportons-nous en à Julie ou à M. Rouſſeau lui-même. Il y dit (1), " que les enfants de „ Julie dont l'aîné (2) a ſix ans, liſent déja „ paſſablement; qu'ils ſont déja dociles (3); „ qu'ils ſont accoutumés au refus (4); que „ Julie a détruit en eux la cauſe de la criaillerie (5), qu'elle a écarté de leur ame le „ menſonge, la vanité, la colere & l'envie (6) „.

Que Julie ou M. Rouſſeau regardent, s'ils le veulent, ces inſtructions comme ſimplement préparatoires, le nom ne fait rien à la choſe. Toujours eſt-il vrai qu'à ſix ans, il eſt peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnants encore M. Rouſſeau p. 132, t. 2 d'Emile, ne fait-il pas faire à ſon éleve. " Par le „ moyen, dit-il, de mon éducation, quelles „ grandes idées je vois s'arranger dans la tête „ d'Emile! Quelle netteté de judiciaire! Quelle „ juſteſſe de raiſon! Homme ſupérieur, s'il ne „ peut élever les autres à ſa meſure, il fait „ s'abaiſſer à la leur. Les vrais principes du „ juſte, les vrais modeles du beau, tous les „ rapports moraux des êtres, toutes les idées „ de l'ordre ſe gravent dans ſon entendement „. Si tel eſt l'Emile de M. Rouſſeau, perſonne

(1) P. 159.
(2) P. 148.
(3) P. 120.
(4) P. 132.
(5) P. 135. & 136.
(6) P. 125.

ne lui conteſtera la qualité d'homme ſupérieur. Cependant cet éleve, t. 2, p. 30, « n'avoit reçu de la nature que de médiocres » diſpoſitions à l'eſprit ».

Sa ſupériorité, comme le ſoutient M. Rouſſeau, n'eſt donc pas en nous l'effet de la perfection plus ou moins grande de nos organes, mais de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de ce célebre écrivain. Ses obſervations ſont preſque toujours juſtes, & ſes principes preſque toujours faux & communs. De-là ſes erreurs. Peu ſcrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent, lui en impoſe. Et quel philoſophe porte toujours ſur ſes opinions l'œil ſévére de l'examen ? La plupart des hommes ſe répetent : ce ſont des voyageurs qui, les uns d'après les autres, donnent la deſcription des pays qu'ils ont rapidement parcourus, ou même qu'ils n'ont jamais vus.

Dans les anciennes ſalles de ſpectacle, il y avoit, dit-on, beaucoup d'échos artificiels placés de diſtance en diſtance & peu d'acteurs ſur la ſcene. Or, ſur le théâtre du monde, le nombre de ceux qui penſent par eux-mêmes eſt pareillement très-petit, & le nombre des échos très-grand. L'on eſt par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaiſon à M. Rouſſeau, mais j'obſerverai que s'il n'eſt pas de génie dans la compoſition duquel il n'entre ſouvent beaucoup de oui-dire, c'eſt l'un de ces oui-dire, qui ſans doute a fait croire à M. Rouſſeau, « qu'avant 10 ou 12 » ans, les enfants étoient entiérement incapables & de raiſonnement & d'inſtruction »,

CHAPITRE VIII.

Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance.

CELUI qui par fois regarde la diverſité des eſprits & des caracteres comme l'effet de la diverſité des tempéraments (1), & qui perſuadé que l'éducation *ne ſubſtitue que de petites qualités aux grandes données par la nature*, croit en conſéquence l'éducation nuiſible, * 19. doit auſſi par fois ſe faire l'apologiſte de l'ignorance. Auſſi, dit M. Rouſſeau p. 103, t. 5 de l'Héloïſe, « Ce n'eſt point des » livres que les enfants doivent tirer leurs » connoiſſances; les connoiſſances, ajoute-t-il, » ne s'y trouvent pas ». Mais ſans livres les ſciences & les arts euſſent-ils jamais atteint un certain degré de perfection ? Pourquoi n'apprendroit-on pas la géométrie dans les Euclides & les Clairauts; la médecine dans les Hipocrates & les Boerhaaves; la guerre dans

(1) Si les caracteres étoient l'effet de l'organiſation, il y auroit en tout pays un certain nombre d'hommes de caractere. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les pays libres ? C'eſt, dit-on, que ces pays ſont les ſeuls où les caracteres puiſſent ſe développer. Mais le moral pourroit-il s'oppoſer au développement d'une cauſe phyſique ? Eſt-il quelque maxime morale qui faſſe fondre une loupe.

les Céſars, les Feuquieres & les Montecuculli; le droit civil dans les Domats; enfin la politique & la morale dans des hiſtoriens tels que les Tacites, les Humes, les Polybes, les Machiavels ? Pourquoi, non content de mépriſer les lettres, M. Rouſſeau ſemble-t-il inſinuer que l'homme vertueux de ſa nature doit ſes vices à ſes connoiſſances ? " Peu m'importe, „ dit Julie p. 158 & 159, t. 5. ib. que mon fils ſoit ſavant : il me ſuffit qu'il ſoit ſage & bon „. Mais les ſciences rendent-elles le citoyen vicieux ? L'ignorant eſt-il le meilleur * 20. & le plus ſage des hommes ?

Si l'eſpece de probité néceſſaire pour n'être pas pendu exige peu de lumieres, en eſt-il ainſi d'une probité fine & délicate ? Quelle connoiſſance des devoirs patriotiques, cette probité ne ſuppoſe-t-elle pas ?

Parmi les ſtupides, j'ai vu des hommes bons, mais en petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huitres & peu qui renferment des perles. On n'a point obſervé que les peuples les plus ignorants fuſſent toujours les plus heureux, les plus doux & les plus vertueux. * 21.

Au nord de l'Amérique, une guerre inhumaine arme perpétuellement les ignorants ſauvages les uns contre les autres. Ces Sauvages cruels dans leurs combats, ſont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs priſonniers ? La mort dans des ſupplices abominables. La paix le calumet en main a-t-elle ſuſpendu la fureur des deux peuples ſauvages ; quelles violences n'exercent-ils pas ſouvent dans leurs propres peuplades ? Combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie, encouragés par l'impunité, * 22. y marcher le front levé ?

Par quelle raiſon en effet l'homme ſtupide des bois ſeroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes? Par-tout les hommes naiſſent avec les mêmes beſoins & le même deſir de les ſatisfaire. Ils ſont les mêmes au berceau, & s'ils différent entr'eux, c'eſt lorſqu'ils entrent plus avant dans la carriere de la vie.

Les beſoins, dira-t-on, d'un peuple ſauvage ſe réduiſent aux ſeuls beſoins phyſiques. Ils ſont en petit nombre. Ceux d'une nation policée au contraire ſont immenſes. Peu d'hommes y ſont expoſés aux rigueurs de la faim; mais que de goûts & de deſirs n'ont-ils pas à ſatisfaire? Et dans cette multitude de goûts, que de germes de querelles, de diſcuſſions & de vices! Oui: mais auſſi que de loix & de police pour les réprimer.

Au reſte les grands crimes ne ſont pas toujours l'effet de la multitude de nos deſirs. Ce ne ſont pas les paſſions multipliées, mais les paſſions fortes qui ſont fécondes en forfaits. Plus j'ai de deſirs & de dégoûts, moins ils ſont ardents. Ce ſont des torrents d'autant moins gonflés & dangereux dans leur cours, qu'ils ſe partagent en plus de ramaux. Une paſſion forte eſt une paſſion ſolitaire qui concentre tous nos deſirs en un ſeul point. Telles ſont ſouvent en nous les paſſions produites par des beſoins phyſiques.

Deux nations ſans arts & ſans agriculture ſont-elles quelquefois expoſées au tourment de la faim? Dans cette faim quel principe d'activité! Point de lac poiſſonneux, point de forêt giboyeuſe qui ne devienne entr'elles un germe de diſcuſſion & de guerre. Le poiſſon & le gibier ceſſe-t-il d'être abondant? Chacune

défend le lac ou les bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moiſſonner.

La faim ſe renouvelle pluſieurs fois le jour, & par cette raiſon devient chez le Sauvage un principe plus actif que ne l'eſt chez un peuple policé la variété de ſes goûts & de ſes deſirs. Or, l'activité dans le ſauvage eſt toujours cruelle, parce qu'elle n'eſt pas contenue par la loi. Auſſi, proportionnellement au nombre de ſes habitants, ſe commet-il au nord de l'Amérique plus de cruautés & de crimes que dans l'Europe entiere. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des Sauvages ?

Le dépeuplement des contrées ſeptentrionales, ſi ſouvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïedes ſoient plus heureux que les Hollandois ? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire, * 23. quel état que celui de l'Eskimau ! A quoi doit-il ſon exiſtence ? A la pitié des nations Européennes. Qu'il s'éleve quelque démelé entr'elles & lui, le peuple ſauvage eſt détruit. Eſt-ce un peuple heureux que celui dont l'exiſtence eſt auſſi incertaine ?

Quand le Huron ou l'Iroquois ſeroit auſſi ignorant que M. Rouſſeau le deſire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'eſt à ſes lumieres, c'eſt à la ſageſſe de ſa légiſlation qu'un peuple doit ſes vertus, ſa proſpérité, ſa population & ſa puiſſance. Dans quel moment les Ruſſes devinrent-ils redoutables à l'Europe ? Lorſque le Czar les eut forcés de s'éclairer. * 24. M. Rouſſeau t. 3. p. 30. de l'Emile ; " veut abo-
„ lument que les arts, les ſciences, la phi-

„ ſophie & les habitudes qu'elle engendre „ changent bientôt l'Europe en déſert, * 25. „ & qu'enfin les connoiſſances corrompent les „ mœurs „. Mais ſur quoi fonde-t-il cette opinion. Pour ſoutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ſes regards ſur les empires de Conſtantinople, d'Iſpahan, de Déli, de Méquinès; enfin ſur aucun de ces pays où l'ignorance eſt également encenſée & dans les moſquées & dans les palais.

Que voit-on ſur le trône Ottoman? Un ſouverain dont le vaſte empire n'eſt qu'une vaſte Lande, dont toutes les richeſſes & tous les ſujets raſſemblés, pour ainſi dire, dans une capitale immenſe, ne préſentent qu'un vain ſimulacre de puiſſance; & qui maintenant ſans force pour réſiſter à l'attaque d'un ſeul des princes chrétiens, échoueroit devant le rocher de Malthe, & ne jouera peut-être plus de rôle en Europe.

Quel ſpectacle offre la Perſe? Des habitants épars dans des vaſtes régions infectées de brigands, & vingt tyrans qui, le fer en main, ſe diſputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperçoit-on dans l'Inde, dans ce climat le plus favoriſé de la nature? Des peuples pareſſeux, avilis par l'eſclavage & qui ſans amour du bien public, ſans élévation d'ame, ſans diſcipline, ſans courage, végétent ſous le plus beau ciel du monde; * 26. des peuples enfin dont toute la puiſſance ne ſoutient pas l'effort d'une poignée d'Européens. Tel eſt dans une grande partie de l'Orient l'état des peuples ſoumis à cette ignorance ſi vantée.

M. Rouſſeau croit-il réellement que les em-

res que je viens de citer, ſoient plus peuplés ie la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollan-e. &c. Croit-il les peuples ignorants de ces ontrées plus vertueux & plus fortunés que la ation éclairée & libre de l'Angleterre ? Non ans doute. Il ne peut ignorer des faits connus lu petit-maître le plus ſuperficiel & de la caillete ia plus diſſipée. Quel intérêt détermine donc M. Rouſſeau à prendre ſi hautement parti pour l'ignorance ?

CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'apologiſte de l'ignorance.

C'EST à M. Rouſſeau à nous éclairer ſur ce point. „ Il n'eſt point, dit-il t. 3. p. 30. de „ l'Emile, de philoſophe qui, venant à connoî- „ tre le vrai & le faux, ne préférât le menſonge „ qu'il a trouvé à la vérité découverte par un „ autre. Quel eſt ajoute-il, le philoſophe qui „ pour ſa gloire ne tromperoit pas volontiers le „ genre-humain. "

M. Rouſſeau ſeroit-il ce philoſophe? * 27. Je ne me permets pas de le penſer. Au reſte s'il croyoit qu'un menſonge ingénieux pût à jamais immortaliſer le nom de ſon inventeur, il ſe tromperoit (1). Le vrai ſeul a des ſuccès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois ſe couronne n'ont qu'une verdure éphémere.

Qu'une ame vile, un eſprit trop foible pour atteindre au vrai, avance ſciemment un menſonge; il obéit à ſon inſtinct: mais qu'un philoſophe puiſſe ſe faire l'apôtre d'une erreur qu'il ne prend pas pour la vérité (2) même, j'en doute,

---

(1) J'en excepte cependant les menſonges religieux.

(2) L'homme je le ſais, n'aime point la vérité pour la vérité même... Il rapporte tout à ſon bon-

& mon garant eſt irrécuſable ; c'eſt le deſir que tout auteur a de l'eſtime publique & de la gloire. M. Rouſſeau la cherche ſans doute, mais c'eſt en qualité d'Orateur & non de philoſophe. Auſſi de tous les hommes célebres eſt-il le ſeul qui ſe ſoit élevé contre la ſcience. * 28. La mépriſe-t-il en lui? Manqueroit-il d'orgueil ? Non ; mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute qu'en ſe faiſant l'apologiſte de l'ignorance, il s'eſt dit à lui-même.

„ Les hommes en général ſont pareſſeux, par „ conſéquent ennemis de toute étude qui les „ force à l'attention. "

„ Les hommes ſont vains, par conſéquent en- „ nemis de tout eſprit ſupérieur. "

„ Les hommes médiocres enfin ont une haine „ ſecrette pour les ſavants & pour les ſciences. „ Que j'en perſuade l'inutilité ; je flatterai la va- „ nité du ſtupide : je me rendrai cher aux igno- „ rants ; je ſerai leur maître, eux mes diſciples, „ & mon nom conſacré par leurs éloges, rem- „ plira l'univers. Le moine lui-même ſe décla- „ rera pour moi. * 29. L'homme ignorant & „ crédule eſt l'homme du moine. La ſtupidité „ publique fait ſa grandeur. D'ailleurs quel „ moment plus favorable à mon projet ? En „ France tout concourt à dépriſer les talents „ célebres. "

---

leur. Mais s'il le place dans l'acquiſition d'une eſtime publique & durable, il eſt évident, puiſque cette eſpece d'[illegible]é eſt attachée à la découverte de la vérité, qu'[illegible] par la nature même de ſa paſſion forcé de l'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célebre qu'on doit à l'erreur, eſt un preſtige de gloire qui ſe détruit aux premiers rayons de la raiſon & de la vérité.

Mais cette célébrité doit-elle être durable ? L'auteur de l'Emile a-t-il pu ſe le promettre ? Ignore-t-il qu'il s'opere une révolution ſourde & perpétuelle dans l'eſprit & le caractere des peuples, & qu'à la longue, l'ignorance ſe décrédite elle-même.

Or, quel ſupplice pour cet auteur, s'il entrevoit déja le mépris futur où tomberont ſes panégyriques de l'ignorance. * 30. Quel moyen ſur cet objet de faire long-tems illuſion à l'Europe ? L'expérience apprend à ſes peuples que le génie, les lumieres & les connoiſſances ſont les vraies ſources de leur puiſſance, de leur proſpérité, de leurs vertus. Que leur foibleſſe & le malheur ſont au contraire toujours l'effet d'un vice dans le gouvernement, par conſéquent de quelque ignorance dans le légiſlateur. Les hommes ne croiront donc jamais les ſciences & les lumieres vraiment nuiſibles.

Mais dans le même ſiecle, l'on a vu quelquefois les arts & les ſciences ſe perfectionner & les mœurs ſe corrompre. J'en conviens, & je ſais avec quelle adreſſe l'ignorance toujours envieuſe profite de ce fait pour imputer aux ſciences une corruption de mœurs entiérement dépendante d'une autre cauſe.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Des cauſes de la décadence d'un empire.

L'INTRODUCTION & la perfection des arts & des ſciences dans un Empire n'en occaſionnent pas la décadence. Mais les mêmes cauſes qui y accélerent le progrès des ſciences, y produiſent quelquefois les effets les plus funeſtes.

Il eſt des nations où par un ſingulier enchaînement de circonſtances, le germe productif des arts & des ſciences ne ſe développe qu'au moment même où les mœurs ſe corrompent.

Un certain nombre d'hommes ſe raſſemblent pour former une ſociété. Ces hommes fondent une nouvelle ville. Leurs voiſins la voyent s'élever d'un œil jaloux. Les habitants de cette ville forcés d'être à la fois laboureurs & ſoldats ſe ſervent tour-à-tour de la beche & de l'épée. Quelles ſont dans leur pays la ſcience & la vertu de néceſſité ? La ſcience militaire & la valeur. Elles y ſont les ſeules honorées. Toute autre ſcience, toute autre vertu y eſt inconnue. Tel fut l'état de Rome naiſſante, lorſque foible, lorſqu'environnée de peuples belliqueux, elle ne ſoutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, ſa puiſſance s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'un & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des ſiecles de triomphes

pour s'affervir ſes voiſins. Or ces voiſins aſſervis, ſi les guerres civiles durent par la forme de ſon gouvernement, ſuccéder aux guerres étrangeres, comment imaginer que des citoyens engagés alors dans des partis différents en qualité de chefs ou de ſoldats, que des citoyens ſans ceſſe agités de crainte ou d'eſpérances vives, puiſſent jouir du loiſir & de la tranquilité qu'exige l'étude des Sciences.

En tout pays où ces événements s'enchaînent & ſe ſuccedent, le ſeul inſtant favorable aux lettres eſt malheureuſement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent, où la liberté expirante ſuccombe comme du temps d'Auguſte ſous les efforts du deſpotiſme. (1) Or cette époque précede de peu celle de la décadence d'un empire. Cependant les arts & les ſciences y fleuriſſent. Il eſt deux cauſes de cet effet.

La premiere eſt la force des paſſions. Dans les premiers moments de l'eſclavage, les eſprits encore vivifiés par le ſouvenir de leur liberté perdue, ſont dans une agitation aſſez ſemblable à celle des eaux après la tourmente. Le citoyen brûle encore du deſir de s'illuſtrer, mais ſa poſition a changé. Il ne peut élever ſon buſte à côté de celui des Timoléons, des Pélopides & des Brutus. Ce n'eſt plus à titre de deſtructeurs des tyrans, de vengeurs de la liberté que ſon nom

(1) Il en fut de même en France, lorſque le Cardinal de Richelieu eut déſarmé le peuple & les grands, & ſe les fut aſſervis. Ce fut alors que les arts & les ſciences y fleurirent.

peut parvenir à la poſtérité. Sa ſtatue ne peut être placée qu'entre celles des Homeres, des Epicures, des Archimedes &c. Il le ſent, & s'il n'eſt plus qu'une ſorte de gloire à laquelle il puiſſe prétendre; ſi les lauriers des Muſes ſont les ſeuls dont il puiſſe ſe couronner, c'eſt dans l'arene des arts & des ſciences qu'il deſcend pour les diſputer, & c'eſt alors qu'il s'éleve des hommes illuſtres en tous les genres.

La ſeconde de ces cauſes eſt l'intérêt qu'ont alors les ſouverains d'encourager les progrès de ces mêmes ſciences. Au moment où le deſpotiſme s'établit, que deſire le monarque? D'inſpirer l'amour des arts & des ſciences à ſes ſujets. Que craint-il? Qu'ils ne portent les yeux ſur leurs fers; qu'ils ne rougiſſent de leur ſervitude, & ne tournent encore leurs regards vers la liberté. Il veut donc leur cacher leur aviliſſement; il veut occuper leur eſprit. Il leur préſente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des ſciences, il marque d'autant plus de conſidération à l'homme de génie qu'il a plus beſoin de ſes éloges.

Les mœurs d'une nation ne changent point au moment même de l'établiſſement du deſpotiſme. L'eſprit des citoyens eſt libre quelque temps après que leurs mains ſont liées. Dans ces premiers inſtants les hommes célebres conſervent encore quelque crédit ſur une nation. Le deſpote les comble donc de faveurs pour qu'ils le comblent de louanges, & les grands talents ſe ſont ſouvent prêtés à cet échange; ils ont trop ſouvent été panégyriſtes de l'uſurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent? Quelquefois la baſſeſſe & ſouvent la reconnoiſ-

ſance (1). Il en faut convenir : toute grande révolution dans un empire en impoſe à l'imagination, & ſuppoſe dans celui qui l'opere quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant que l'étonnement ou la reconnoiſſance peut métamorphoſer en vertu. * 31.

Telle eſt au moment de l'établiſſement du deſpotiſme, la cauſe productrice des grands talents dans les ſciences & les arts. Ce premier moment paſſé, ſi ce même pays devient ſtérile en hommes de cette eſpece, * 32 c'eſt que le deſpote plus aſſuré ſur ſon trône, n'a plus d'intérêt de les protéger. Auſſi dans les états le regne des arts & des ſciences ne s'étend guere au-delà d'un ſiecle ou deux. L'aloès eſt chez tous les peuples l'emblême de la production des ſciences. Il emploie cent ans à fortifier ſes racines ; il ſe prépare cent ans à pouſſer ſa tige ; le ſiecle écoulé, il s'éleve, s'épanouit en fleurs & meurt.

Si dans chaque empire les ſciences pareillement ne pouſſent, ſi je l'oſe dire, qu'un jet & diſparoiſſent enſuite ; c'eſt que les cauſes propres à produire des hommes de génie, ne s'y développent communément qu'une fois. C'eſt au plus haut période de ſa grandeur qu'une nation porte ordinairement les fruits de la ſcience & des arts. Trois ou quatre

---

(1) Les gens de lettres ont à ſe reprocher d'avoir loué dans le Cardinal de Richelieu le plus mauvais des citoyens, le fauteur du deſpotiſme, l'homme qui féconda les ſemences des maux actuels de l'empire François ; l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du Prince & de la Nation.

générations d'hommes illuſtres ſe ſont-elles écoulées ? les peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs ; ils ſe ſont façonnés à la ſervitude ; leur ame a perdu ſon énergie ; nulle paſſion forte ne la met en action : le deſpote n'excite plus le citoyen à la pourſuite d'aucune eſpece de gloire. Ce n'eſt plus le talent qu'il honore, c'eſt la baſſeſſe : & le génie, s'il en eſt encore en ce pays, vit & meurt inconnu à ſa propre patrie. C'eſt l'oranger qui fleurit, parfume l'air & meurt dans un déſert.

Le deſpotiſme qui s'établit, laiſſe tout dire pourvu qu'on le laiſſe faire. Mais le deſpotiſme affermi défend de parler, de penſer & d'écrire. Alors les eſprits tombent dans l'apathie ; tous les citoyens devenus eſclaves maudiſſent le ſein qui les a allaités, & dans un pareil empire, tout nouveau né eſt un malheureux de plus.

Le génie enchaîné y traîne peſamment ſes fers ; il ne vole plus, il rampe. Les ſciences ſont négligées ; l'ignorance eſt en honneur * 33. & tout homme de ſens déclaré ennemi de l'état. Dans un royaume d'aveugles, quel citoyen ſeroit le plus odieux ? Le clairvoyant. Si les aveugles le ſaiſiſſoient, il ſeroit mis en pieces. Or dans l'empire de l'ignorance, le même ſort attend le citoyen éclairé. La preſſe en eſt d'autant plus gênée que les vues du miniſtere ſont plus courtes. Sous le regne d'un Fréderic ou d'un Antonin, on oſe tout dire, tout penſer, tout écrire, & l'on ſe tait ſous les autres regnes.

L'eſprit du prince s'annonce toujours par l'eſtime & la conſidération qu'il marque aux

talents (1). La faveur qu'il leur accorde loin de nuire à l'état, le ſert.

Les arts & les ſciences ſont la gloire d'une nation ; ils ajoutent à ſon bonheur. C'eſt donc au ſeul deſpotiſme intéreſſé d'abord à les protéger, & non aux ſciences mêmes qu'il faut attribuer la décadence des empires. Le ſouverain d'une nation puiſſante a-t-il ceint la couronne du pouvoir arbitraire ? cette nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une cour orientale peut ſans doute en impoſer au vulgaire : il peut croire la force de l'empire égale à la magnificence de ſes palais. Le ſage en juge autrement. C'eſt ſur cette même magnificence qu'il en meſure la foibleſſe. Il ne voit dans le luxe impoſant au milieu duquel eſt aſſis le deſpote que la ſuperbe, la riche & la funebre décoration de la mort ; qu'un catafalque faſtueux au centre duquel eſt un cadavre froid & ſans vie, une cendre inanimée ; enfin un fantôme de puiſſance prêt à diſparoître devant l'ennemi qui la mépriſe. Une grande nation où s'eſt enfin établi le pouvoir deſpotique eſt comparable au chêne que les ſiecles couronnent. Son tronc majeſtueux, la groſſeur de ſes branches, annoncent encore quelle

(1) De trois choſes, diſoit Mathias, roi d'Hongrie, que doit ſe propoſer un Prince,
La premiere eſt d'être juſte,
La ſeconde de vaincre ſes ennemis,
La troiſieme de récompenſer les lettres & d'honorer les hommes célebres.

fut ſa force & ſa grandeur premiere ; il ſemble être encore le monarque des forêts : mais ſon véritable état eſt celui de dépériſſement : ſes branches dépouillées de feuilles, privées de l'eſprit de vie & demi-pourries, ſont chaque année briſées par les vents. Tel eſt l'état des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire.

CHAPITRE XI.

La culture des arts & des ſciences dans un Empire deſpotique en retarde la ruine.

C'EST au moment que le deſpotiſme eſt entiérement affermi, qu'il réduit, comme je l'ai dit, les peuples en eſclavage ; c'eſt lorſqu'il éteint en eux tout amour de la gloire, qu'il étend par-tout les ténébres de l'ignorance, qu'un empire ſe précipite à ſa ruine * 34. Cependant ſi, comme l'obſerve M. Saurin, l'étude des ſciences & la douceur des mœurs qu'elles inſpirent, temperent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire, les ſciences loin de hâter, retardent donc la chûte des états.

La digue des ſciences, il eſt vrai, ne ſoutient pas trop long-temps l'effort d'un pouvoir à qui tout cède, & qui détruit & les trônes les plus ſolides & les empires les plus puiſſants : mais du moins n'y peut-on imputer aux ſciences la corruption des mœurs. Les ſciences n'engendrent point les malheurs publics, proportionnés dans chaque état à l'accroiſſement du pouvoir arbitraire. Par quelle raiſon, en effet, les arts & les ſciences corromproient-elles les mœurs * 35 & énerveroient-elles le courage ? Qu'eſt-ce qu'une ſcience ? C'eſt un recueil d'obſervations faites, ſi c'eſt en méchanique, ſur la maniere d'employer les forces mouvantes ; ſi c'eſt en géométrie, ſur le rapport des grandeurs entr'elles ; ſi c'eſt en chirurgie,

ſur l'art de panſer & de guérir les plaies ; ſi c'eſt enfin en légiſlation, ſur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or pourquoi ces divers recueils d'obſervations en énerveroient-ils le courage ? Ce fut la ſcience de la diſcipline qui ſoumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de ſavants qu'ils dompterent les nations. Auſſi, lorſque pour s'attacher la milice & s'en aſſurer la protection, la tyrannie eût été contrainte d'adoucir la ſévérité de la diſcipline militaire ; lorſqu'enfin la ſcience en fut preſqu'entiérement perdue, ce fut alors que vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde ſubirent en qualité d'ignorants le joug des peuples du Nord.

On forgeoit à Sparte des caſques, des cuiraſſes, des épées bien trempées. Cet art en ſuppoſe une infinité d'autres (1), & les Spar-

(1) Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un Etat ? Eſt-ce l'ignorance ? Non : c'eſt la pauvreté ou le partage à-peu-près égal des richeſſes nationales. A Sparte quel citoyen eût acheté une boîte émaillée ? Le tréſor public n'eût pas ſuffi pour la payer. Nul bijoutier ne fût donc point établi à Lacédemone : il y fût mort de faim. Ce n'eſt point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un peuple ; mais la corruption des mœurs de ce peuple, qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce, c'eſt la demande qui précede l'offre.

D'ailleurs ſi le luxe, comme je l'ai déja dit, eſt l'effet du partage trop inégal des richeſſes nationales, il eſt évident que les ſciences n'ayant aucune part à cet inégal partage, ne peuvent être regar-

tiates n'en étoient pas moins vaillants. Céſar, Caſſius & Brutus étoient éloquents, ſavants & braves. L'on exerçoit à la fois en Grece & ſon eſprit & ſon corps. La moleſſe eſt fille de la richeſſe & non des ſciences. Lorſqu'Homere verſifioit l'Iliade, il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les arts avoient donc alors atteint en Grece le degré de perfection, & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du ceſte & de la lutte.

En France ce ne ſont point les ſciences qui rendent la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la moleſſe de leur éducation. Qu'on refuſe du ſervice à quiconque ne peut faire certaines marches, ſoulever certains poids & ſupporter certaines fatigues, le deſir d'obtenir des emplois militaires, arrachera les François à la moleſſe : ils voudront être hommes : les mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des loix ; & leur imperfection les vices des peuples. Les lumieres produiſent l'effet contraire. Auſſi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Licurgue, ce ſage qui parcourut tant de contrées pour

---

dées comme la cauſe du luxe. Les ſavants ſont peu riches. C'eſt chez l'homme d'affaire & non chez eux que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une nation au même inſtant que les lettres, c'eſt que l'époque où les ſciences y ont été cultivées, eſt quelquefois celle où les richeſſes s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

puiſer dans les entretiens des philoſophes, les connoiſſances qu'exigeoit l'heureuſe réforme des loix de ſon pays.

Mais, dira-t-on, ce fut dans l'acquiſition même de ces connoiſſances qu'il puiſa ſon mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un légiſlateur qui ſe donna tant de peines pour raſſembler les ouvrages d'Homere, & qui fit élever la ſtatue du Rire dans la place publique, ait réellement mépriſé les ſciences ! les Spartiates ainſi que les Athéniens, furent les peuples les plus éclairés & les plus illuſtres de la Grece. Quel rôle y jouerent les ignorants Thébains juſqu'au moment qu'Epaminondas les eut arrachés à leur ſtupidité.

J'ai montré dans cette Section les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes différent des miens.

J'ai prouvé que tout panégyriſte de l'ignorance, eſt du moins à ſon inſu, l'ennemi du bien public.

Que c'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la ſcience morale.

Que tout peuple ignorant, ſi d'ailleurs il eſt riche & policé, eſt toujours un peuple ſans mœurs.

Il faut maintenant détailler les malheurs où l'ignorance plonge les nations ; on en ſentira plus fortement l'importance d'une bonne éducation : j'inſpirerai plus de deſir de la perfectionner, & j'intéreſſerai d'avance mes concitoyens aux idées que je dois leur propoſer à ce ſujet.

NOTES.

1. M. R. ROUSSEAU l. 4. t. 2. de ſon Emile, après avoir dit un mot de l'origine des paſſions, ajoute: „ Sur ce principe il eſt aiſé de voir com-„ ment on peut diriger au bien ou au mal tou-„ tes les paſſions des enfants & des hommes. “ Mais s'il eſt poſſible de diriger au bien ou au mal les paſſions des enfants, il eſt donc poſſible de changer leur caractere.

„ 2. La voix intérieure de la vertu, dit M. „ Rouſſeau, ne ſe fait point entendre aux pau-„ vres. “ Cet auteur range apparemment les incrédules dans la claſſe des pauvres, lorſqu'il ajoute P. 207. T. 3. de l'Emile. „ Un incrédule „ ſouhaite que tout l'univers ſoit dans la miſere „ pour s'épargner la moindre peine & ſe pro-„ curer le moindre plaiſir. “ M. Rouſſeau eſt incrédule, & je ne l'accuſe pas d'un pareil ſouhait. M. de Voltaire n'eſt pas bigot, & c'eſt cependant lui qui prit en main la défenſe de l'innocente famille de Calas, qui leur ouvrit ſa bourſe, qui ſacrifia en ſollicitations, un temps pour lui toujours ſi précieux, & qui protégea ſeul la veuve & les orphelins opprimés, lorſque l'égliſe & les magiſtrats les abandonnoient. M. Rouſſeau n'auroit-il voulu dire autre choſe, ſinon que l'incrédule s'aime de préférence aux autres. Ce ſentiment eſt commun au dévot comme à l'incrédule. Point de ſaint qui voulût être damné pour ſon voiſin. Quand ſaint Paul a ſouhaité d'être anatême pour

ſes freres, ne s'eſt-il pas exagéré la nobleſſe de ce ſentiment, & ne lui falloit-il pas quinze jours de réſidence en enfer pour s'aſſurer de ſa vérité ?

„ 3. Tant que la ſenſibilité de l'homme, „ (Emile l. 4. t. 2.) reſte bornée à ſon indivi- „ du, il n'y a rien de moral dans ſes actions. „ Ce n'eſt que quand elle commence à s'éten- „ dre hors de lui qu'il prend d'abord ces ſenti- „ ments & enſuite ces notions du bien & du „ mal, qui le conſtituent véritablement hom- „ me." Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle M. Rouſſeau ſe réfute lui-même.

4. Juger, dit M. Rouſſeau, n'eſt pas ſentir. La preuve de ſon opinion, „ c'eſt qu'il eſt en „ nous une faculté ou force qui nous fait com- „ parer les objets. Or, dit-il, cette force ne peut „ être l'effet de la ſenſibilité phyſique." Si M. Rouſſeau eût plus approfondi cette queſtion, il eût reconnu que cette force n'étoit autre choſe que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entr'eux, & que cet intérêt prend ſa ſource dans le ſentiment de l'amour de ſoi, effet immédiat de la *ſenſibilité phyſique*.

5. L'imagination des peuples du nord n'eſt pas moins vive que celle des peuples du midi. Compare-t-on les poëſies d'Oſſian à celles d'Homere ; lit-on les poëmes de Milton, de Fingal, les poëſies Erſes, &c., on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des poëtes du nord que dans ceux des poëtes du midi. Auſſi le ſublime traducteur des poéſies d'Oſſian, après avoir démontré dans une excellente diſſertation, que les grandes & mâles beautés de la poëſie appartiennent à tous les peuples, obſerve à ce

ſujet, que les compoſitions de cette eſpece ne ſuppoſent qu'un certain degré de police dans une nation. Ce n'eſt point, ajoute-t-il, le climat, mais les mœurs du ſiécle qui donnent un caractere fort & ſublime à la poëſie. Celle d'Oſſian en eſt la preuve.

6. Si l'homme eſt quelquefois méchant, c'eſt lorſqu'il a intérêt de l'être; c'eſt lorſque les loix qui par la crainte de la punition & l'eſpoir de la récompenſe devroient le porter à la vertu, le portent au contraire au vice. Tel eſt l'homme dans les pays deſpotiques, c'eſt-à-dire, dans ceux de la flatterie, de la baſſeſſe, de la bigotterie, de l'eſpionnage, de la pareſſe, de l'hypocriſie, du menſonge, de la trahiſon, &c.

7. Ce n'eſt point le ſentiment du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais la promeſſe de 24 ſols pour boire. Qu'un homme ſoit infirme, qu'il doive la prolongation de ſa vie aux ſoins aſſidus de ſes domeſtiques, que doit-il faire pour s'aſſurer la continuité de ces mêmes ſoins! Faut-il qu'il prêche le beau moral? Non, mais qu'il leur déclare que n'étant point ſur ſon teſtament, il récompenſera leur zele de ſon vivant, en leur comptant chaque année de ſa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole, il ſera bien ſervi, & l'eût été mal, s'il n'en eût appelé qu'à leur ſens du beau moral.

Point d'objets ſur leſquels on ne pût donner de pareilles recettes, qui, tirées du principe de l'intérêt perſonnel, ſeroient tout autrement efficaces que des recettes extraites, ou de la métaphyſique théologique, ou de la métaphyſique alambiquée du Schaftesburyſme.

8. On écraſe ſans pitié une mouche, une araignée, un inſecte, & l'on ne voit pas ſans peine égorger un bœuf. Pourquoi? C'eſt que dans un grand animal l'effuſion du ſang, les convulſions de la ſouffrance, rappellent à la mémoire un ſentiment de douleur que n'y rappelle point l'écraſement d'un inſecte.

9. Deux nations ont-elles intérêt de s'unir? Elles font entr'elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux nations ne trouve plus d'avantage à ce traité; elle le rompt: voilà l'homme. L'intérêt détermine ſa haine ou ſon amour. L'humanité n'eſt point eſſentielle à ſa nature. Qu'entend-on en effet par ce mot eſſentiel? Ce ſans quoi une choſe n'exiſte pas. Or en ce ſens la ſenſibilité phyſique eſt la ſeule qualité eſſentielle à la nature de l'homme.

10. On frémit au ſpectacle de l'aſſaſſin qu'on roue. Pourquoi? C'eſt que ſon ſupplice rappelle à notre ſouvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les boureaux & les chirurgiens ſont-ils impitoyables? C'eſt qu'habitués ou de torturer un coupable, ou d'opérer ſur un malade, ſans éprouver eux-mêmes de douleur, ils deviennent inſenſibles à ſes cris. N'apperçoit-on plus dans les ſouffrances d'autrui, celles auxquelles en eſt ſoi-même ſujet? On devient dur.

11. Le beſoin d'être plaint dans ſes malheurs, aidé dans ſes entrepriſes; le beſoin de fortune, de conſervation, de plaiſirs; &c. produit dans tous le ſentiment de l'amitié. Elle n'eſt donc pas toujours fondée ſur la vertu: auſſi les méchants ſont-ils comme les bons ſuſceptibles d'amitié & non d'humanité. Les bons ſeuls éprou-

vent ce ſentiment de compaſſion & de tendreſſe éclairée, qui, réuniſſant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ſes concitoyens. Ce ſentiment n'eſt éprouvé que du vertueux.

12. Que d'arrêts & d'édits cruels prouvent contre la prétendue bonté naturelle de l'homme !

13. On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs volants, les habiller en ſoldats & prolonger ainſi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on, que ces enfants ne réfléchiſſent point aux douleurs qu'éprouvent ces inſectes. Si le ſentiment de la compaſſion leur étoit auſſi naturel que celui de la crainte, il les avertiroit des ſouffrances de l'inſecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.

14. Le déſpotiſme de la Chine eſt, dit-on, fort modéré. L'abondance de ſes récoltes en eſt la preuve. En Chine, comme par-tout ailleurs, on ſait que pour féconder la terre, il ne ſuffit pas de faire de bons livres d'agriculture; qu'il faut encore que nulle loi ne s'oppoſe à la bonne culture. Auſſi les impôts à la Chine, dit à ce ſujet M. Poivre, ne ſont portés ſur les terres médiocres qu'au trentieme du produit. Les Chinois jouiſſent donc preſqu'en entier de la propriété de leurs biens. Leur gouvernement à cet égard eſt donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de ſa perſonne ? L'habituelle & prodigieuſe diſtribution qui s'y fait de coups de bamboux prouve le contraire. C'eſt l'arbitraire des punitions qui ſans doute y avilit les ames & fait de preſque

tout Chinois un négociant fripon, un ſoldat poltron, un citoyen ſans honneur.

15. Mr. de Monteſquieu compare le deſpotiſme oriental à l'arbre abattu par le Sauvage pour en cueillir les fruits. Un ſimple fait rapporté dans le journal intitulé, état politique de l'Angleterre, donnera peut-être du deſpotiſme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois, dit le journaliſte, inveſtis dans le Fort Guillaume par les troupes du Suba ou vice-roi de Bengale, ſont faits priſonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta, ils y ſont au nombre de 146 entaſſés dans un eſpace de dix-huit pieds en quarré. Ces malheureux, dans un des climats le plus chaud de l'univers, & dans la ſaiſon la plus chaude de ce climat, ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y ſont-ils entrés qu'ils ſont trempés de ſueur & dévorés de ſoif. Ils étouffent, pouſſent des cris affreux, demandent qu'on les tranſporte dans une plus grande priſon. On eſt ſourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne; ils ſe ſervent à cet effet de leurs chapeaux; reſſource impuiſſante. Ils tombent en défaillance & meurent. Ce qui ſurvit boit ſa ſueur, redemande de l'air, veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adreſſent à cet effet au Jemman-daar, un des gardes de la priſon. Le cœur du garde s'ouvre à la pitié & à l'avarice.

Il conſent pour une groſſe ſomme d'avertir le Suba de leur état. A ſon retour les Anglois vivants crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. "Mal-„ heureux, dit le garde, achevez de mourir,

„ le Suba repoſe. Quel eſclave oſeroit inter-
„ rompre ſon ſommeil „. Tel eſt le deſpotiſme.

16. M. Rouſſeau ne veut pas qu'on châtie les enfants. Mais ſuivant lui-même, pour que les enfants ſoient attentifs, il faut qu'ils aient intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation ? Il n'eſt alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un eſt l'eſpoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amuſement & la gourmandiſe ſont les ſeules paſſions de l'enfance.) L'autre eſt la crainte du châtiment. Le premier moyen ſuffit-il ? il mérite la préférence. Ne ſuffit-il pas ? c'eſt au châtiment qu'il faut avoir recours. La crainte eſt toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtiment eſt-il ſévere ? eſt-il juſtement infligé ? On eſt rarement obligé d'y revenir. Mais c'eſt répandre ſur l'aube de la vie les images du chagrin. Non : ce chagrin eſt auſſi court que la punition. L'inſtant d'après l'enfant châtié ſaute, joue avec ſes camarades, & s'il ſe ſouvient du fouet, c'eſt dans ces momens calmes & conſacrés à l'étude, où ce ſouvenir ſoutient ſon application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enſeigner ; qu'on les ſimplifie ; l'étude devenue plus facile, l'éleve ſera moins expoſé au châtiment. L'enfant apprendra l'Italien ou l'Allemand avec la même facilité que ſa propre langue, ſi toujours entouré d'Italiens ou d'Allemands, il ne peut demander qu'en ces langues les choſes qui lui ſont agréables.

17. Avec l'âge on gagne en connoiſſances, en expériences : mais l'on perd en activité &

en fermeté. Or dans l'adminiſtration des affaires civiles & militaires, leſquelles de ces qualités ſont les plus néceſſaires. ? Les dernieres. C'eſt toujours trop tard, dit à ce ſujet Machiavel, qu'on éleve les hommes aux places importantes. Preſque toutes les grandes actions des ſiecles préſents & paſſés ont été exécutées avant l'âge de 30 ans. Les Annibals, les Alexandres, &c. en ſont la preuve. L'homme qui doit ſe rendre illuſtre, dit Philippe de Commines, l'eſt toujours de bonne heure. Ce n'eſt point dans le moment qu'affoibli par l'âge, qu'alors inſenſible aux charmes de la louange & indifférent à la conſidération, compagne de la gloire, l'on fait des efforts pour la mériter.

18. Dans les grands romans, c'eſt toujours avant le mariage que les héros combattent les monſtres, les géants & les enchanteurs. Un ſentiment ſûr & ſourd avertit les romanciers que les deſirs de ſon héros une fois ſatisfaits, il n'y a plus en lui de principe d'action. Auſſi tous les auteurs de ce genre nous aſſurent qu'après les noces du prince & de la princeſſe, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

19. L'inſtruction toujours utile nous fait ce que nous ſommes. Les ſavants ſont nos inſtituteurs, notre mépris pour les livres eſt donc toujours un mépris de mauvaiſe foi. Sans livres nous ſerions encore ce que ſont les ſauvages.

Pourquoi la femme du ſérail n'a-t-elle pas l'eſprit des femmes de Paris ? C'eſt qu'il en eſt des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'eſclave de l'Orient ne ſoupçonne pas la fierté du caractere

Romain. Il n'a point lu Tite-Live : il n'a d'idées, ni de la liberté, ni du gouvernement républicain. Tout eſt en nous acquiſition & éducation.

20. La connoiſſance & la méfiance des hommes, ſont, dit-on, inſéparables. L'homme n'eſt donc pas auſſi bon que le prétend Julie.

21. Moins on a de lumieres, plus on devient perſonnel. J'entends une petite maîtreſſe pouſſer les hauts cris : quelle en eſt la cauſe ? eſt-ce le mauvais choix d'un général ou l'enregiſtrement d'un édit onéreux au peuple ? C'eſt la mort de ſon chat ou de ſon oiſeau. Plus on eſt ignorant, moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le ſien.

22. Chez certains ſauvages l'ivreſſe attire le reſpect. Qui ſe dit ivre eſt déclaré Prophete ; & comme ceux des Juifs, il peut impunément aſſaſſiner.

23. Un peuple eſt-il heureux, pour continuer de l'être que faut-il ? Que les nations voiſines ne puiſſent l'aſſervir. Pour cet effet, ce peuple doit être exercé aux armes : il doit être bien gouverné, avoir d'habiles généraux, d'excellents amiraux, de ſages adminiſtrateurs de ſes finances ; enfin une excellente Légiſlation. Ce n'eſt donc jamais de bonne foi qu'on ſe fait l'apologiſte de l'ignorance. M. Rouſſeau ſent bien que c'eſt à l'imbécillité commune à tous les ſultans qu'il faut rapporter preſque tous les malheurs du deſpotiſme.

24. Quelques officiers adoptent en France l'opinion de M. Rouſſeau ; ils veulent des ſoldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne ſe ſont plaints du trop d'eſprit des leurs. Des ſoldats Grecs & Romains citoyens

au retour de la campagne étoient néceſſairement plus inſtruits, plus éclairés que les ſoldats de nos jours, & les armées Grecques & Romaines valoient bien les nôtres. Les ſoins que les généraux actuels prennent pour étouffer les lumieres des ſubalternes, n'annonceroient-ils pas la crainte qu'ils ont d'avoir des cenſeurs trop éclairés de leurs manœuvres ? Scipion & Céſar avoient moins de défiance.

25. De toutes les parties de l'Aſie, la plus ſavante eſt la Chine, & c'eſt auſſi la mieux cultivée & la plus habituée. Quelques érudits veulent que l'ignorante & barbare Europe ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Ma réponſe à leurs nombreuſes citations, c'eſt que dix arpents en froment nourriſſent plus d'hommes que cent arpents en bruyere, pâtures, &c. c'eſt que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenſes forêts, & que les Germains ſe nourriſſoient du produit de leurs beſtiaux. Céſar & Tacite l'aſſurent, & leur témoignage décide la queſtion. Un peuple paſteur ne peut être nombreux. L'Europe civiliſée eſt donc néceſſairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & ſauvage. S'en rapporter là-deſſus à des hiſtoriens ſouvent menteurs ou mal-inſtruits, lorſqu'on a en main des preuves évidentes de leur menſonge, c'eſt folie. Un pays ſans agriculture ne peut ſans un miracle nourrir un grand nombre d'habitants. Or les miracles ſont plus rares que les menſonges.

26. Les Indiens n'ont nulle force de caractere. Ils n'ont que l'eſprit de commerce. Il eſt vrai qu'en ce genre la nature a tout fait pour eux. C'eſt elle qui couvre leur ſol de denrées précieuſes que l'Europe y vient acheter. Les In-

diens en conſéquence ſont riches & pareſſeux. Ils aiment l'argent & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire & dans la ſcience du gouvernement les rendra long-temps vils & mépriſables.

27. Il n'eſt point de propoſition, ſoit morale, ſoit politique, que M. Rouſſeau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois ſuſpecter ſa bonne foi. il aſſure par exemple T. 3. p. 132. dans une note de l'Emile, „ que c'eſt au Chriſtianiſme „ que les gouvernements modernes doivent leur „ plus ſolide autorité & leurs révolutions moins „ fréquentes; que le Chriſtianiſme a rendu les „ princes moins ſanguinaires; que c'eſt une vé„ rité prouvée par le fait. "

Il dit contrat ſocial, chap. 8. „ qu'au moins „ le Paganiſme n'allumoit point de guerres de „ religion; que Jéſus en établiſſant un royaume „ ſpirituel ſur la terre, ſépara le ſyſtême théo„ logique du ſyſtême politique; que l'état alors „ ceſſa d'être un; qu'on y vit naître des divi„ ſions inteſtines qui n'ont jamais ceſſé d'agiter „ le peuple chrétien; que le prétendu royaume „ de l'autre monde eſt devenu ſous un chef „ viſible le plus violent deſpotiſme dans celui„ ci; que de la double puiſſance ſpirituelle & „ temporelle a reſulté un conflit de juriſdic„ tion qui rend toute bonne politique impoſ„ ſible dans les états papiſtes; qu'on n'y ſait „ jamais auquel du prêtre ou du maître on „ doit obéir; que la loi chrétienne eſt nuiſible „ à la forte conſtitution de l'état; que le „ Chriſtianiſme eſt ſi évidemment mauvais, „ que c'eſt perdre le temps que de s'amuſer „ à le démontrer.

Or en deux ouvrages donnés preſqu'en même temps au public, comment imaginer que le même homme puiſſe être ſi contraire à lui-même, & qu'il ſoutienne de bonne foi deux propoſitions auſſi contradictoires.

28. Conſéquemment à la haine de M. Rouſſeau pour les ſciences, j'ai vu des prêtres ſe flatter de ſa prochaine converſion. Pourquoi, diſoient-ils, déſeſpérer de ſon ſalut ? Il protege l'ignorance, il hait les philoſophes : il peut ſouffrir un bon raiſonneur.

Si Saint-Jacques étoit ſaint que feroit-il de plus ?

29. Tous les devots ſont ennemis de la ſcience. Sous Louis XIV ils donnoient le nom de Janſéniſtes aux ſavants qu'ils vouloient perdre. Ils y ont depuis ſubſtitué le nom d'Encyclopédiſtes. Cette expreſſion n'a maintenant en France aucun ſens déterminé. C'eſt un mot prétendu injurieux dont les ſots ſe ſervent pour diffamer quiconque a plus d'eſprit qu'eux.

30. Le deſpotiſme, ce cruel fleau de l'humanité, eſt le plus ſouvent une production de la ſtupidité nationale. Tout peuple commence par être libre. A quelle cauſe attribuer la perte de ſa liberté ? à ſon ignorance, à ſa folle confiance en des ambitieux. L'ambitieux & le peuple, c'eſt la fille & le lion de la fable. A-t-elle perſuadé à cet animal de ſe laiſſer couper les griffes & limer les dents ? elle le livre aux mâtins.

31. Les gens de lettres ſont hommes comme les courtiſans : ils ont donc ſouvent flatté le puiſſant injuſte. Cependant il eſt entr'eux une

différence remarquable. Les gens de lettres ayant toujours été protégés par les princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguſte. Mais les courtiſans ont loué Néron & Caracalla.

32. Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs, il eſt mépriſé, & pour comparer les petites choſes aux grandes, il en eſt d'un empire comme d'un college. Les prix & les premieres places ſont-ils pour les favoris du régent? plus d'émulation parmi les éleves. Les études tombent. Or, ce qui ſe fait en petit dans les écoles, s'opere en grand dans les empires; & lorſque la faveur ſeule y diſpoſe des places, la nation alors eſt ſans énergie; les grands hommes en diſparoiſſent.

33. En Orient les meilleurs titres à la grande fortune ſont la baſſeſſe & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer? le deſpote paſſe dans l'antichambre: n'ai-je pas, dit-il, quelque valet dont je puiſſe faire un viſir? Tous les eſclaves ſe préſentent. Le plus vil obtient la place. Faut-il enſuite s'étonner ſi les actions du viſir répondent à la maniere dont il eſt choiſi?

34. Les Romains ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage au temps d'Auguſte & de Louis XIV.

35. M. Rouſſeau trop ſouvent panégyriſte de l'ignorance, dit en je ne ſais quel endroit de ſes ouvrages. " La nature a voulu préſerver les „ hommes de la ſcience, & la peine qu'ils „ trouvent à s'inſtruire, n'eſt pas le moindre „ de ſes bienfaits. „ Mais lui répond un nommé M. Gautier, ne pourroit-on pas dire également: " Peuples, ſachez que la nature ne veut

„ pas

„ pas que vous vous nourriſſiez des grains de „ la terre. La peine qu'elle attache à ſa culture „ vous annonce qu'il faut la laiſſer en friche. „ Cette réponſe n'eſt pas du goût de M. Rouſſeau & dans une lettre écrite à M. Grimm. " Ce M. „ Gautier, dit-il, n'a pas ſongé qu'avec peu „ de travail on eſt sûr de faire du pain, & „ qu'avec beaucoup d'étude il eſt douteux „ qu'on parvienne à faire un homme raiſon- „ nable. „ Je ne ſuis pas trop content de la réponſe de M. Rouſſeau. Eſt-il premiérement bien vrai que dans une iſle inconnue l'on parvienne ſi facilement à faire du pain ? avant de cuire le grain, il faudroit le ſemer ; avant de ſemer, il faudroit déſſecher les marécages, abattre les forêts, défricher la terre, & ce défrichement ne ſe feroit pas ſans peine.

Dans les contrées même où la terre eſt la mieux cultivée, que de ſoins ſa culture n'exige-t-elle pas du laboureur ? C'eſt le travail de toute ſon année. Mais ne fallût-il que l'ouvrier pour la féconder, ſon ouverture ſuppoſe l'invention du ſoc, de la charrue, celle des forges, par conſéquent une infinité de connoiſſances dans les mines, dans l'art de conſtruire des fourneaux, dans les méchaniques, dans l'hydraulique, enfin dans preſque toutes les ſciences dont M. Rouſſeau veut *préſerver l'homme*. On ne parvient donc pas à faire du pain ſans quelque peine & quelque induſtrie.

" Un homme raiſonnable, dit M. Rouſſeau, „ eſt encore plus difficile à faire : avec beau- „ coup d'études, on n'eſt pas toujours ſûr d'y „ parvenir. „ Mais eſt-on toujours ſûr d'une bonne récolte ? Le pénible labour de l'automne aſſure-t-il l'abondante moiſſon de l'été ? Au

reſte, qu'il ſoit difficile ou non de former un homme raiſonnable; le fait eſt qu'il ne le devient que par l'inſtruction. Qu'eſt-ce qu'un homme raiſonnable? Celui dont les jugements ſont en général toujours juſtes. Or pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une piece de théatre & de la beauté d'une ſtatue, que faut-il avoir préliminairement étudié? Les ſciences & les arts de la médecine, de la poéſie & de la ſculpture. M. Rouſſeau n'entend-il par ce mot *raiſonnable*, que l'homme d'une conduite ſage? Mais une telle conduite ſuppoſe quelquefois une connoiſſance profonde du cœur humain, & cette connoiſſance en vaut bien une autre. L'auteur de l'Emile décrie l'inſtruction, c'eſt, dira-t-il, qu'il a vu quelquefois l'homme éclairé ſe conduire mal. Cela ſe peut. Les deſirs d'un tel homme ſont ſouvent contraires à ſes lumieres. Il peut agir mal & voir bien. Cependant cet homme, (& M. Rouſſeau n'en peut diſconvenir) n'a du moins en lui qu'une cauſe de mauvaiſe conduite: ce ſont ſes paſſions criminelles. L'ignorance au contraire en a deux. L'une, ſont ces mêmes paſſions, l'autre eſt l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme, c'eſt-à-dire, de ſes devoirs envers la ſociété; ces devoirs ſont plus qu'on ne penſe. L'inſtruction eſt donc toujours utile.

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la moleſſe ; qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets ; qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes. Celle du luxe citées en exemples. Des malheurs où ces jugements peuvent quelquefois précipiter une nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CHAPITRE I.

De l'ignorance & de la moleſſe des peuples.

L'IGNORANCE n'arrache point les peuples à la moleſſe. Elle les y plonge, les dégrade & les avilit. Les nations les plus ſtupides ne ſont pas les plus recommandables pour leur magnanimité, leur courage & la ſévérité de leurs mœurs. Les Portugais & les Romains modernes ſont ignorants : ils ne ſont pas moins puſillanimes, voluptueux & moux. Il en eſt ainſi de la plupart des peuples de l'Orient. En généra

dans tout pays où le deſpotiſme & la ſuperſtition engendrent l'ignorance, l'ignorance à ſon tour y enfante la moleſſe & l'oiſiveté.

Le gouvernement défend-il de penſer? Je me livre à la pareſſe. L'inhabitude de réfléchir me rend l'application pénible & l'attention fatiguante * 1. Quels charmes pour moi auroit alors l'étude? Indifférent à toute eſpece de connoiſſances, aucune ne m'intéreſſe aſſez pour m'en ocuper, & ce n'eſt plus que dans des ſenſations agréables que je puis chercher mon bonheur.

Qui ne penſe pas veut ſentir, & ſentir délicieuſement. On veut même croître, ſi je l'oſe dire, en ſenſations à meſure qu'on diminue en penſées. Mais peut-on être à chaque inſtant affecté de ſenſations voluptueuſes? non: c'eſt de loin en loin qu'on en éprouve de telles.

L'intervalle qui ſépare chacune de ces ſenſations eſt chez l'ignorant & le déſœuvré rempli par l'ennui. Pour en abréger la durée, il ſe provoque au plaiſir, s'épuiſe & ſe blaſe. Entre tous les peuples, quels ſont les plus généralement livrés à la débauche? Les peuples eſclaves & ſuperſtitieux.

Il n'eſt point de nation plus corrompue que la Vénitienne (1), & ſa corruption, dit M. Burck, eſt l'effet de l'ignorance qu'entretient à Veniſe le deſpotiſme ariſtocratique. „ Nul ci-

---

(1) Voyez Traité du ſublime par M. Burck. Je le traduis & ne prétends point juger d'un peuple que je ne connois que ſur des relations.

„ toyen n'oſe y penſer. Y faire uſage de ſa rai-
„ ſon eſt un crime, & c'eſt le plus puni. Or,
„ qui n'oſe penſer veut du moins ſentir, & doit
„ par ennui ſe livrer à la moleſſe. Qui ſuppor-
„ teroit le joug d'un deſpotiſme ariſtocratique,
„ ſi ce n'eſt un peuple ignorant & voluptueux?
„ Le gouvernement le ſait, & le gouvernement
„ encourage ſes ſujets à la débauche. Il leur
„ offre à la fois des fers & des plaiſirs; ils ac-
„ ceptent les uns pour les autres, & dans leurs
„ ames avilies, l'amour des voluptés l'emporte
„ toujours ſur celui de la liberté. Le Vénitien
„ n'eſt qu'un pourceau, qui nourri par le maî-
„ tre & pour ſon uſage, eſt gardé dans une
„ étable où l'on le laiſſe ſe vautrer dans la fange
„ & la boue.

„ A Veniſe, grand, petit, homme, femme,
„ clergé, laïc, tout eſt également plongé dans
„ la moleſſe. Les nobles toujours en crainte du
„ peuple & toujours redoutables les uns aux
„ autres, s'aviliſſent, s'énervent eux-mêmes par
„ politique, & ſe corrompent par les mêmes
„ moyens qu'ils corrompent leurs ſujets. Ils
„ veulent que les plaiſirs & les voluptés engour-
„ diſſent en eux le ſentiment d'horreur, qu'ex-
„ citeroit dans un eſprit élevé & fier le tribunal
„ d'inquiſition de l'état. "

Ce que M. Burck dit ici des Vénitiens eſt applicable aux Romains modernes, & généralement à tous les peuples ignorants & policés. Si le catholiciſme, diſent les réformés, énerve les ames & ruine à la longue l'empire où il s'établit, c'eſt qu'il y propage l'ignorance & l'oiſiveté, & que l'oiſiveté eſt mere de tous les vices politiques & moraux.

L'amour du plaiſir ſeroit-il donc un vice?

Non. La nature porte l'homme à ſa recherche, & tout homme obéit à cette impulſion de la nature. Mais le plaiſir eſt le délaſſement du citoyen inſtruit, actif & induſtrieux, & c'eſt l'unique occupation de l'oiſif & du ſtupide. Le Spartiate, comme le Perſe, étoit ſenſible à l'amour; mais l'amour différent en chacun d'eux, faiſoit de l'un un peuple vertueux & de l'autre un peuple efféminé. Le ciel a fait les femmes diſpenſatrices de nos plaiſirs les plus vifs. Mais le ciel a-t-il voulu qu'uniquement occupés d'elles, les hommes, à l'exemple des fades bergers de l'Aſtrée, n'euſſent d'autre emploi que celui d'amants? Ce n'eſt point dans les petits ſoins d'une paſſion langoureuſe, mais dans l'activité de ſon eſprit, dans l'acquiſition des connoiſſances, dans ſes travaux & ſon induſtrie que l'homme peut trouver un remede à l'ennui. L'amour eſt toujours un péché théologique, & devient un péché moral, lorſqu'on en fait ſa principale occupation. Alors il énerve l'eſprit & dégrade l'ame.

Qu'à l'exemple des Grecs & des Romains les nations faſſent de l'amour un Dieu (1): mais qu'elles ne s'en rendent point les eſclaves. L'Hercule qui combat Acheloüs & lui enleve

(1) L'amour eſt dans l'homme un principe puiſſant d'activité. Il a ſouvent changé la face des Empires. L'amour & la jalouſie ouvrirent aux Maures les portes de l'Eſpagne & y détruiſirent la Dynaſtie des Ommiades. Son influence ſur le monde moral enhardit ſans doute les poëtes à lui donner par le phyſique une puiſſance qu'il n'a pas. Héſiode en fit l'architecte de l'univers.

Déjanire eſt fils de Jupiter. Mais l'Hercule qui file aux pieds d'Omphale n'eſt qu'un Sybarite. Tout peuple actif & éclairé eſt le premier de ces Hercules ; il aime le plaiſir, le conquiert & ne s'en excede point ; il penſe ſouvent ; jouit quelquefois.

Dans un peuple eſclave & ſuperſtitieux, il penſe peu, s'ennuie beaucoup, voudroit toujours jouir, s'excite & s'énerve. Le ſeul antidote à ſon ennui, ſeroit le travail, l'induſtrie & les lumieres. Mais, dit à ce ſujet Sidney, les lumieres d'un peuple ſont toujours proportionnées à ſa liberté, comme ſon bonheur & ſa puiſſance toujours proportionnés à ſes lumieres. Auſſi l'Anglois plus libre eſt communément plus éclairé que le François (1) ; le François que l'Eſpagnol, l'Eſpagnol que le Portugais, le Portugais que le Maure. L'Angleterre en conſéquence eſt, relativement à ſon étendue, plus puiſſante que la France (2),

(1) La France, dit-on, a dans ces derniers temps produit plus d'hommes illuſtres que l'Angleterre. Soit ; il n'eſt pas moins vrai que le Corps de la nation Françoiſe s'abrutit de jour en jour. Le François n'a, ni le même intérêt, ni les mêmes moyens de s'éclairer que l'Anglois. La France eſt actuellement peu redoutable. Le citoyen ſans émulation y croupit dans la pareſſe. Le mérite ſans conſidération eſt le mépris des grands. Les hommes actuellement célebres mourront ſans poſtérité.

(2) Pour prouver l'avantage du moral ſur le phyſique, le Ciel, diſent les Anglois, a voulu que la Grande-Bretagne proprement dite, n'eût que le quart d'étendue de l'Eſpagne, que le tiers de la

la France que l'Eſpagne, l'Eſpagne que le Portugal & le Portugal que Maroc. Plus les peuples ſont éclairés, plus ils ſont vertueux, puiſſants & heureux. C'eſt à l'ignorance ſeule qu'il faut imputer les effets contraires. Il n'eſt qu'un cas où l'ignorance puiſſe être deſirable: c'eſt lorſque tout eſt déſeſpéré dans un état, & qu'à travers les maux préſents, on apperçoit encore de plus grands maux à venir. Alors la ſtupidité eſt un bien (1). La ſcience & la prévoyance ſont un mal. C'eſt alors que fermant les yeux à la lumiere, on voudroit ſe cacher des maux ſans remede. La poſition du citoyen eſt ſemblable à celle du marchand naufragé; l'inſtant pour lui le plus cruel n'eſt pas celui où, porté ſur les débris du vaiſſeau, la nuit couvre la ſurface des mers, où l'amour de la vie & l'eſpérance lui font dans l'obſcurité entrevoir une terre prochaine. Le moment terrible eſt le lever de l'aurore, lorſque repliant les voiles de la nuit, elle éloigne la terre de ſes yeux, & lui découvre à la fois l'immenſité des mers & de ſes malheurs: c'eſt alors que l'eſpérance portée avec lui ſur les débris du vaiſſeau, fuit & cede ſa place au déſeſpoir.

France, & que moins peuplée peut-être que ce dernier royaume, elle lui commandât par la ſupériorité de ſon gouvernement.

(1) Dans les Empires d'Orient, le plus funeſte & le plus dangereux don du ciel, dit un voyageur célebre, ſeroit une ame noble, un eſprit élevé. Les gens vertueux raiſonnables ſupportent impatiemment le joug du deſpotiſme. Or cette impatience eſt un crime dont le Sultan les puniroit. Peu d'Orientaux ſont expoſés à ce danger.

Mais eſt-il quelque royaume en Europe où les malheurs des citoyens ſoient ſans remede ? qu'on y détruiſe l'ignorance, & l'on y aura détruit tous les germes du mal moral.

L'ignorance plonge non-ſeulement les peuples dans la moleſſe, mais éteint en eux juſqu'au ſentiment de l'humanité. Les plus ignorants ſont les plus barbares. Lequel ſe montra dans la derniere guerre le plus inhumain des peuples ! L'ignorant Portugais. Il coupoit le nez & les oreilles des priſonniers faits ſur les Eſpagnols. Pourquoi les Anglois & les François ſe montrerent-ils plus généreux, c'eſt qu'ils étoient moins ſtupides.

Nul citoyen de la Grande-Bretagne qui ne ſoit plus ou moins inſtruit. * 1. Point d'Anglois que la forme de ſon gouvernement ne néceſſite à l'étude * 3. Nul miniſtre qui doive être & qui ſoit en effet plus ſage à certains égards. Aucun que le cri national avertiſſe plus promptement de ſes fautes. Or ſi dans la ſcience du gouvernement comme dans tout autre, c'eſt du choc des opinions contraires que doit jaillir la lumiere, point de pays où l'adminiſtration puiſſe être plus éclairée, puiſqu'il n'en eſt aucun où la preſſe ſoit plus libre.

Il n'en eſt pas de même à Lisbonne. Où le citoyen étudieroit-il la ſcience du gouvernement ? Seroit-ce dans les livres ? La ſuperſtition ſouffre à peine qu'on y liſe la bible. Seroit-ce dans la converſation ? Il eſt dangereux d'y parler des affaires publiques, & perſonne en conſéquence ne s'y intéreſſe. Seroit-ce enfin au moment qu'un grand entre en place ? Mais alors, comme je l'ai

déja dit, le moment de ſe faire des principes eſt paſſé ; c'eſt le temps de les appliquer, d'exécuter & non de méditer. D'où faut-il donc qu'une pareille nation tire ſes généraux & ſes miniſtres ? De l'étranger. Tel eſt l'état d'aviliſſement où l'ignorance réduit un peuple.

CHAPITRE II.

L'ignorance n'assure point la fidélité des sujets.

QUELQUES politiques ont regardé l'ignorance comme favorable au maintien de l'autorité du prince, comme l'appui de sa couronne & la sauve-garde de sa personne. Rien de moins prouvé par l'histoire. L'ignorance des peuples n'est vraiment favorable qu'au sacerdoce. Ce n'est point en Prusse, en Angleterre, où l'on peut tout dire & tout écrire, qu'on attente à la vie des monarques, mais en Portugal, en Turquie, dans l'Indostan &c. Dans celui où la superstition commandoit en Angleterre, où les peuples gémissant sous le joug de l'ignorance, étoient sans arts & sans industrie.

La vie de George III est assurée : & ce n'est point l'esclavage & l'ignorance, mais les lumieres & la liberté qui la lui assurent. En est-il de même en Asie ? Y voit-on un trône au-dessus de l'atteinte d'un meurtrier. Tout pouvoir sans bornes est un pouvoir incertain *4. Les siecles où les princes sont le plus exposés aux coups du fanatisme & de l'ambition, sont ceux de l'ignorance & du despotisme. L'ignorance & la servitude détruisent les empires, & tout monarque qui les propage, creuse le gouffre où du moins s'abîmera sa postérité.

Un prince a-t-il avili l'homme au point de fermer la bouche aux opprimés ? Il a conjuré

contre lui-même. Qu'alors, un prêtre armé du poignard de la religion, ou qu'un uſurpateur à la tête d'une troupe de brigands deſcende dans la place publique, il ſera ſuivi de ceux mêmes qui, s'ils avoient eu des idées nettes de la juſtice, euſſent, ſous l'étendard du prince légitime, combattu & puni le prêtre ou l'uſurpateur. Tout l'Orient dépoſe en faveur de ce que j'avance. Tous les trônes y ont été ſouillés du ſang de leur maître : l'ignorance n'aſſure donc pas la fidélité des ſujets.

Ses principaux effets ſont d'expoſer les empires à tous les malheurs d'une mauvaiſe adminiſtration, de répandre ſur tous les eſprits un aveuglement qui, paſſant bientôt du gouverné au gouvernant, aſſemble les tempêtes ſur la tête du monarque.

Dans les pays policés, ſi l'ignorance, trop ſouvent compagne du deſpotiſme, expoſe la vie des rois, porte le deſordre dans les finances, & l'injuſtice dans la répartition des impôts, quel homme oſera donc ſe déclarer l'ennemi de la ſcience & le protecteur d'une ignorance qui, s'oppoſant à toute réforme utile, éterniſe les abus, & non-ſeulement prolonge la durée des calamités publiques, mais rend encore les citoyens incapables de cette opiniâtre attention qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.

Je prendrai pour exemple celle du luxe. Que de faces ſous leſquelles on peut la conſidérer ! Que de contradictions à ce ſujet dans les déciſions des moraliſtes ! Que de ſagacité & d'attention pour réſoudre ce problême politique ! Combien une erreur ſur de pareilles queſtions n'eſt-elle pas quelquefois préjudiciable aux empires, & l'ignorance par conſéquent funeſte aux nations ?

CHAPITRE III.

De la queſtion du Luxe.

QU'EST-CE que le luxe ? En voudroit-on donner une définition préciſe. Le mot de luxe comme celui de grandeur eſt une de ces expreſſions comparatives, qui n'offrent à l'eſprit aucune idée nette & déterminée. Ce mot n'exprime qu'un rapport entre deux ou pluſieurs objets. Il n'a de ſens fixe qu'au moment où l'on les met, ſi je l'oſe dire, en équation, & qu'on compare le luxe d'une certaine nation, d'une certaine claſſe d'hommes, d'un certain particulier, avec le luxe d'une autre nation, d'une autre claſſe d'hommes & d'un autre particulier.

Le payſan Anglois bien nourri, bien vêtu, eſt dans un état de luxe comparé au payſan François. L'homme habillé d'un drap épais, eſt dans un état de luxe par rapport au ſauvage couvert d'une peau d'ours. Tout juſqu'aux plumes dont le Caraïbe orne ſon bonnet, peut être regardé comme luxe.

CHAPITRE IV.

Si le Luxe eſt néceſſaire & utile.

IL eſt de l'interêt de toute nation de former de grands hommes dans les arts & les ſciences de la guerre, de l'adminiſtration &c. Or les grands talents ſont par-tout le fruit de l'étude & de l'application. L'homme pareſſeux de ſa nature ne peut être arraché au repos que par un motif puiſſant. Quel peut être ce motif? De grandes récompenſes. Mais de quelle nature doivent être les récompenſes décernées par une nation? Entendroit-on par ce mot le ſimple don du néceſſaire? Non ſans doute. Le mot récompenſe déſigne toujours le don de quelque ſuperfluité, * 5. ou dans les plaiſirs, ou dans les commodités de la vie. Or toutes les ſuperfluités dont jouit celui auquel elles ſont accordées, le mettent dans un état de luxe par rapport au plus grand nombre de ſes concitoyens. Il eſt donc évident que les eſprits ne pouvant être arrachés à une ſtagnation nuiſible à la ſociété, que par l'eſpoir des récompenſes, c'eſt-à-dire, des ſuperfluités, la néceſſité du luxe eſt démontrée, & qu'en ce ſens le luxe eſt utile.

Mais, dira-t-on, ce n'eſt point contre cette eſpece de luxe ou de ſuperfluités, récompenſe des grands talents, que s'élevent les moraliſtes: c'eſt contre ce luxe deſtructeur qui produit l'intempérance, & ſur-tout cette avidité des richeſſes corruptrice des mœurs d'une nation & préſage de ſa ruine.

J'ai ſouvent prêté l'oreille aux diſcours des moraliſtes : je me ſuis ſouvent rappellé leurs panégyriques vagues de la tempérance, & leurs déclamations encore plus vagues contre les richeſſes ; & juſqu'à préſent nul d'entr'eux, examinateur profond des accuſations portées contre le luxe, & des calamités qu'on lui impute, n'a ſelon moi réduit la queſtion au point de ſimplicité qui doit en donner la ſolution.

Ces moraliſtes prennent-ils le luxe de la France pour exemple ? Je conſens d'en examiner avec eux les avantages & les déſavantages. Mais avant d'aller plus loin, eſt-il bien vrai, comme ils répetent ſans ceſſe :

1°. Que le luxe produiſe l'intempérance nationale ?

2°. Que cette intempérance enfante tous les maux qu'on lui attribue ?

CHAPITRE V.

Du luxe & de la tempérance.

IL eſt deux ſortes de luxe :

Le premier eſt un luxe national fondé ſur une certaine égalité dans le partage des richeſſes publiques. Il eſt peu apparent, * 6. s'étend à preſque tous les habitants d'un pays. Ce partage ne permet pas aux citoyens de vivre dans le faſte & l'intempérance d'un Samuel Bernard, mais dans un certain état d'aiſance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation. Telle eſt la poſition du payſan Anglois (1) comparé au payſan François. Or, le premier n'eſt pas toujours le plus tempérant.

La ſeconde eſpece de luxe moins générale, p. 7, plus apparente, & renfermée dans une claſſe plus ou moins nombreuſe de citoyens, eſt l'effet d'une repartition très-inégale des richeſſes nationales. Ce luxe eſt celui des gouvernements deſpotiques, où la bourſe des petits eſt ſans ceſſe vuidée dans celle des

(1) Le Spartiate étoit fort & robuſte ; il étoit donc ſuffiſamment ſubſtanté. Les payſans en certains pays ſont maigres & foibles. Ils ne ſont donc pas aſſez nourris. Le Spartiate a donc vécu dans un état de luxe par rapport aux habitants de quelques autres contrées.

grands, où quelques-uns regorgent du ſuperflu, lorſque les autres manquent du néceſſaire. * 8. Les habitants d'un tel pays conſomment peu : qui n'a rien, n'achete rien. Ils ſont d'ailleurs d'autant plus tempérants, qu'ils ſont plus indigents.

La miſere eſt toujours ſobre, & le luxe dans ces gouvernements ne produit pas l'intempérance, mais la tempérance nationale, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre.

Sachons maintenant ſi cette tempérance eſt auſſi féconde en prodiges que l'aſſurent les moraliſtes. Qu'on conſulte l'hiſtoire : l'on apprend que les peuples communément les plus corrompus ſont les ſobres habitants ſoumis au pouvoir arbitraire ; que les nations réputées les plus vertueuſes ſont au contraire ces nations libres, aiſées, dont les richeſſes ſont le plus également réparties, & dont les citoyens en conſéquence ne ſont pas toujours les plus tempérants. En général, plus un homme a d'argent, plus il en dépenſe, mieux il ſe nourrit. La frugalité, vertu ſans doute reſpectable & méritoire dans un particulier, eſt dans une nation toujours l'effet d'une grande cauſe. La vertu d'un peuple eſt preſque toujours *une vertu de néceſſité* ; & la frugalité par cette raiſon, produit rarement dans les empires les miracles qu'on en publie.

Les Aſiatiques, eſclaves, pauvres & néceſſairement tempérants ſous Darius & Tigrane, n'eurent jamais les vertus de leurs vainqueurs.

Les Portugais, comme les Orientaux, ſurpaſſent les Anglois en ſobriété & ne les égalent point en valeur, en induſtrie, en vertu, en-

fin en bonheur. * 9. Si les François ont été battus dans la derniere guerre, ce n'eſt point à l'intempérance de leurs ſoldats qu'il faut rapporter leurs défaites. La plupart des ſoldats ſont tirés de la claſſe des cultivateurs, & les cultivateurs François ont l'habitude de la ſobriété.

Si les moraliſtes vantent ſans ceſſe la frugalité, & décrient continuellement le luxe, c'eſt que plus reſpectables à leurs propres yeux, ils s'honorent de ces déclamations; c'eſt qu'ils n'ont point d'idées nettes du luxe, qu'ils le confondent avec la cauſe ſouvent funeſte qui le produit, qu'ils ſe croient vertueux parce qu'ils ſont ennuyeux. Or, l'ennui n'eſt pas raiſon.

Qu'on ſe défie donc à cet égard des moraliſtes modernes : ils n'ont ſur cette queſtion que des idées ſuperficielles. Mais, dira-t-on, les écrivains de l'antiquité ont vu pareillement dans le luxe le corrupteur de l'Aſie. Ils ſe ſont donc trompés comme les modernes.

Pour ſavoir ſi c'eſt le luxe ou la cauſe même du luxe qui dans l'homme détruit tout amour de la vertu, qui corrompt les mœurs d'une nation & l'avilit, il faut d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *peuple vil.* Eſt-ce celui dont tous les citoyens ſont corrompus ? Il n'eſt point de tel peuple ; il n'eſt point de pays où l'ordre commun du bourgeois toujours opprimé & rarement oppreſſeur, n'aime & n'eſtime la vertu. Son intérêt l'y ſollicite. Il n'en eſt pas de même de l'ordre des grands. L'intérêt de ce qui veut être impunément injuſte, c'eſt d'étouffer dans les cœurs tout ſentiment d'équité. Cet intérêt commande impérieuſement aux puiſſants, mais non au reſte de la

nation. Les ouragans bouleverſent la ſurface des mers ; mais leurs profondeurs ſont toujours calmes & tranquilles. Telle eſt la claſſe inférieure des citoyens de preſque tous les pays. La corruption parvient lentement juſqu'aux cultivateurs, qui ſeuls compoſent la plus grande partie de toute nation.

L'on n'entend & l'on ne peut donc entendre par *nation avilie*, que celle où la partie gouvernante, c'eſt-à-dire les puiſſants, ſont ennemis de la partie gouvernée, ou du moins indifférents à ſon bonheur (1). Or, cette différence n'eſt pas l'effet du luxe, mais de la cauſe qui le produit, c'eſt-à-dire, de l'exceſſif pou-

(1) Ce mot *Corruption de mœurs* ne ſignifie que la diviſion de l'intérêt public & particulier. Quel eſt le moment de cette diviſion ? Celui où toutes les richeſſes & le pouvoir de l'Etat ſe raſſemblent dans les mains du petit nombre. Nul lien alors entre différentes claſſes de citoyens. Le grand, tout entier à ſon intérêt perſonnel, indifférent à l'intérêt public, ſacrifiera l'Etat à ſes paſſions particulieres. Faudra-t-il, pour perdre un ennemi, faire manquer une négociation, une opération de finance, déclarer une guerre injuſte, perdre une bataille ; il fera tout, il accordera tout au caprice, à la faveur & rien au mérite. Le courage & l'intelligence du ſoldat & du bas officier reſteront ſans recompenſes. Qu'en arrive-t-il ? Que le magiſtrat ceſſera d'être integre & le ſoldat courageux ; que l'indifférence ſuccédera dans leur ame à l'amour de la juſtice & de la patrie, & qu'une telle nation devenue le mépris des autres, tombera dans l'aviliſſement. Or cet aviliſſement ne ſera pas l'effet de ſon luxe, mais de cette trop inégale répartition du pouvoir & des richeſſes dont le luxe même eſt un effet.

voir des grands, & du mépris qu'en conſéquence ils conçoivent pour leurs concitoyens.

Dans la ruche de la ſociété humaine, il faut pour y entretenir l'ordre & la juſtice, pour en écarter le vice & la corruption, que tous les individus également occupés, ſoient forcés de concourir également au bien général, & que les travaux ſoient également partagés entr'eux.

En eſt-il que leurs richeſſes & leur naiſſance diſpenſent de tout ſervice ? La diviſion & le malheur eſt dans la ruche : les oiſifs y meurent d'ennui ; ils ſont enviés, ſans être enviables, parce qu'ils ne ſont pas heureux. Leur oiſiveté cependant, fatiguante pour eux-mêmes, eſt deſtructive du bonheur général. Ils devorent par ennui le miel que les autres mouches apportent, & les travailleuſes meurent de faim pour des oiſifs qui n'en ſont pas plus fortunés.

Pour établir ſolidement le bonheur & la vertu d'une nation, il faut la fonder ſur une dépendance réciproque entre tous les ordres des citoyens. Eſt-il des grands qui revêtus d'un pouvoir ſans bornes, n'ont du moins pour le moment rien à craindre ou à eſpérer de la haine ou de l'amour de leurs inférieurs ? Alors toute dépendance mutuelle entre les grands & les petits eſt rompue ; & ſous un même nom ces deux ordres de citoyens compoſent deux nations rivales. Alors le grand ſe permet tout : il ſacrifie ſans remords à ſes caprices, à ſes fantaiſies, le bonheur de tout un peuple.

Si la corruption des puiſſants ne ſe manifeſte jamais davantage que dans les ſiecles du grand

luxe, c'eſt que ces ſiecles ſont ceux où les richeſſes ſe trouvent raſſemblées dans un petit nombre de mains, où les grands ſont plus puiſſants, par conſéquent plus corrompus.

Pour connoître la ſource de leur corruption, l'origine de leur pouvoir, de leurs richeſſes & de cette diviſion d'intérêts des citoyens qui, ſous le même nom, forment deux nations ennemies, il faut remonter à la formation des premieres ſociétés.

CHAPITRE VI.

De la formation des peuplades.

QUELQUES familles ont paſſé dans une île. Je veux que le ſol en ſoit bon, mais inculte & déſert. Quel eſt au moment du débarquement le premier ſoin de ces familles ? Celui de conſtruire des huttes & de défricher l'étendue du terrain néceſſaire à leur ſubſiſtance.

Dans ce premier moment quelles ſont les richeſſes de l'île ? Les récoltes & le travail qui les produit. Cette île contient-elle plus de terres à cultiver que de cultivateurs, quels ſont les vrais opulents ? ceux dont les bras ſont les plus forts & les plus actifs.

Les intérêts de cette ſociété naiſſante ſeront d'abord peu compliqués, & peu de loix en conſéquence lui ſuffiront. C'eſt à la défenſe du vol & du meurtre que preſque toutes ſe réduiront. De telles loix ſeront toujours juſtes, parce qu'elles ſeront faites du conſentement de tous ; parce qu'une loi généralement adoptée dans un état naiſſant, eſt toujours conforme à l'intérêt du grand nombre & par conſéquent toujours ſage & bienfaiſante.

Je ſuppoſe que cette ſociété éliſe un chef, ce ne ſera qu'un chef de guerre, ſous les ordres duquel elle combattra les pirates & les nouvelles colonies qui voudront s'établir dans ſon île. Ce chef, comme tout autre colon, ne ſera poſſeſſeur que de la terre qu'il aura défrichée. L'unique faveur qu'on pourra lui faire,

c'eſt de lui laiſſer le choix du terrain. Il ſera d'ailleurs ſans pouvoir.

Mais les chefs ſucceſſeurs du premier, reſteront-ils long-temps dans un état d'impuiſſance ? Par quel moyen en ſortiront-ils, & parviendront-ils au pouvoir arbitraire ?

L'objet de la plupart d'entr'eux ſera de ſe ſoumettre l'île qu'ils habitent. Mais leurs efforts ſeront vains tant que la nation ſera peu nombreuſe. Le deſpotiſme s'établit difficilement dans un pays qui, nouvellement habité, eſt encore peu peuplé. Dans toutes les monarchies les progrès du pouvoir ſont lents. Le temps employé par les Souverains de l'Europe pour s'aſſervir leurs grands vaſſaux en eſt la preuve. Le prince qui de trop bonne heure attenteroit à la propriété des biens, de la vie & de la liberté des puiſſants propriétaires, & voudroit accabler le peuple d'impôts, ſe perdroit lui-même. Grand & petit, tout ſe révolteroit contre lui. Le monarque n'auroit ni argent pour lever une armée, ni armée pour combattre ſes ſujets.

Le moment où la puiſſance du prince ou du chef s'accroît, eſt celui où la nation eſt devenue riche & nombreuſe, où chaque citoyen ceſſe d'être ſoldat (1), où pour repouſſer l'ennemi le peuple conſent de ſoudoyer des troupes & de les tenir toujours ſur pied. Si le chef s'en conſerve le commandement dans la paix & dans la

(1) Il n'eſt peut-être qu'un moyen de ſouſtraire un empire au deſpotiſme de l'armée, c'eſt que ſes habitants ſoient comme à Sparte, citoyens & ſoldats.

guerre, ſon crédit inſenſiblement augmente; il en profite pour groſſir l'armée. Eſt-elle aſſez forte? alors le chef ambitieux leve le maſque, opprime les peuples, anéantit toute propriété, pille la nation; parce qu'en général l'homme s'approprie tout ce qu'il peut ravir; parce que le vol ne peut être contenu que par des loix ſéveres, & que les loix ſont impuiſſantes contre le chef & ſon armée.

C'eſt ainſi qu'un premier impôt fournit ſouvent à l'uſurpateur les moyens d'en lever de nouveaux, juſqu'à ce qu'enfin, armé d'une puiſſance irréſiſtible, il puiſſe comme à Conſtantinople engloutir dans ſa cour & ſon armée toutes les richeſſes nationales. Alors indigent & foible, un peuple eſt attaqué d'une maladie incurable. Nulle loi ne garantit alors aux citoyens la propriété de leur vie, de leurs biens & de leur liberté.

Faute de cette garantie, tous rentrent en état de guerre & toute ſociété eſt diſſoute.

Ces citoyens vivent-ils encore dans les mêmes cités? ce n'eſt plus dans une union, mais dans une ſervitude commune. Il ne faut alors qu'une poignée d'hommes libres pour renverſer les empires en apparence ſi formidables.

Qu'on batte trois ou quatre fois l'armée avec laquelle l'uſurpateur tient la nation aux fers, point de reſſource pour lui dans l'amour & la valeur de ſes peuples. Lui & ſa milice ſont craints & haïs. Le bourgeois de Conſtantinople ne voit dans les Janiſſaires, que les complices du Sultan & les brigands à l'aide deſquels il pille & ravage l'empire. Le vainqueur a-t-il affranchi les peuples de la crainte de l'armée?

l'armée ? ils favoriſent ſes entrepriſes & ne voient en lui qu'un vengeur.

Les Romains font cent ans la guerre aux Volſques, ils en emploient cinq cent à la conquête de l'Italie ; ils paroiſſent en Aſie, elle leur eſt aſſervie. La puiſſance d'Antiochus & de Tigrane s'anéantit à leur aſpect, comme celle de Darius à l'aſpect d'Alexandre.

Le deſpotiſme eſt la vieilleſſe & la derniere maladie d'un empire. Cette maladie n'attaque point ſa jeuneſſe. L'exiſtence du deſpotiſme ſuppoſe ordinairement celle d'un peuple déja riche & nombreux. Mais ſe peut-il que la grandeur, la richeſſe & l'extrême population d'un état aient quelquefois des ſuites auſſi funeſtes ?

Pour s'en éclaircir, conſidérons dans un royaume les effets de l'extrême richeſſe & de la grande multiplication des citoyens. Peut-être découvrira-t-on dans cette multiplication le premier germe du deſpotiſme.

CHAPITRE VII.

De la multiplication des hommes dans un Etat, & de ſes effets.

DANS l'île d'abord inculte où j'ai placé un petit nombre de familles ; que ces familles ſe multiplient ; qu'inſenſiblement l'île ſe trouve pourvue & du nombre de laboureurs néceſſaires à ſa culture, & du nombre d'artiſans néceſſaires au beſoin d'un peuple agriculteur ; la réunion de ces familles formera bientôt une nation nombreuſe. Que cette nation continue à ſe multiplier, qu'il naiſſe dans l'île plus d'hommes que n'en peut occuper la culture des terres & les arts que ſuppoſe cette culture ; que faire de ce ſurplus d'habitants ? Plus ils croîtront en nombre, plus l'Etat croîtra en charges, & de-là la néceſſité, ou d'une guerre qui conſomme ce ſurplus d'habitants, ou d'une loi qui tolere, comme à la Chine, l'expoſition des enfants * 19.

Tout homme ſans propriété & ſans emploi dans une ſociété, n'a que trois partis à prendre, ou de s'expatrier & d'aller chercher fortune ailleurs, ou de voler pour ſubvenir à ſa ſubſiſtance, ou d'inventer enfin quelque commodité ou parure nouvelle, en échange de laquelle ſes concitoyens fourniſſent à ſes beſoins. Je n'examinerai point ce que devient le voleur ni le banni volontaire. Ils ſont hors de cette ſociété. Mon unique objet eſt de conſidérer ce

qui doit arriver à l'inventeur d'une commodité ou d'un luxe nouveau. S'il découvre le ſecret de peindre la toile, & que cette invention ſoit du goût de peu d'habitants, peu d'entr'eux échangeront leurs denrées contre ſa toile. * 11. Mais ſi le goût de ces toiles devient général, & qu'en ce genre on lui faſſe beaucoup de demandes, que fera-t-il pour y ſatisfaire ? Il s'aſſociera un plus ou moins grand nombre de ces hommes que j'appelle ſuperflus ; il levera une manufacture, l'établira dans un lieu agréable, commode, & communément ſur les bords d'un fleuve, dont les bras s'étendant au loin dans le pays, y faciliteront le tranſport de ſes marchandiſes. Or, je veux que la multiplication continuée des habitants, donne encore lieu à l'invention de quelqu'autre commodité, de quelqu'autre objet de luxe, & qu'il s'éleve encore une nouvelle manufacture. L'entrepreneur, pour l'avantage de ſon commerce, aura intérêt de la placer ſur les bords du même fleuve. Il la bâtira donc près de la premiere. Pluſieurs de ces manufactures formeront un bourg ; puis une ville conſidérable. Cette ville renfermera bientôt les citoyens les plus opulents, parce que les profits du commerce ſont toujours immenſes, lorſque les négociants peu nombreux ont encore peu de concurrents.

Les richeſſes de cette ville y attireront les plaiſirs. Pour en jouir & les partager, les riches propriétaires quitteront leur campagne, paſſeront quelques mois dans cette ville, y conſtruiront des hôtels. La ville de jour en jour s'agrandira, les hommes s'y rendront de toutes parts, parce que la pauvreté y trouvera plus de ſecours, le vice plus d'impunité, & la vo-

lupté plus de moyens de ſe ſatisfaire. Cette ville portera enfin le nom de capitale.

Tels ſeront dans cette île les premiers effets de l'extrême multiplication des citoyens.

Un autre effet de la même cauſe ſera l'indigence de la plupart des habitants. Leur nombre s'accroît-il ? Eſt-il plus d'ouvriers que d'ouvrages ? la concurrence baiſſe le prix des journées ; l'ouvrier préféré eſt celui qui vend moins chérement ſon travail, c'eſt-à-dire, qui retranche le plus de ſa ſubſiſtance. Alors l'indigence s'étend, le pauvre vend, le riche achete, le nombre des poſſeſſeurs diminue, & les loix deviennent de jour en jour plus ſéveres.

Des loix douces peuvent régir un peuple de propriétaires. La confiſcation partielle ou totale des biens y ſuffit pour réprimer les crimes. Chez les Germains, les Gaulois & les Scandinaves, des amendes plus ou moins fortes étoient les ſeules peines infligées aux différents délits.

Il n'en eſt pas de même lorſque les non-propriétaires compoſent la plus grande partie d'une nation. On ne les gouverne que par des loix dures. Un homme eſt-il pauvre ? Ne peut-on le punir dans ſes biens ? il faut le punir dans ſa perſonne : & de-là les peines afflictives. Or, ces peines d'abord impliquées aux indigents, ſont par le laps du temps étendues juſqu'aux propriétaires, & tous les citoyens ſont alors régis par des loix de ſang. Tout concourt à les établir.

Chaque citoyen poſſede-t-il quelque bien dans un état ? *Le deſir de la conſervation eſt ſans contredit le vœu général d'une nation.* Il

s'y fait peu de vols. Le grand nombre au contraire y vit-il ſans propriétés ? *Le vol devient le vœu général de cette même nation ;* & les brigands ſe multiplient. Or, cet eſprit de vol généralement répandu, néceſſite ſouvent à des actes de violence.

Suppoſons que par la lenteur des procédures criminelles & la facilité avec laquelle l'homme ſans propriété ſe tranſporte d'un lieu à l'autre, le coupable doive preſque toujours échapper au châtiment, & que les crimes deviennent fréquents : il faudra pour les prévenir pouvoir arrêter un citoyen ſur le premier ſoupçon. Or, arrêter eſt déjà une punition arbitraire, qui bientôt exercée ſur les propriétaires eux-mêmes, ſubſtitue l'eſclavage à la liberté. Quel remede à cette maladie de l'état ? Eſt-il un moyen de le rappeler à des loix douces ? Le ſeul que je ſache, ſeroit de multiplier le nombre des propriétaires, & de refaire en conſéquence un nouveau partage des terres. Or ce partage eſt toujours difficile dans l'exécution. Voilà comme l'inégale repartition des richeſſes nationales, & la trop grande multiplication des hommes ſans propriété, introduiſant à la fois dans un empire des loix cruelles, y développe enfin le germe d'un deſpotiſme qu'on doit regarder comme un nouvel effet de la même cauſe (1).

---

(1) Les malheurs occaſionnés par une extrême population, furent connus des anciens. En conſéquence point de moyens qu'ils n'aient employé pour la diminuer. L'amour ſocratique en Crete en fut un. Cet

CHAPITRE VIII.

Diviſion des intérêts des citoyens produite par leur multiplication.

Du moment où les citoyens trop multipliés dans un état pour ſe raſſembler dans un même lieu, ont nommé des repréſentants, ces repréſentants tirés du corps même de la nation, choiſis par elle, honorés de ce choix, ne propoſent d'abord que des loix conformes à l'intérêt public. Le droit de propriété eſt pour eux un droit ſacré. Ils le reſpectent d'autant plus que, ſurveillés par la nation, s'ils en trahiſſoient la confiance, ils en ſeroient punis par le déshonneur, & peut-être par un châtiment plus ſévere.

C'eſt donc au moment où, comme je l'ai déja dit, les peuples ont édifié une capitale immenſe, où les intérêts compliqués des différents ordres de l'état, ont multiplié les loix; où, pour ſe ſouſtraire à leur étude fatigante, les peuples ſe repoſent de ce ſoin ſur leurs repréſentants; où les habitants enfin, uniquement occupés de mettre leurs terres en valeur, ceſſent d'être citoyens & ne ſont qu'agriculteurs, que le repréſentant ſépare ſon intérêt de celui des repréſentés.

C'eſt alors que la pareſſe de l'eſprit dans les commettants, le deſir actif du pouvoir dans les commis, annoncent un grand changement dans l'état. Tout en ce moment favoriſe l'ambition de ces derniers.

Lorſqu'en conſéquence de la multiplication de ſes habitants, un peuple ſe ſubdiviſe en pluſieurs, & qu'on compte dans la même nation celle des riches, des indigents, des propriétaires, des négociants &c. il n'eſt pas poſſible que les intérêts de ces divers ordres de citoyens ſoient toujours les mêmes. Rien à certains égards de plus contraire à l'intérêt national qu'un trop grand nombre d'hommes ſans propriétés. Ce ſont autant d'ennemis ſecrets que le tyran peut à ſon gré armer contre les propriétaires. Cependant rien de plus conforme à l'intérêt du négociant. Plus il eſt d'indigents, moins il paie leur travail. L'intérêt du commerçant eſt donc quelquefois contraire à l'intérêt public. Or, un corps de négociants eſt ſouvent le puiſſant dans un Pays de commerce. Il a ſous ſes ordres un nombre infini de matelots, d'artiſans, de porte-faix, d'ouvriers de toute eſpece, qui n'ayant d'autres richeſſes que leurs bras, ſont toujours prêts à les employer au ſervice de quiconque les paie.

Un peuple compoſe-t-il, ſous le même nom, une infinité de peuples différents & dont les intérêts ſoient plus ou moins contradictoires, il eſt évident que, faute d'unité dans l'intérêt national & d'unanimité réelle dans les divers ordres des commettants, le repréſentant favoriſant tour-à-tour telle ou telle claſſe de citoyens, peut, en ſemant entr'elles la diviſion, ſe rendre d'autant plus redoutable à toutes, qu'en armant une partie de la nation contre l'autre, il ſe met par ce moyen à l'abri de toute recherche.

L'impunité lui a-t-elle donné plus de confi-

dération & de hardieſſe ; il ſent enfin qu'au milieu de l'anarchie des intérêts nationaux, il peut de jour en jour devenir plus indépendant, s'approprier de jour en jour plus d'autorité & de richeſſes ; qu'avec des richeſſes il peut ſoudoyer ceux qui, ſans propriétés, ſe vendent à quiconque veut les acheter, & que l'acquiſition de tout nouveau degré d'autorité doit lui fournir de nouveaux moyens d'en uſurper une plus grande.

Lorſqu'animés de cet eſpoir, les repréſentants ont, par une conduite auſſi mal-honnête qu'adroite, acquis un pouvoir égal à celui de la nation entiere, de ce moment il ſe fait une diviſion d'intérêt entre la partie gouvernante & la partie gouvernée. Tant que la derniere eſt compoſée de propriétaires aiſés, braves, éclairés, en état d'ébranler & peut-être même de détruire l'autorité des repréſentants, le corps de la nation eſt ménagé ; il eſt même floriſſant. Mais cet équilibre de puiſſance peut-il ſubſiſter long-temps entre ces deux ordres de citoyens ? N'eſt-il pas à craindre que les richeſſes s'accumulant inſenſiblement dans un petit nombre de mains, le nombre des propriétaires, (ſeuls ſoutiens de la liberté publique) ne diminue journellement (1) ? Que

(1) Un homme s'enrichit-il dans le commerce ? il réunit une infinité de petites propriétés à la ſienne. Alors le nombre des proprietés, & par conſéquent de ceux dont l'intérêt eſt le plus étroitement lié à l'intérêt national, eſt diminué, le nombre au contraire des hommes ſans propriétés & ſans intérêt à la choſe publique s'eſt accru. Or, ſi de tels hommes

l'eſprit d'uſurpation, toujours plus actif dans les repréſentants que l'eſprit de conſervation & de défenſe dans les repréſentés, ne mette à la longue la balance du pouvoir en faveur des premiers ? Quelle autre cauſe du deſpotiſme auquel ont juſqu'à préſent abouti toutes les différentes eſpeces de gouvernement ?

Ne ſent-on pas que dans un pays vaſte & peuplé, la diviſion des intérêts des gouvernés doit toujours fournir aux gouvernants le moyen d'envahir une autorité que l'amour naturel de l'homme pour le pouvoir lui a toujours fait déſirer.

Tous les empires ſe ſont détruits ; & c'eſt du moment où les nations, devenues nombreuſes, ont été gouvernées par des repréſentants ; où ces repréſentants, favoriſés par la diviſion des intérêts des commettants ont pu s'en rendre indépendants, qu'on doit dater la décadence des empires.

En tous les pays la grande multiplication des hommes fut la cauſe inconnue, néceſſaire & éloignée de la perte des mœurs (1). Si les na-

---

ſont toujours aux gages de quiconque les paie, comment ſe perſuader que le puiſſant ne s'en ſerve jamais pour ſe ſoumettre ſes concitoyens.

Tel eſt l'effet néceſſaire de la trop grande multiplication des hommes dans un empire. C'eſt le cercle vicieux qu'ont juſqu'à préſent parcouru tous les divers gouvernements connus.

(1) Mais n'eſt-il point de loi qui pût prévenir les funeſtes effets de la trop grande multiplication des hommes, & lier étroitement l'intérêt du repréſenté ? En Angleterre ces deux intérêts ſans doute ne ſont plus les mêmes qu'en Turquie, où le Sultan ſe déclare

tions de l'Asie, toujours citées comme les plus corrompues, reçurent les premieres le joug du despotisme, c'est que de toutes les parties du monde, l'Asie fut la premiere habitée & policée.

Son extrême population la soumit à des souverains. Ces souverains accumulerent les richesses de l'état sur un petit nombre de grands, les revêtirent d'un pouvoir excessif : & ces grands alors se plongerent dans ce luxe, languirent dans cette corruption, c'est-à-dire, dans cette indifférence pour le bien public, que l'histoire a toujours si justement reproché aux Asiatiques.

Après avoir rapidement considéré les grandes causes, dont le développement vivifie les sociétés depuis le moment de leur formation jusqu'au moment de leur décadence ; après avoir indiqué les situations & les états différents par lesquels passent ces sociétés pour tomber enfin sous le pouvoir arbitraire, il faut maintenant examiner pourquoi ce pouvoir une fois établi, il se fait dans les nations une répartition de richesses qui, plus inégale & plus prompte dans le gouvernement despotique que dans tout autre, les précipite plus rapidement à leur ruine.

---

l'unique représentant de sa nation. Mais s'il est des formes de gouvernement plus favorables les unes que les autres à l'union de l'intérêt public & particulier, il n'en est aucune où ce grand problême moral & politique ait été parfaitement résolu. Or jusqu'à son entiere résolution, la seule multiplication des hommes doit en tout empire engendrer la corruption des mœurs.

CHAPITRE IX.

Du partage trop inégal des richeſſes nationales.

POINT de forme de gouvernement où maintenant les richeſſes nationales ſoient & puiſſent être également reparties. Se flatter de cet égal partage chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire, c'eſt folie.

Dans les gouvernements deſpotiques, ſi les richeſſes de tout un peuple s'abſorbent dans un petit nombre de familles, la cauſe en eſt ſimple.

Les peuples reconnoiſſent-ils un maître; peut-il arbitrairement leur impoſer des taxes, tranſporter à ſon gré les biens d'une certaine claſſe de citoyens à une autre? Il faut qu'en peu de temps les richeſſes de l'empire (1) ſe raſſemblent dans les mains des favoris. Mais

(1) Plus le prince croit en pouvoir, moins il eſt acceſſible. Sous le vain prétexte de rendre la perſonne royale plus reſpectable, les favoris la voilent à tous les yeux. L'approche en eſt interdite aux ſujets. Le monarque devient un Dieu inviſible. Or, quel eſt dans cet apotéoſe l'objet des favoris? Celui d'abrutir le prince pour le gouverner. Ils le reléguent donc à cet effet dans un ſerrail, ou le renferment dans leur petite ſociété; & toutes les richeſſes nationales s'abſorbent alors dans un très-petit nombre de familles.

quel bien ce mal de l'état fait-il au prince ? Le voici.

Un deſpote en qualité d'homme, s'aime de préférence aux autres. Il veut être heureux & ſent comme le particulier qu'il participe à la joie & à la triſteſſe de tout ce qui l'environne. Son intérêt c'eſt que ſes gens, c'eſt-à-dire ſes courtiſans, ſoient contents. Or, leur ſoif pour l'or eſt inſatiable. S'ils ſont à cet égard ſans pudeur, comment leur refuſer ſans ceſſe ce qu'ils lui demandent toujours ? Voudra-t-il conſtamment mécontenter ſes familiers & s'expoſer au chagrin communicatif de tout ce qui l'entoure ? Peu d'hommes ont ce courage. Il vuidera donc perpétuellement la bourſe de ſes peuples dans celles de ſes courtiſans, & c'eſt entre ſes favoris qu'il partagera preſque toutes les richeſſes de l'état. Ce partage fait, quelles bornes mettre à leur luxe ? Plus il eſt grand, & plus, dans la ſituation où ſe trouve alors un empire, ce luxe eſt utile. Le mal n'eſt que dans ſa cauſe productrice, c'eſt-à-dire, dans le partage trop inégal des richeſſes nationales & dans la puiſſance exceſſive du prince, qui, peu inſtruit de ſes devoirs & prodigue par foibleſſe, ſe croit généreux lorſqu'il eſt injuſte. * 12.

Mais le cri de la miſere ne peut-il l'avertir de ſa mépriſe ? Le trône où s'aſſied un Sultan eſt inacceſſible aux plaintes de ſes ſujets : elles ne parviennent point juſqu'à lui. D'ailleurs, que leur importe leur félicité, ſi leur mécontentement n'a nulle influence immédiate ſur ſon bonheur actuel !

Le luxe, comme je le prouve, eſt dans la plupart des pays, l'effet rapide & néceſſaire

du deſpotiſme. C'eſt donc contre le deſpotiſme que doivent s'élever les ennemis du luxe. * 13. Pour ſupprimer un effet, il faut en détruire la cauſe. S'il eſt un moyen d'opérer en ce genre quelque changement heureux, c'eſt par un changement inſenſible dans les loix & l'adminiſtration. * 14.

Il faudroit pour le bonheur même du prince & de ſa poſtérité, que ces moraliſtes auſteres fixaſſent en fait d'impôts les limites immuables que le ſouverain ne doit jamais reculer. Du moment où la loi, comme un obſtacle inſurmontable, s'oppoſera à la prodigalité du monarque, les courtiſans mettront des bornes à leurs deſirs & à leurs demandes; ils n'exigeront point ce qu'ils ne pourront obtenir.

Le prince, dira-t-on, en ſera moins heureux. Il aura ſans doute près de lui moins de courtiſans & des courtiſans moins bas; mais leur baſſeſſe n'eſt peut-être pas ſi néceſſaire qu'on le croit à ſa félicité. Les favoris d'un roi ſont-ils libres & vertueux? le ſouverain s'accoutume inſenſiblement à leur vertu. Il ne s'en trouve pas plus mal, & ſes peuples s'en trouvent beaucoup mieux.

Le pouvoir arbitraire ne fait donc que hâter le partage inégal des richeſſes nationales.

CHAPITRE X.

Causes de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.

DANS les pays libres & gouvernés par des loix sages, nul homme sans doute n'a le pouvoir d'appauvrir sa nation pour enrichir quelques particuliers. Dans ces mêmes pays cependant tous les citoyens ne jouissent pas de la même fortune. La réunion des richesses s'y fait moins lentement ; mais enfin elle s'y fait.

Il faut bien que le plus industrieux gagne plus, que le plus ménagé épargne davantage, & qu'avec des richesses déja acquises, il en acquiere de nouvelles. D'ailleurs, il est des héritiers qui recueillent de grandes successions. Il est des négociants qui, mettant de gros fonds sur leurs vaisseaux, font de gros gains ; parce qu'en toute espece de commerce, c'est l'argent qui attire l'argent. Son inégale distribution est donc une suite nécessaire de son introduction dans un état. * 15.

CHAPITRE XI.

Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes en peu de mains.

IL eſt mille moyens d'opérer cet effet. Qui pourroit empêcher un peuple de ſe déclarer héritier de tous les nationaux ; & lors du décès d'un particulier très-riche, de répartir entre pluſieurs les biens trop conſidérables d'un ſeul ?

Par quelle raiſon, à l'exemple des Lucquois, un peuple ne proportionneroit-il pas tellement les impôts à la richeſſe de chaque citoyen, qu'au-delà de la poſſeſſion d'un certain nombre d'arpents, l'impôt mis ſur ces arpents excédât le prix de leur fermage ? Dans ce pays-là il ne ſe feroit certainement pas de grandes acquiſitions.

On peut imaginer cent loix de cette eſpece. Il eſt donc mille moyens de s'oppoſer à la trop prompte réunion des richeſſes dans un certain nombre de mains, & de ſuſpendre les progrès trop rapides du luxe.

Mais peut-on dans un pays où l'argent a cours, ſe promettre de maintenir toujours un juſte équilibre entre les fortunes des citoyens ? peut-on empêcher qu'à la longue les richeſſes ne s'y diſtribuent d'une maniere très-inégale, & qu'enfin le luxe ne s'y introduiſe & ne s'y accroiſſe ? Ce projet eſt impoſſible. Le riche, fourni du néceſſaire, mettra toujours le ſu-

perflu de ſon argent à l'achat des ſuperfluités.

* 16. Des loix ſomptuaires, dira-t-on, réprimeroient en lui ce deſir. J'en conviens. Mais alors le riche, n'ayant plus le libre uſage de ſon argent, l'argent lui paroîtroit moins deſirable: il feroit moins d'efforts pour en acquérir. Or, dans tous pays où l'argent a cours, peut-être l'amour de l'argent, comme je le prouverai ci-après, eſt-il un principe de vie & d'activité dont la deſtruction entraîne celle de l'état.

Le réſultat de ce chapitre, c'eſt que l'argent une fois introduit & toujours inégalement partagé entre les citoyens, y doit à la longue néceſſairement amener le goût des ſuperfluités.

La queſtion du luxe ſe réduit donc maintenant à ſavoir ſi l'introduction de l'argent dans un état y eſt utile ou nuiſible.

Dans la poſition actuelle de l'Europe, tout examen à ce ſujet paroît ſuperflu. Quelque choſe qu'on pût dire, on n'engageroit point les François, les Anglois & les Hollandois à jeter leur or à la mer. Cependant la queſtion eſt par elle-même ſi curieuſe, que le lecteur conſiderera ſans doute avec quelque plaiſir, l'état différent de deux nations chez leſquelles l'argent a, ou n'a pas cours.

CHAPITRE XII.

Du pays où l'argent n'a point cours.

L'ARGENT eſt-il ſans valeur dans un pays, quel moyen d'y faire le commerce ? Par échange. Mais les échanges ſont incommodes. Auſſi s'y fait-il peu de ventes, peu d'achats & point d'ouvrages de luxe. Les habitants de ce pays peuvent être ſainement nourris, bien vêtus, & non connoître ce qu'en France on appelle le luxe.

Mais un peuple ſans argent & ſans luxe n'auroit-il pas à certains égards quelques avantages ſur un peuple opulent ? Oui, ſans doute : & ces avantages ſont tels qu'en un pays où l'on ignoreroit le prix de l'argent, peut-être ne pourroit-on l'introduire ſans crime.

Un peuple ſans argent, s'il eſt éclairé, eſt communément un peuple ſans tyrans (1). Le pouvoir arbitraire s'établit difficilement dans un royaume, ſans canaux, ſans commerce & ſans grands chemins. Le prince qui leve ſes impôts en nature, c'eſt-à-dire, en denrées, peut rarement ſoudoyer & raſſembler

(1) On pourroit dire auſſi ſans ennemis. Qui ſe propoſera d'attaquer un pays où l'on ne peut gagner que des coups ? On ſait d'ailleurs qu'un peuple, tel que les Lacédémoniens, par exemple, eſt invincible, s'il eſt nombreux.

le nombre d'hommes néceſſaires pour mettre une nation aux fers.

Un prince d'Orient ſe fût difficilement aſſis & ſoutenu ſur le trône de Sparte ou de Rome naiſſante.

Or, ſi le deſpotiſme eſt le plus cruel fléau des nations & la ſource la plus féconde de leurs malheurs, la non-introduction de l'argent, qui communément les défend de la tyrannie, peut donc être regardée comme un bien.

Mais jouiſſoit-on à Sparte de certaines commodités de la vie? O riches & puiſſants, qui faites cette queſtion, ignorez-vous que les pays de luxe ſont ceux où les peuples ſont les plus miſérables!

Uniquement occupés de ſatisfaire vos fantaiſies, vous prenez-vous pour la nation entiere? Etes-vous ſeuls dans la nature? Y vivez-vous ſans freres? O! hommes ſans pudeur, ſans humanité & ſans vertu, qui concentrez en vous ſeuls toutes vos affections, & vous créez ſans-ceſſe de nouveaux beſoins, fachez que Sparte étoit ſans luxe, ſans commodités & que Sparte étoit heureuſe! Seroit-ce en effet la ſomptuoſité des ameublements & les recherches de la moleſſe qui conſtitueroient la félicité humaine? Il y auroit trop peu d'heureux. Placera-t-on le bonheur dans la délicateſſe de la table? Mais la différente cuiſine des nations prouve que la bonne chere n'eſt que la chere accoutumée.

Si des mêts bien apprêtés irritent mon appétit & me donnent quelques ſenſations agréables, ils me donnent auſſi des peſanteurs, des maladies; & tout compenſé, le

tempérant eſt au bout de l'an du moins auſſi heureux que le gourmand. Quiconque a faim & peut ſatisfaire ce beſoin, eſt content (1). Un homme eſt-il bien nourri, bien vêtu ? Le ſurplus de ſon bonheur dépend de la maniere plus ou moins agréable dont il remplit, comme je le prouverai bientôt, *l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant.* Or, à cet égard, rien ne manquoit au bonheur du Lacédémonien ; & malgré l'apparente auſtérité de ſes mœurs, de tous les Grecs, dit Xénophon, c'étoit le plus heureux. Le Spartiate avoit-il ſatisfait à ſes beſoins, il deſcendoit dans l'arene, & c'eſt-là, qu'en préſence des vieillards & des plus belles femmes, il pouvoit chaque jour déployer dans des jeux & des exercices publics, toute la force, l'agilité, la ſoupleſſe de ſon corps, & montrer dans la vivacité de ſes reparties, toute la juſteſſe & la préciſion de ſon eſprit.

Or de toutes les occupations propres à remplir *l'intervalle d'un beſoin ſatisfait au beſoin renaiſſant*, aucunes qui ſoient plus agréables. Le Lacédémonien ſans commerce & ſans argent étoit donc à-peu-près auſſi heureux qu'un peuple peut l'être. J'aſſurerai donc d'après l'expérience de Xénophon, qu'on peut bannir l'argent d'un état & y conſerver le bon-

(1) Le payſan a-t-il du lard & des choux dans ſon pot ? il ne deſire ni la gélinote des Alpes, ni la carpe du Rhin, ni l'hombre du lac de Geneve. Aucun de ces mets ne lui manque, ni à moi non plus.

heur. A quelle cauſe d'ailleurs rapporter la félicité publique, ſi ce n'eſt à la vertu des particuliers? Les contrées en général les plus fortunées ſont donc celles où les citoyens ſont les plus vertueux. Or, feroit-ce dans les pays où l'argent a cours que les citoyens ſeroient tels?

CHAPITRE XIII.

Quels ſont, dans les pays où l'argent n'a point cours, les principes productifs de la vertu.

DAns tout gouvernement le principe le plus fécond en vertu eſt l'exactitude à punir & récompenſer les actions utiles ou nuiſibles à la ſociété.

Mais en quel pays ces actions ſont-elles le plus exactement honorées & punies? Dans ceux où la gloire, l'eſtime générale & les avantages attachés à cette eſtime, ſont les ſeules récompenſes connues. Dans ces pays, la nation eſt l'unique & juſte diſpenſatrice des récompenſes. La conſidération générale, ce don de la reconnoiſſance publique, n'y peut être accordée qu'aux idées & aux actions utiles à la nation, & tout citoyen en conſéquence s'y trouve néceſſité à la vertu.

En eſt-il ainſi dans un pays où l'argent a cours? Non: le public ne peut être le ſeul poſſeſſeur des richeſſes, ni par conſéquent l'unique diſtributeur des récompenſes. Quiconque a de l'argent peut en donner, & le donne communément à la perſonne qui lui procure le plus de plaiſir. Or, cette perſonne n'eſt pas toujours la plus honnête. En effet, ſi l'homme veut toujours obtenir avec le plus de ſûreté & le moins de peine poſſible l'objet * 17. de ſes deſirs, & qu'il ſoit plus facile de ſe rendre agréable aux puiſſants que

recommandable au public, c'eſt donc au puiſſant qu'en général on veut plaire. Or, ſi l'intérêt du puiſſant eſt ſouvent contraire à l'intérêt national, les plus grandes récompenſes ſeront donc en certains pays ſouvent décernées aux actions qui, perſonnellement utiles aux grands, ſont nuiſibles au public, & par conſéquent criminelles. Voilà pourquoi les richeſſes y ſont ſi ſouvent accumulées ſur des hommes accuſés de baſſeſſes, d'intrigues, d'eſpionnage, &c. pourquoi les récompenſes pécuniaires, preſque toujours accordées au vice, * 18. y produiſent tant de vicieux, pourquoi l'argent a toujours été regardé comme une ſource de corruption.

Je conviens donc qu'à la tête d'une nouvelle colonie, ſi j'allois fonder un nouvel empire, & que je puſſe à mon choix enflammer mes colons de la paſſion de la gloire ou de l'argent, c'eſt celle de la gloire que je devrois leur inſpirer. C'eſt en faiſant de l'eſtime publique & des avantages attachés à cette eſtime, le principe d'activité de ces nouveaux citoyens, que je les néceſſiterois à la vertu.

Dans un pays où l'argent n'a point de cours, rien de plus facile que d'entretenir l'ordre & l'harmonie, d'encourager les talents & les vertus, & d'en bannir les vices. On entrevoit même en ce pays la poſſibilité d'une légiſlation inaltérable, qui ſuppoſée bonne, conſerveroit toujours les citoyens dans le même état de bonheur. Cette poſſibilité diſparoît dans les pays où l'argent a cours.

Peut-être le problême d'une légiſlation parfaite & durable y devient-il trop compliqué

pour pouvoir être encore réſolu. Ce que je ſais, c'eſt que l'amour de l'argent y étouffant tout eſprit, toute vertu patriotique, y doit à la longue engendrer tous les vices dont il eſt trop ſouvent la récompenſe.

Mais convenir que dans l'établiſſement d'une nouvelle colonie, on doit s'oppoſer à l'introduction de l'argent; c'eſt convenir avec les moraliſtes auſteres du danger du luxe. Non, c'eſt avouer ſimplement que la cauſe du luxe, c'eſt-à-dire, que le partage trop inégal des richeſſes eſt un mal. * 19. C'en eſt un effet, & le luxe eſt, à certains égards, le remede à ce mal. Au moment de la formation d'une ſociété, l'on peut ſans doute ſe propoſer d'en bannir l'argent. Mais peut-on comparer l'état d'une telle ſociété à celui où ſe trouvent maintenant la plupart des nations de l'Europe?

Seroit-ce dans des contrées à moitié ſoumiſes au deſpotiſme, où l'argent eut toujours cours, où les richeſſes ſont déjà raſſemblées en un petit nombre de mains, qu'un eſprit ſenſé formeroit un pareil projet? Suppoſons le projet exécuté: ſuppoſons l'uſage & l'introduction de l'argent défendus dans un pays. Qu'en réſulteroit-il? Je vais l'examiner.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Des pays où l'argent a cours.

CHez les peuples riches, s'il eſt beaucoup de vicieux, c'eſt qu'il eſt beaucoup de récompenſes pour le vice. S'il s'y fait communément un grand commerce, c'eſt que l'argent y facilite les échanges. Si le luxe s'y montre dans toute ſa pompe, c'eſt que la très-inégale répartition des richeſſes produit le luxe le plus apparent, & qu'alors, pour le bannir d'un état, il faudroit, comme je l'ai déjà prouvé, en bannir l'argent. Or nul prince ne peut concevoir un tel deſſein; & ſuppoſé qu'il le conçût, nulle nation dans l'état actuel de l'Europe, qui ſe prêtât à ſes deſirs. Je veux cependant qu'humble diſciple d'un moraliſte auſtere, un monarque forme ce projet & l'exécute. Que s'enſuivroit-il? La dépopulation preſque entiere de l'état. Qu'en France, par exemple, on défende comme à Sparte l'indroduction de l'argent & l'uſage de tout meuble non fait avec la hache ou la ſerpe. Alors le maçon, l'architecte, le ſculpteur, le ferrurier de luxe, le charron, le verniſſeur, le perruquier, l'ébéniſte, la fileuſe, l'ouvrier en toile, en laine fine, en dentelles, ſoiries, &c. (1), abandonne-

(1) Mais dans cette ſuppoſition ces ouvriers dit-

ront la France & chercheront un pays qui les nourriſſe. Le nombre de ces exilés volontaires montera peut-être en ce royaume au quart de ſes habitants. Or ſi le nombre des laboureurs & des artiſans groſſiers que ſuppoſe la culture, ſe proportionne toujours au nombre des conſommateurs, l'exil des ouvriers de luxe entraînera donc à ſa ſuite celui de beaucoup d'agriculteurs. Les hommes opulents fuyant avec leurs richeſſes chez l'étranger, ſeront ſuivis dans leur exil d'un certain nombre de leurs concitoyens, & d'un grand nombre de domeſtiques. La France alors ſera déſerte. Quels ſeront ſes habitants? Quelques laboureurs, dont le nombre depuis l'invention de la charrue ſera bien moins conſidérable qu'il l'eût été lors de la culture à la beche. Or, dans cet état de population & d'indigence, que deviendroit ce royaume? Porteroit-il la guerre chez ſes voiſins? Non: il ſeroit ſans argent. * 2o. La ſoutiendroit-il ſur ſon territoire? Non: il ſeroit ſans hommes. D'ailleurs, la France n'étant pas, comme la Suiſſe, défendue par des montagnes inacceſſibles, comment imaginer qu'un royaume dépeuplé, ouvert de toute part, attaquable en Flandre & en Allemagne, pût repouſſer le choc d'une nation nombreu-

---

on, reprendroient les travaux de la campagne & ſe feroient charretiers, bucherons &c. Ils n'en feroient rien. D'ailleurs où trouver de l'emploi dans un pays déja fourni à-peu-près du nombre de charretiers & de bucherons néceſſaires pour labourer les plaines & couper les bois?

ſe ? Il faudroit, pour y réſiſter, que les François par leur courage & leur diſcipline euſſent ſur leurs voiſins le même avantage que les Grecs avoient jadis ſur les Perſes, ou que les François conſervent encore aujourd'hui ſur les Indiens. Or, nulle nation Européenne n'a cette ſupériorité ſur les autres.

La France dévaſtée & ſans argent, ſeroit donc expoſée au danger preſque certain d'une invaſion. Eſt-il un prince qui voulût à ce prix bannir les richeſſes & le luxe de ſon état ?

CHAPITRE XV.

Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un empire.

IL n'eſt point de pays où les richeſſes ſe fixent & puiſſent à jamais ſe fixer. Semblables aux mers qui tour-à-tour inondent & découvrent différentes plages, les richeſſes, après avoir porté l'abondance & le luxe chez certaines nations, s'en retirent pour ſe répandre dans d'autres contrées. * 21. Elles s'accumulerent jadis à Tyr & à Sydon, paſſerent enſuite à Carthage, puis à Rome. Elles ſéjournent maintenant en Angleterre. S'y arrêteront-elles? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt qu'un peuple enrichi par ſon commerce & ſon induſtrie, appauvrit ſes voiſins, & les met à la longue hors d'état d'acheter ſes marchandiſes.

C'eſt que dans une nation riche l'argent & les papiers repréſentatifs de l'argent, ſe multipliant peu-à-peu, les denrées & la main-d'œuvre (1) enchériſſent.

C'eſt que toutes (2) choſes d'ailleurs éga-

---

(1) La main-d'œuvre devenue très-chere chez une nation riche; cette nation tire plus de l'étranger qu'elle ne lui porte. Elle doit donc s'appauvrir en plus ou moins de temps.

(2) On ſait quelle augmentation ſubite apporta dans le prix des denrées le tranſport de l'or Américain en Europe.

les, la nation opulente ne pouvant fournir ſes denrées & marchandiſes aux prix d'une nation pauvre, l'argent de la premiere doit inſenſiblement paſſer aux mains de la ſeconde, qui devenue opulente à ſon tour, ſe ruine de la même maniere. * 24.

Telle eſt peut-être la principale cauſe du flux & du reflux des richeſſes dans les empires. Or, les richeſſes en ſe retirant d'un pays où elles ont ſéjourné, y dépoſent preſque toujours la fange de la baſſeſſe & du deſpotiſme. Une nation riche qui s'appauvrit, paſſe rapidement du dépériſſement à ſa deſtruction entiere. L'unique reſſource qui lui reſte, ſeroit de reprendre des mœurs mâles, les ſeules convenables à ſa pauvreté. * 23. Mais rien de plus rare que ce phénomene moral. L'hiſtoire ne nous en offre point d'exemple. Une nation tombe-t-elle de la richeſſe dans l'indigence? Cette nation n'attend plus qu'un vainqueur & des fers. Il faudroit, pour l'arracher à ce malheur, qu'en elle l'amour de la gloire pût remplacer celui de l'argent. Or, des peuples anciennement policés & commerçants ſont peu ſuſceptibles de ce premier amour; & toute loi qui refroidiroit en eux le deſir des richeſſes, hâteroit leur ruine.

Dans le corps politique, comme dans le corps de l'homme, il faut une ame, un eſprit qui le vivifie & le mette en action. Quelle ſera-t-elle?

CHAPITRE XVI.

Des divers principes d'activité des nations.

PARMI les hommes en eſt-il ſans deſirs ? Preſque aucun. Leurs deſirs ſont-ils les mêmes ? Il en eſt deux qui leur ſont communs.

Le premier eſt celui du bonheur.

Le ſecond, celui de la puiſſance néceſſaire pour ſe le procurer.

Ai-je un goût ? Je veux pouvoir le ſatisfaire. Le deſir du pouvoir, comme je l'ai déja prouvé, eſt donc néceſſairement commun à tous. Par quel moyen acquiert-on du pouvoir ſur ſes concitoyens ? Par la crainte dont on les frappe, ou par l'amour qu'on leur inſpire, c'eſt-à-dire, par les biens & les maux qu'on leur peut faire : & de-là la conſidération conçue pour le fort, ou méchant ou vertueux.

Mais dans un pays libre où l'argent n'a point cours, quel avantage cette conſidération procure-t-elle au héros qui, par exemple, contribue le plus au gain d'une bataille ? Elle lui donne le choix ſur les dépouilles ennemies : elle lui aſſigne pour récompenſe la plus belle eſclave, le meilleur cheval, le plus riche tapis, le plus beau char, la plus belle armure.

*24. Dans une nation libre, la conſidération & l'eſtime publique (1) eſt un pouvoir, & le

(1) Cette eſtime eſt réellement un pouvoir que les anciens déſignoient par le mot *auctoritas*.

desir de cette estime y devient en conséquence un principe puissant d'activité. Mais ce principe moteur est-il celui d'un peuple soumis au despotisme, d'un peuple où l'argent a cours, où le public est sans puissance, où son estime n'est représentative d'aucune espece de plaisir & de pouvoir ? Non : dans un tel pays, les deux seuls objets du desir des citoyens sont, l'un la faveur du despote, & l'autre de grandes richesses, à la possession desquelles chacun peut aspirer.

Leur source, dira-t-on, est souvent infectée. L'amour de l'argent est destructif de l'amour de la patrie, des talents & de la vertu * 26. Je le sais : mais comment imaginer qu'on puisse mépriser l'argent qui soulagera l'homme dans ses besoins, qui le soustraira à des peines, & lui procurera des plaisirs. Il est des pays où l'amour de l'argent devient le principe de l'activité nationale, où cet amour par conséquent est salutaire. Le plus vicieux des gouvernements est un gouvernement sans principe moteur * 26. Un peuple sans objet de desirs, est sans action. Il est le mépris de ses voisins. Or leur estime importe plus qu'on ne pense à sa prospérité * 27.

En tout empire où l'argent a cours, où le mérite ne conduit ni aux honneurs, ni au pouvoir ; que le magistrat se garde bien d'affoiblir ou d'éteindre dans les citoyens le desir de l'argent & du luxe. Il étoufferoit en eux tout principe de mouvement & d'action.

CHAPITRE XVII.

De l'argent considéré comme principe d'activité.

L'ARGENT & les papiers représentatifs de l'argent facilitent les emprunts. Tous les gouvernemens abusent de cette facilité. Partout les emprunts se sont multipliés; les intérêts se sont grossis. Il a fallu pour les payer accumuler impôts sur impôts. Leur fardeau accable maintenant les empires les plus puissans de l'Europe, & ce mal cependant n'est pas le plus grand qu'ait produit le desir & l'argent, & des papiers représentatifs de cet argent.

L'amour des richesses ne s'étend point à toutes les classes des citoyens; sans inspirer à la partie gouvernante le desir du vol & des vexations * 28.

Dèslors la construction d'un port, un armement, une compagnie de commerce, une guerre entreprise, dit-on, pour l'honneur de la nation; enfin tout prétexte de la piller est avidement saisi. Alors tous les vices, enfants de la cupidité, s'introduisant à la fois dans un empire, en infectent successivement tous les membres & le précipitent enfin à sa ruine * 29.

Quel spécifique à ce mal ? Aucun.

Le sang qui porte la nutrition dans tous les membres de l'enfant, & qui successivement en développe toutes les parties, est un principe de destruction. La circulation du sang ossifie à la longue les vaisseaux : elle en anéantit les

reſſorts, & devient un germe de mort. Cependant qui la ſuſpendroit en ſeroit ſur le champ puni.

La ſtagnation d'un inſtant ſeroit ſuivie de la perte de la vie. Il en eſt de même de l'argent. Le deſire-t-on vivement ? Ce deſir vivifie une nation, éveille ſon induſtrie, anime ſon commerce, accroît ſes richeſſes & ſa puiſſance; & la ſtagnation, ſi je l'oſe dire, de ce deſir, ſeroit mortelle à certains états.

Mais les richeſſes, en abandonnant les empires où elles ſe ſont d'abord accumulées, n'en occaſionnent-elles pas la ruine, & tôt ou tard raſſemblées dans un petit nombre de mains, ne détachent-elles pas l'intérêt particulier de l'intérêt public ? Oui ſans doute. Mais dans la forme actuelle des gouvernements, peut-être ce mal eſt-il inévitable. Peut-être eſt-ce à cette époque qu'un empire s'affoibliſſant de jour en jour, tombe dans un affaiſſement précurſeur d'une entiere deſtruction : & peut-être eſt-ce ainſi que doit germer, croître, s'élever & mourir la plante morale nommée empire.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'eſt point dans le luxe, mais dans ſa cauſe productrice, qu'on doit chercher le principe deſtructeur des grands empires.

QUE conclure de l'examen rapide de la queſtion que je traite? Que preſque toutes les accuſations intentées contre le luxe ſont ſans fondement; que de deux eſpeces de luxe citées au chap. V, il en eſt un qui, toujours l'effet de la trop grande multiplication des hommes & de la forme deſpotique de leurs gouvernements, ſuppoſe une très-inégale répartition des richeſſes nationales, qu'une telle répartition eſt ſans doute un grand mal, mais qu'une fois établie, le luxe devient, ſinon un remede efficace, du moins un palliatif à ce mal * 29. C'eſt la magnificence des grands qui reporte journellement l'argent & la vie dans la claſſe inférieure des citoyens.

L'emportement avec lequel la plupart des moraliſtes s'élevent contre le luxe, eſt l'effet de leur ignorance. Que cet emportement trouve place dans un ſermon: un ſermon n'exige aucune préciſion dans les idées. Ces ouvrages applaudis d'un vieillard craintif & bénévole, ſont trop vagues, trop enthouſiaſtes & trop ridicules pour obtenir l'eſtime d'un auditoire éclairé.

Ce que le bon ſens examine, l'ignorance du prédicateur le décide. Son eſprit léger & con-

fiant ne ſut jamais douter. Malheur au prince qui prêteroit l'oreille à ſes déclamations, & qui ſans des changements préalables dans la forme du gouvernement, tenteroit de bannir tout luxe d'une nation, dont l'amour de l'argent eſt le principe d'activité. Il auroit bien-tôt dépeuplé ſon pays, énervé l'induſtrie de ſes ſujets, & jeté les eſprits dans une langueur fatale à ſa puiſſance.

Je ſuis content, ſi l'on regarde ces idées premieres & peut-être encore ſuperficielles qu'occaſionne la queſtion du luxe, comme un exemple des points de vue divers ſous leſquels on doit conſidérer tout problême important & compliqué de la morale * 30. Si l'on ſent toute l'influence que doit avoir ſur le bonheur public la ſolution plus ou moins exacte de pareils problêmes, & la ſcrupuleuſe attention qu'on doit par conſéquent porter à leur examen.

Qui ſe déclare protecteur de l'ignorance, ſe déclare donc l'ennemi de l'état, & ſans le ſavoir commet le crime de leze-humanité.

Chez tous les peuples il eſt une dépendance réciproque entre la perfection de la légiſlation & les progrès de l'eſprit humain. Plus les citoyens ſeront éclairés, plus les loix ſeront parfaites. Or c'eſt de leur ſeule bonté, comme je vais le prouver, que dépend la félicité publique.

NOTES.

1. La haine d'un peuple ignorant pour l'application, s'étend juſqu'à ſes amuſements. Aime-t-il le jeu ? Il ne joue que les jeux de haſards. Aime-t-il les opéra ? C'eſt pour ainſi dire, des poëmes ſans parole qu'il demande. Peu lui importe que ſon eſprit ſoit occupé : il ſuffit que ſes oreilles ſoient frappées de ſons agréables. Entre tous les plaiſirs ceux qu'il préfére ſont ceux qui ne ſuppoſent ni eſprit, ni connoiſſances.

2. En Angleterre pourquoi les grands ſont-ils en général plus éclairés qu'en tout autre pays ? C'eſt qu'ils ont intérêt de l'être. En Portugal au contraire, pourquoi ſont-ils ſi ſouvent ignorants & ſtupides ? C'eſt que nul intérêt ne les néceſſite à s'inſtruire.

La ſcience des premiers eſt celle de l'homme & du gouvernement.

Celle des ſeconds, eſt la ſcience du lever, du coucher & des voyages du prince.

Mais les Anglois ont-ils porté dans la morale & la politique les lumieres qu'on devoit attendre d'un peuple auſſi libre ? J'en doute. Enyvrés de leur gloire, les Anglois ne ſoupçonnent point de défaut dans leur gouvernement actuel. Peut-être les écrivains François ont-ils eu ſur cet objet des vues plus profondes & plus étendues. Il eſt deux cauſes de cet effet.

La premiere eſt l'état de la France. Le mal-

heur n'eſt-il pas encore exceſſif en un pays ; n'a-t-il pas entiérement abattu les eſprits ? Il les éclaire & devient dans l'homme un principe d'activité. Souffre-t-on ? On veut s'arracher à la douleur, & ce deſir eſt inventif.

La ſeconde eſt peut-être le peu de liberté dont jouiſſent en France les écrivains. L'homme en place fait-il une injuſtice, une bévue, il faut la reſpecter. La plainte eſt en ce royaume le crime le plus puni. Y veut-on écrire ſur les matieres d'adminiſtration ? Il faut pour cet effet remonter en morale & en politique, juſqu'à ces principes ſimples & généraux dont le développement indique d'une maniere éloignée, la route que le gouvernement doit tenir pour faire le bien. Les écrivains François ont préſenté en ce genre les idées les plus grandes & les plus étendues. Ils ſe ſont par cette raiſon rendus plus univerſellement utiles que les écrivains Anglois. Ces derniers n'ayant pas les mêmes motifs pour s'élever à des principes généraux & premiers, font de bons ouvrages, mais preſqu'uniquement applicables à la forme particuliere de leur gouvernement, aux circonſtances préſentes & enfin à l'affaire du jour.

3. Il n'eſt point à Londres d'ouvriers, de porteur de chaiſe qui ne liſe les gazettes, qui ne ſoupçonne la vénalité de ſes repréſentants, & ne croie en conſéquence devoir s'inſtruire de ſes droits en qualité de citoyen. Auſſi nul membre du parlement n'oſeroit y propoſer une loi directement contraire à la liberté nationale. S'il le faiſoit, ce membre cité par le parti de l'oppoſition & les papiers publics devant le peuple, ſeroit expoſé à ſa vengeance. Le corps du parlement eſt donc contenu par la nation. Nul bras

maintenant assez fort pour enchaîner un pareil peuple. Son asservissement est donc éloigné. Est-il impossible? Je ne l'assurerai point, peut-être ses immenses richesses présagent-elles déja cet événement futur.

4. Le dernier roi de Danemarck doutoit sans contredit de la légitimité du pouvoir despotique, lorsqu'il permit à des écrivains célebres de discuter à cet égard ses droits, ses prétentions, & d'examiner les limites que l'intérêt public devoit mettre à sa puissance. Quelle magnanimité dans un souverain! Son autorité en fut-elle affoiblie? Non; & cette noble conduite, qui le rendit cher à son peuple doit à jamais le rendre respectable à l'humanité.

5. Dans les siecles héroïques; dans ceux des Hercules, des Thésées, des Fingals, c'étoit par le don d'un riche Carquois, d'une épée bien trempée, ou d'une belle esclave qu'on recompensoit les vertus des guerriers. Du temps de Manlius Capitolinus c'étoit en aggrandissant de deux acres les domaines d'un héros que la patrie s'acquittoit envers lui. La dîme d'une paroisse aujourd'hui cédée au plus vil moine eût donc jadis été la récompense d'un Scévola ou d'un Horace Coclès. Si c'est en argent qu'on paye aujourd'hui tous les services rendus à la patrie, c'est que l'argent est représentatif de ces anciens dons. L'amour des superfluités fut en tout temps le moteur de l'homme. Mais quelle maniere d'administrer les dons de la reconnoissance publique & quelle espece de superfluités faut-il préférer pour en faire la récompense des talents & de la vertu? C'est un problême moral également digne de l'attention du ministere & du philosophe.

6. De grandes richeſſes ſont-elles réparties entre un grand nombre de citoyens ? Chacun d'eux vit dans un état d'aiſance & de luxe par rapport aux citoyens d'une autre nation, & n'a cependant que peu d'argent à mettre en ce qu'on appelle magnificence.

Chez un tel peuple le luxe eſt, ſi j'oſe le dire, national, mais peu apparent.

Au contraire, dans un pays où tout l'argent eſt raſſemblé dans un petit nombre de mains, chacun des riches a beaucoup à mettre en ſomptuoſité.

Un tel luxe ſuppoſe un partage très-inégal des richeſſes de l'état, & ce partage eſt ſans doute une calamité publique. En eſt-il ainſi de ce luxe national qui ſuppoſe tous les citoyens dans un certain état d'aiſance, & par conſéquent un partage à-peu-près égal de ces mêmes richeſſes ? Non : ce luxe loin d'être un malheur eſt un bien public. Le luxe par conſéquent n'eſt point en lui-même un mal.

7. On peut nombrer & ſur-tout à l'eſpece de manufactures d'un pays juger de la maniere dont les richeſſes y ſont réparties. Tous les citoyens y ſont-ils aiſés ? Tous veulent être bien vêtus. Il s'y établit en conſéquence un grand nombre de manufactures ni trop fines, ni trop groſſieres.

Les étoffes en ſont ſolides, durables & bien frappées, parce que les citoyens ſont pourvus de l'argent néceſſaire pour ſe vêtir, mais non pour changer ſouvent d'habits.

L'argent d'un royaume eſt-il au contraire raſſemblé dans un petit nombre de mains ? La plupart des citoyens languiſſent dans la miſere : l'indigent ne s'habille point, & pluſieurs des

manufactures dont nous venons de parler, tombent. Que ſubſtitue-t-on à ces établiſſements ? Quelques manufactures d'étoffes riches, brillantes & peu durables : parce que l'opulence honteuſe d'uſer un habit, veut en changer ſouvent. C'eſt ainſi que tout ſe tient dans un gouvernement.

8. Lorſque je vois, diſoit un grand roi, délicateſſe & profuſion ſur la table du riche, du grand & du prince, je ſoupçonne diſette ſur celle du peuple. Or j'aime à ſavoir mes ſujets bien nourris, bien vêtus. Je ne tolere la pauvreté qu'à la tête de mes régiments. La pauvreté eſt brave, active, intelligente, parce qu'elle pourſuit l'or à travers les dangers, parce que l'homme eſt plus hardi pour conquérir que pour conſerver, & le voleur plus courageux que le marchand. Ce dernier eſt plus opulent, il apprécie mieux la vraie valeur des richeſſes : le voleur s'en exagére toujours le prix.

9. L'Angleterre a peu d'étendue & toute l'Europe la reſpecte. Quelle preuve plus aſſurée de la ſageſſe de ſon adminiſtration, de l'aiſance, du courage des peuples, enfin de ce bonheur national que les légiſlateurs & les philoſophes ſe propoſent de procurer aux hommes, les premiers par les loix, les ſeconds par leurs écrits.

10. La dépenſe & la conſommation d'hommes occaſionnées par le commerce, la navigation & l'exercice de certains arts eſt, dit-on, très-conſidérable. Tant mieux : il faut pour la tranquillité d'un pays très-peuplé, ou que la dépenſe en ce genre ſoit, ſi je l'oſe dire, égale à la recette, ou que l'état prenne, comme en

Suiſſe, le parti de conſommer dans des guerres étrangeres le ſurplus de ſes habitants.

11. On a dit du luxe qu'il augmentoit l'induſtrie du laboureur : l'on a dit vrai. Le laboureur veut-il faire beaucoup d'échanges, il eſt obligé pour cet effet d'améliorer ſon champ & d'augmenter ſa récolte.

12. De la ſomme des impôts mis ſur les peuples, une partie eſt deſtinée à l'entretien & à l'amuſement particulier du ſouverain : mais l'autre doit être en entier appliquée aux beſoins de l'état. Si le prince eſt propriétaire de la premiere partie, il n'eſt qu'adminiſtrateur de la ſeconde. Il peut être libéral de l'une, il doit être économe de l'autre.

Le tréſor public eſt un dépôt entre les mains du ſouverain. Le courtiſan avide donne, je ſais, le nom de généroſité à la diſſipation de ce dépôt : mais le prince qui viole, commet une injuſtice & un vol réel. Le devoir d'un monarque eſt d'être avare du bien de ſes ſujets. „ Je „ me croirois indigne du trône, diſoit un grand „ prince, ſi, dépoſitaire de la recette des impôts, „ j'en diſtraiſois une ſeule penſion pour enrichir „ un favori ou un délateur. “

L'emploi légitime de toute taxe levée pour ſubvenir aux beſoins de l'état, eſt le payement des troupes pour repouſſer la guerre au-dehors, & le payement de la magiſtrature pour entretenir la paix & l'ordre au-dedans.

Tibére lui-même répétoit ſouvent à ſes favoris : „ Je me garderai bien de toucher au tréſor „ public. Si je l'épuiſois en folles dépenſes, il „ faudroit le remplir, & pour cet effet avoir „ recours à des moyens injuſtes, le trône en „ ſeroit ébranlé. “

13. A quel ſigne reconnoit-on le luxe vraiment nuiſible ? A l'eſpece de marchandiſe étalée ſur les boutiques. Plus ces marchandiſes ſont riches, moins il y a de proportion dans la fortune des citoyens. Or cette grande proportion, toujours un mal en elle-même, devient encore un plus grand mal par la multiplicité des goûts qu'elle engendre. Ces goûts contractés, on veut les ſatisfaire. Il faut à cet effet d'immenſes tréſors. Point de bornes alors au deſir des richeſſes. Rien qu'on ne faſſe pour les acquérir. Vertu, honneur, patrie, tout eſt ſacrifié à l'amour de l'argent.

Dans les pays au contraire où l'on ſe contente du néceſſaire, l'on eſt heureux & l'on peut être vertueux.

Le luxe exceſſif qui preſque par-tout accompagne le deſpotiſme, ſuppoſe une nation déja partagée en oppreſſeurs & en opprimés, en voleurs & en volés. Mais ſi les voleurs forment le plus petit nombre, pourquoi ne ſuccombent-ils pas ſous les efforts des plus grands ? A quoi doivent-ils leur ſalut ? A l'impoſſibilité où ſe trouvent les volés de ſe donner le mot & de ſe raſſembler le même jour. D'ailleurs l'oppreſſeur avec l'argent déja pillé peut toujours ſoudoyer une armée pour combattre les opprimés & les vaincre en détail.

Auſſi le pillage d'une nation ſoumiſe au deſpotiſme continue-t-il juſqu'à ce qu'enfin le dépeuplement, la miſere des peuples, ait également ſoumis & le voleur & le volé au joug d'un voiſin puiſſant. Une nation n'eſt plus, en cet état, compoſée que d'indigents ſans courage, & de brigands ſans juſtice. Elle eſt avilie & ſans vertu.

Il n'en eſt pas ainſi dans un pays où les richeſſes ſont à-peu-près également réparties entre les citoyens, où tous ſont aiſés par rapport aux citoyens des autres nations. Dans ce pays, nul homme aſſez riche pour ſe ſoumettre ſes compatriotes. Chacun contenu par ſon voiſin eſt plus occupé de conſerver que d'envahir. Le deſir de la conſervation y devient donc le vœu général & dominant de la plus grande & de la plus riche partie de la nation. Or c'eſt, & ce deſir, & l'état d'aiſance des citoyens, & le reſpect de la propriété d'autrui, qui chez tous les peuples, féconde les germes de la vertu, de la juſtice, & du bonheur. C'eſt donc à la cauſe productrice d'un certain luxe qu'il faut rapporter preſque toutes les calamités qu'on lui impute.

14. Les courtiſans, dit-on, ſe modelent ſur le prince. Mépriſe-t-il le luxe & la moleſſe ? L'un & l'autre diſparoiſſent : oui ; pour le moment. Mais pour opérer un changement durable dans les mœurs d'un peuple, ce n'eſt pas aſſez de l'exemple ou de l'ordre du ſouverain. Cet ordre ne transforme pas un peuple de Sybarites en un peuple robuſte, laborieux & vaillant. C'eſt l'œuvre des Loix. Qu'elles impoſent tous les jours le citoyen à quelques heures d'un travail pénible, qu'elles l'obligent de s'expoſer tous les jours à quelque petit danger, elles le rendront à la longue robuſte & brave ; parce que la force & le courage, diſent le roi de Pruſſe & Végece, s'acquierent par l'habitude du travail & du danger.

15. Dans un pays libre, la réunion des richeſſes nationales en un certain nombre de

mains ſe fait lentement : c'eſt l'œuvre des ſiecles, mais à meſure qu'elle ſe fait, le gouvernement tend au pouvoir arbitraire, par conſéquent à ſa diſſolution.

L'état de république eſt l'âge viril d'un empire ; le deſpotiſme en eſt la vieilleſſe. L'empire eſt-il vieux ? Rarement il rajeunit. Les riches ont-ils ſoudoyé une partie de la nation ? Avec cette partie ils ſoumettent l'autre au deſpotiſme ariſtocratique ou monarchique. Propoſe-t-on quelques Loix nouvelles dans cet Empire ? Toutes ſont en faveur des riches & des grands ; aucune en faveur du peuple. L'eſprit de légiſlation ſe corrompt & ſa corruption annonce la chûte de l'état.

16. Rien à ce ſujet de plus contradictoire que les opinions des moraliſtes. Conviennent-ils de la néceſſité & de l'utilité du commerce en certains pays ! Ils veulent en même temps y introduire une auſtérité de mœurs incompatible avec l'eſprit commerçant.

En France le moraliſte qui le matin recommande les riches manufactures aux ſoins du gouvernement, déclame le ſoir contre le luxe, les ſpectacles & les mœurs de la capitale.

Mais quel eſt l'objet du gouvernement, lorſqu'il perfectionne ſes manufactures, lorſqu'il étend ſon commerce ? C'eſt d'attirer chez lui l'argent de ſes voiſins. Or qui doute que les mœurs, les amuſements de la capitale, ne concourent à cet effet ? Que les ſpectacles, les actrices, les dépenſes qu'elles font & font faire aux étrangers, ne ſoient une des parties les plus lucratives du commerce de Paris ? Quel eſt donc, ô moraliſtes, l'objet de vos déclamations contradictoires ?

17. Qu'on ne s'étonne point de l'extrême amour des hommes pour l'argent. Un phénomene vraiment ſurprenant ſeroit leur indifférence pour les richeſſes. Il faut en tous pays où l'argent a cours, où les richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, que les richeſſes y ſoient auſſi vivement pourſuivies que les plaiſirs mêmes dont elles ſont repréſentatives. Il faut la naiſſance d'un Lycurgue & la prohibition de l'argent, pour éteindre chez un peuple l'amour des richeſſes. Or quel concours ſingulier de circonſtances pour former & ce légiſlateur & le peuple propre à recevoir ſes loix!

18. Du moment où les honneurs ne ſont plus le prix des actions honnêtes, les mœurs ſe corrompent. Lors de l'arrivée du duc de Milan à Florence, le mépris, dit Machiavel, étoit le partage des vertus & des talents. Les Florentins ſans eſprit & ſans courage étoient entiérement dégénérés. S'ils cherchoient à ſe ſurpaſſer les uns les autres, c'étoit en magnificence d'habits, en vivacité, & d'expreſſions & de réparties. Le plus ſatirique étoit chez eux réputé le plus ſpirituel. Y auroit-il maintenant dans l'Europe quelque nation dont le tour d'eſprit reſſemblât à celui des Florentins de ce temps-là.

19. Ce n'eſt point dans la maſſe plus ou moins grande des richeſſes nationales, mais de leur plus ou moins inégale répartition, que dépend le bonheur ou le malheur des peuples; ſuppoſons qu'on anéantiſſe la moitié des richeſſes d'une nation, ſi l'autre moitié eſt à-peu-près également répartie entre tous les citoyens, l'état ſera preſqu'également heureux & puiſſant.

De tous les commerces le plus avantageux à chaque nation eſt celui dont les profits ſe partagent en un plus grand nombre de mains. Plus on compte dans un état d'hommes libres, indépendants & jouiſſants d'une fortune médiocre, plus l'état eſt fort. Auſſi tout prince ſage, n'a-t-il jamais accablé ſes ſujets d'impôts, ne les a-t-il jamais privé de leur aiſance, & n'a-t-il enfin jamais gêné leur liberté, ou par trop d'eſpionage, ou par des loix trop ſéveres & trop incommodes de police.

Un monarque qui ne reſpecte ni l'aiſance, ni la liberté de ſes ſujets, voit leur ame flétrie languir dans l'inertie. Or cette maladie des eſprits eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle eſt communément déja incurable alors qu'elle eſt apperçue.

2o. A-t-on défendu l'introduction de l'argent dans une nation? Il faut ou que cette nation adopte les loix de Sparte, ou qu'elle reſte expoſée à l'invaſion de ſes voiſins. Quel moyen à la longue de leur réſiſter ſi, pouvant être toujours attaquée, elle ne peut les attaquer?

Dans tout état, il faut pour repouſſer la guerre maintenant ſi diſpendieuſe, ou de grandes richeſſes, ou la pauvreté; le courage & la diſcipline des Spartiates.

Or qui fournit de grandes richeſſes au gouvernement? De groſſes taxes levées ſur le ſuperflu & non ſur les beſoins des citoyens. Que ſuppoſent de groſſes taxes? De grandes conſommations. Si l'Anglois vivoit comme l'Eſpagnol de pain, d'eau & d'oignons, l'Angleterre bientôt appauvrie & dans l'impoſſibilité de ſoudoyer des flottes & des armées,

ceſſeroit d'être reſpectée. Sa puiſſance aujourd'hui fondée ſur d'immenſes revenus & de gros impôts, ſeroit encore détruite, ſi ces impôts, comme je l'ai déja dit, ſe levoient ſur les beſoins & non ſur l'aiſance des habitants.

Le crime le plus habituel des gouvernements de l'Europe eſt leur avidité à s'approprier tout l'argent du peuple. Leur ſoif eſt inſatiable. Que s'enſuit-il? Que les ſujets dégoûtés de l'aiſance par l'impoſſibilité de ſe la procurer, ſont ſans émulation, & ſans honte de leur pauvreté. De ce moment la conſommation diminue, les terres reſtent en friche, les peuples croupiſſent dans la pareſſe & l'indigence, parce que l'amour des richeſſes a pour baſe :

1°. La poſſibilité d'en acquérir.
2°. L'aſſurance de les conſerver.
3°. Le droit d'en faire uſage.

21. Suppoſons que la Grande-Bretagne attaque l'Inde, la dépouille de ſes tréſors & les tranſporte à Londres, les Anglois ſeront alors poſſeſſeurs d'immenſes richeſſes. Qu'en feront-ils? Ils épuiſeront d'abord l'Angleterre de tout ce qui peut contribuer à leurs plaiſirs; ils tireront enſuite de l'étranger les vins exquis, les huiles, les cafés, enfin, tout ce qui peut flatter leur goût, & toutes les nations entreront en partage des tréſors Indiens. Je doute que des loix ſomptuaires puſſent s'oppoſer à cette diſperſion de leurs richeſſes. Ces loix toujours faciles à éluder, donnent d'ailleurs trop d'atteinte au droit de propriété, le premier & le plus ſacré des droits. Mais quel moyen de

fixer les richeſſes dans un empire ? Je n'en connois aucun. Le flux & reflux de l'argent ſont dans le moral l'effet des cauſes auſſi conſtantes, auſſi néceſſaires & auſſi puiſſantes que le ſont dans la phyſique le flux & reflux des mers.

22. Rien de plus facile à tracer que les divers degrés par leſquels une nation paſſe de la pauvreté à la richeſſe, de la richeſſe à l'inégal partage de cette richeſſe, de cet inégal partage au deſpotiſme & du deſpotiſme à ſa ruine. Un homme pauvre s'applique-t-il au commerce, s'adonne-t-il à l'agriculture, fait-il fortune ? Il a des imitateurs. Ces imitateurs ſe ſont-ils enrichis ? leur nombre ſe multiplie, & la nation entiere ſe trouve inſenſiblement animée de l'eſprit de travail & de gain. Alors ſon induſtrie s'éveille, ſon commerce s'étend ; elle croit chaque jour en richeſſes & en puiſſance. Mais ſi ſa richeſſe & ſa puiſſance ſe réuniſſent inſenſiblement dans un petit nombre de mains, alors le goût du luxe & des ſuperfluités s'emparera des grands ; parce que ſi l'on en excepte quelques avares, l'on n'acquiert que pour dépenſer. L'amour des ſuperfluités irritera dans ces grands la ſoif de l'or & le deſir du pouvoir ; ils voudront commander en deſpotes à leurs concitoyens. Ils tenteront tout à cet effet ; & c'eſt alors qu'à la ſuite des richeſſes, le pouvoir arbitraire s'introduiſant peu-à-peu chez un peuple, en corrompra les mœurs & l'avilira.

Lorſqu'une nation commerçante atteint le période de ſa grandeur, le même deſir du gain qui fit d'abord ſa force & ſa puiſſance, devient ainſi la cauſe de ſa ruine.

Le

Le principe de vie qui, ſe développant dans un chêne majeſtueux, éleve ſa tige, étend ſes branches, groſſit ſon tronc & le fait régner ſur les forêts, eſt le principe de ſon dépériſſement.

Mais en ſuſpendant dans les peuples le développement trop rapide du deſir de l'or, ne pourroit-on prolonger la durée des empires? L'on n'y parviendroit, répondrai-je, qu'en affoibliſſant dans les citoyens l'amour des richeſſes. Or, qui peut aſſurer qu'alors les citoyens ne tombaſſent point dans cette pareſſe eſpagnole, la plus incurable des maladies politiques.

23. Les vertus de la pauvreté, ſont dans une nation l'audace, la fierté, la bonne foi, la conſtance, enfin une ſorte de férocité noble. Elles ſont chez des peuples nouveaux l'effet de l'eſpece d'egalité qui regne d'abord entre tous les citoyens. Mais ces vertus ſéjournent-elles long-temps dans un empire? Non: elles y vieilliſſent rarement, & la ſeule multiplication des habitants ſuffit ſouvent pour les en bannir.

24. Point de talents & de vertus qui ne créent dans un peuple l'eſpoir des honneurs décernés par l'eſtime & la reconnoiſſance publique. Rien que n'entreprenne le deſir de les mériter & de les obtenir. Les honneurs ſont une monnoie qui hauſſe & baiſſe, ſelon le plus ou le moins de juſtice avec laquelle on la diſtribue. L'intérêt public exigeroit qu'on lui conſervât la même valeur & qu'on la diſpenſât avec autant d'équité que d'économie. Tout peuple ſage doit payer en honneurs les ſervices qu'on lui rend. Veut-il les acquitter en argent? il épuiſe ſon

tréſor, & dans l'impuiſſance alors de récompenſer le talent & la vertu, l'un & l'autre eſt étouffé dans ſon germe.

25. L'argent eſt-il devenu l'unique principe d'activité dans une nation ? c'eſt un mal. Je n'y connois plus de remede. Les récompenſes en nature ſeroient ſans doute plus favorables à la production des hommes vertueux. Mais pour les propoſer que de changements à faire dans les gouvernements de la plupart des Etats de l'Europe !

26. A quelle cauſe attribuer l'extrême puiſſance de l'Angleterre ? Au mouvement, au jeu de toutes les paſſions contraires. Le parti de l'oppoſition excité par l'ambition, la vengeance ou l'amour de la patrie, y protege le peuple contre la tyrannie. Le parti de la cour, animé du deſir des places, de la faveur ou de l'argent, y ſoutient le miniſtere contre les attaques, quelquefois injuſtes, de l'oppoſition.

L'avarice & la cupidité toujours inquiettes des Commerçants y réveillent à chaque inſtant l'induſtrie de l'artiſan. Les richeſſes de preſque tout l'univers, ſont, par cette induſtrie, tranſportées en Angleterre. Mais dans une nation auſſi riche, auſſi puiſſante, comment ſe flatter que les divers partis ſe conſerveront toujours dans cet équilibre de force, qui maintenant aſſure ſon repos & ſa grandeur ? Peut-être cet équilibre eſt-il très-difficile à maintenir. On a pu faire juſqu'à préſent aux Anglois l'application de cette épitaphe du duc de Dévonshire, *fidele ſujet des bons rois, ennemi redoutable des tyrans.* Pourra-t-on toujours la leur faire ? Heureuſe la nation de qui M. de Gourville a pu dire ; *Son roi, lorſqu'il eſt l'homme de ſon*

peuple, eſt le plus grand roi du monde ; veut-il être plus ? il n'eſt rien. Ce mot répété par M. Temple à Charles II, irrita d'abord l'orgueil du prince ; mais, revenu à lui-même, il ſerra la main à M. Temple & dit : *Gourville a raiſon ; je veux être l'homme de mon peuple.*

27. C'eſt l'eſprit de juiverie d'une métropole, qui ſouvent porte le feu de la révolte dans ſes colonies. En traite-t-elle les Colons en negres ? ce traitement les irrite. S'ils ſont nombreux, ils lui réſiſtent & s'en ſéparent enfin comme le fruit mûr ſe détache de ſa branche.

Pour s'aſſurer l'amour & la ſoumiſſion de ſes colonies, une nation doit être juſte. Elle doit ſouvent ſe rappeler qu'elle ne tranſporte dans des terres étrangeres qu'un ſuperflu de citoyens qui lui eût été à charge ; qu'elle n'eſt par conſéquent en droit d'exiger, que des ſécours en temps de guerre & la ſignature d'un traité fédératif auquel ſe ſoumettront toujours les colonies, lorſque la métropole ne voudra pas s'approprier tout le profit de leurs travaux.

28. Dans tout pays où l'argent a cours, il faut qu'à la longue la maniere inégale dont l'argent s'y répartit, y engendre la pauvreté générale. Or, cette eſpece de pauvreté eſt la mere de la dépopulation. L'indigence ſoigne peu ſes enfants, les nourrit mal, en éleve peu. J'en citerai pour preuve, & les Sauvages du nord de l'Amérique & les eſclaves des Colonies. Le travail exceſſif exigé des Negreſſes enceintes, le peu de ſoin qu'on y prend d'elles ; enfin le deſpotiſme du maître, tout concourt à leur ſtérilité.

En Amérique ſi les jéſuites étoient les ſeuls chez qui la réproduction des negres fut à-peu-

près égale à la conſommation, c'eſt que, maîtres plus éclairés, ils fatiguoient & maltraitoient moins leurs eſclaves.

Un prince traite-t-il mal ſes ſujets, les accable-t-il d'impôts ? il dépeuple ſon pays, engourdit l'activité des habitants ; parce que l'extrême miſere produit néceſſairement le découragement, & le découragement la pareſſe.

29. Une trop inégale répartition des richeſſes nationales précede & produit toujours le goût du luxe. Un particulier a-t-il plus d'argent qu'il ne faut pour ſubvenir à ſes beſoins ? il ſe livre à l'amour des ſuperfluités. L'ennemi du luxe doit donc chercher dans la cauſe même du partage trop inégal des richeſſes & dans la deſtruction du deſpotiſme, le remede aux maux dont il accuſe le luxe & que réellement le luxe ſoulage. Toute eſpece de ſuperfluités a ſa cauſe productrice.

Le luxe des chevaux, préférable à celui des bijoux & particulier aux Anglois, eſt en partie l'effet du long ſéjour qu'ils font dans leurs campagnes. Si tous les habitent, c'eſt qu'ils y ſont, pour ainſi dire, néceſſités par la conſtitution de leur état.

C'eſt la forme des gouvernements qui dirige d'une maniere inviſible juſqu'aux goûts des particuliers. C'eſt toujours à leurs loix que les peuples doivent leurs mœurs & leurs habitudes.

30. On ne peut trop ſcrupuleuſement examiner toute queſtion importante de morale & de politique. C'eſt, ſi je l'oſe dire, au fond de l'examen que ſe trouve la ſcience & la vérité. L'or ſe ramaſſe au fond des creuſets.

SECTION VII.

Les vertus & le bonheur d'un peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa religion, mais de la ſageſſe des loix.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence des religions ſur les vertus & la félicité des peuples.

DES hommes plus pieux qu'éclairés ont imaginé que les vertus des nations, leur humanité & la douceur de leurs mœurs dépendoit de la pureté de leur culte. Les hypocrites, intéreſſés à propager cette opinion, l'ont publiée ſans la croire. Le commun des hommes l'a crue ſans examiner.

Cette erreur une fois annoncée, a preſque par-tout été reçue comme une vérité conſtante. Cependant l'expérience & l'hiſtoire nous apprennent que la proſpérité des peuples dépend, non de la pureté de leur culte, mais de l'excellence de leur légiſlation.

Qu'importe en effet leur croyance ! Celle des Juifs étoit pure, & les Juifs étoient la lie des nations. On ne les compara jamais ni aux Egyptiens, ni aux anciens Perſes.

Ce fut sous Constantin que la religion chrétienne devint la Religion dominante. Elle ne rendra cependant point les Romains à leurs premieres vertus. On ne vit point alors de Décius se dévouer pour la patrie, & de Fabricius préférer sept âcres de terres aux richesses de l'empire.

En quel moment Constantinople devint-il le cloaque de tous les vices ? Au moment même de l'établissement de la religion chrétienne. Son culte ne changea point les mœurs des souverains. Leur piété ne les rendit pas meilleurs. Les rois les plus chrétiens ne furent pas les plus grands des rois. Peu d'entr'eux montrerent sur le trône les vertus des Tites, des Trajans, des Antonins. Quel prince dévot leur fut comparable !

Ce que je dis des monarques, je le dis des nations. Le pieux Portugais, si ignorant & si crédule, n'est ni plus vertueux, ni plus humain que le peuple moins crédule & plus tolérant des Anglois.

L'intolérance religieuse est fille de l'ambition sacerdotale & de la stupide crédulité. Elle n'améliorera jamais les hommes. Avoir recours à la superstition, à la crédulité & au fanatisme pour leur inspirer la bienfaisance, c'est jeter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

Pour adoucir la férocité humaine & rendre les hommes plus sociables entr'eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diversité des cultes. Les Espagnols moins superstitieux eussent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au roi Jacques. Ce prince étoit bigot & connoisseur en ce genre. Il

ne croyoit point à l'humanité des prêtres. „ Il eſt très-difficile, diſoit-il, d'être à la fois „ bon théologien & bon ſujet „.

En tout pays beaucoup de gens de la bonne doctrine & peu de vertueux. Pourquoi ? C'eſt que la religion n'eſt pas vertu. Toute croyance & même tout principe ſpéculatif n'a pour l'ordinaire aucune influence ſur la conduite * 1. & la probité des hommes (1).

Le dogme de la totalité eſt le dogme preſque général de l'Orient : c'étoit celui des Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puiſſance de délibérer n'eſt diſoient-ils, dans l'homme, qu'un ſentiment de crainte ou d'eſpérance ſucceſſivement éprouvé, lorſqu'il s'agit de prendre un parti du choix duquel dépend ſon bonheur ou ſon malheur. La délibération eſt donc toujours en nous l'effet néceſſaire de notre haine pour la douleur & de notre amour pour le plaiſir. * 2.

Un tel dogme, diront-ils, eſt deſtructif de toute vertu. Cependant les Stoïciens n'étoient pas moins vertueux que les philoſophes des autres ſectes : cependant les princes Turcs ne ſont pas moins fideles à leurs traités que les princes catholiques : cependant le Fataliſte Perſan n'eſt pas moins honnête dans ſon commerce que le chrétien François ou Portugais. La pureté des mœurs eſt donc independante de la pureté des dogmes.

---

(1) En montrant l'inutilité de la prédication papiſte, un auteur célebre a très-bien prouvé l'inutilité de cette religion.

La Religion païenne, quant à ſa partie morale, étoit fondée comme toute autre ſur ce qu'on appelle la loi naturelle. Quant à ſa partie théologique ou mythologique, elle n'étoit pas très-édifiante. On ne lit point l'hiſtoire de Jupiter, de ſes amours, & ſur-tout du traitement fait à ſon pere Saturne, ſans convenir qu'en fait de vertus, les Dieux ne prêchent point l'exemple. Cependant la Grece & l'ancienne Rome abondoient en héros, en citoyens vertueux. Et maintenant la Grece moderne & la nouvelle Rome n'engendrent comme le Brézil & le Mexique, que des hommes vils, pareſſeux, ſans talents, ſans vertus & ſans induſtrie.

Or, depuis l'établiſſement du chriſtianiſme dans les monarchies de l'Europe, ſi les ſouverains n'ont été ni plus vaillants, ni plus inſtruits, ni plus humains; ſi le nombre des patriotes ne s'eſt nulle part multiplié, quel bien font donc les religions? Sous quel prétexte le magiſtrat tourmenteroit-il l'incrédule? * 3. égorgeroit-il l'hérétique? * 4. Pourquoi mettre tant d'importance à la croyance de certaines révélations toujours conteſtées, ſouvent ſi conteſtables, lorſqu'on en met ſi peu à la moralité des actions humaines?

Que nous apprend l'hiſtoire des religions? Qu'elles ont par-tout allumé les flambeaux de l'intolérance, jonché les plaines de cadavres, abreuvé les campagnes de ſang, embraſé les villes, dévaſté les empires; mais qu'elles n'ont jamais rendu les hommes meilleurs. Leur bonté eſt l'œuvre des loix. * 5.

Ce ſont les chauſſées qui contiennent les torrents; c'eſt la digue du ſupplice & du mé-

pris qui contient le vice. C'eſt au magiſtrat d'élever cette digue.

Si les ſciences de la morale, de la politique & de la légiſlation ne ſont qu'une ſeule & même ſcience; quels devroient être les vrais docteurs de la morale ? Les prêtres ? Non : mais les magiſtrats. La religion détermine notre croyance, & les loix nos mœurs & nos vertus.

Quel ſigne diſtingue le chrétien du juif, du Guebre, du Muſulman ? Eſt-ce une équité, un courage, une humanité, une bienfaiſance particuliere à l'un & non connue des autres ? On les reconnoît à leurs diverſes profeſſions de foi. Qu'on ne confonde donc jamais l'homme honnête avec l'orthodoxe. * 6.

En chaque pays l'orthodoxe eſt celui qui croit tel ou tel dogme, & dans tout l'univers, le vertueux eſt celui qui fait telle ou telle action humaine & conforme à l'intérêt général. Or, ſi ce ſont les loix * 7. qui déterminent nos actions, ce ſont elles qui ſont les bons citoyens. * 8.

Ce n'eſt donc point à la ſainteté du culte qu'on doit rapporter & les vertus & la pureté des mœurs d'un peuple. Pouſſe-t-on plus loin cet examen ? On voit que l'eſprit religieux eſt entiérement deſtructif de l'eſprit légiſlatif.

CHAPITRE II.

De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit législatif.

L'OBÉISSANCE aux loix eſt le fondement de toute légiſlation. L'obéiſſance au prêtre eſt le fondement de preſque toute religion.

Si l'intérêt du prêtre pouvoit ſe confondre avec l'intérêt national, les religions deviendroient les confirmatrices de toute loi ſage & humaine. Cette ſuppoſition eſt inadmiſſible. L'intérêt du corps eccléſiaſtique fut par-tout iſolé & diſtinct de l'intérêt public. Le gouvernement ſacerdotal a, depuis celui des Juifs juſqu'à celui du pape, toujours avili la nation chez laquelle il s'eſt établi. Par-tout le clergé voulut être indépendant du magiſtrat; & dans preſque toutes les nations, il y eut en conſéquence deux autorités ſuprêmes & deſtructives l'une de l'autre.

Un corps oiſif eſt ambitieux : il veut être riche & puiſſant, & ne peut le devenir qu'en dépouillant les magiſtrats de leur autorité (1), les peuples de leurs biens.

---

(1) Lors de la deſtruction projetée des parlements en France, quelle joie indécente les prêtres de Paris ne firent-ils point éclater ! Que les magiſtrats de toutes les nations reconnoiſſent à cette joie la haine de l'autorité ſpirituelle pour la temporelle. Si le ſacerdoce paroît quelquefois la reſpecter dans les rois, c'eſt lorſqu'ils lui ſont ſoumis, & que par eux il commande aux loix.

Les prêtres, pour ſe les approprier, fonderent la religion ſur une révélation, & s'en déclarerent les interprêtes. Eſt-on l'interprête d'une loi ? on la change à ſon gré. On en devient, à la longue, l'auteur. Du moment où les prêtres ſe chargent d'annoncer les volontés du ciel, ce ne ſont plus des hommes ; ce ſont des divinités. C'eſt en eux, ce n'eſt point en Dieu que l'on croit. Ils peuvent en ſon nom ordonner la violation de toute loi contraire à leurs intérêts, & la deſtruction de toute autorité rebelle à leurs déciſions.

L'eſprit religieux, par cette raiſon, fut toujours incompatible avec l'eſprit légiſlatif (1) & le prêtre, toujours l'ennemi du magiſtrat. Le premier inſtitua des loix canoniques, le ſecond, les loix politiques. L'eſprit de domination & de menſonge préſida à la confection des premieres : elles furent funeſtes à l'univers. L'eſprit de juſtice & de vérité préſida plus ou moins à la confection des ſecondes ; elles furent en conſéquence plus ou moins avantageuſes aux nations.

Si la juſtice & la vérité ſont ſœurs, il n'eſt de loix réellement utiles que les loix fondées ſur une connoiſſance profonde de la nature &

(1) L'intérêt du prêtre change-t-il ? ſes principes religieux changent. Combien de fois les interprêtes de la révélation ont-ils métamorphoſé la vertu en crime & le crime en vertu ? Ils ont béatifié l'aſſaſſin du roi. Quelle confiance peut donc inſpirer la morale variable des théologiens ? La vraie morale puiſe ſes principes dans la raiſon, dans l'amour du bien public : & de tels principes ſont toujours les mêmes.

des vrais intérêts de l'homme. Toute loi qui, pour baſe, a le menſonge * 9. ou quelque fauſſe révélation, eſt toujours nuiſible. Ce n'eſt point ſur un tel fondement que l'homme éclairé édifiera les principes de l'équité. Si le Turc permet de tirer de ſon koran les principes du juſte & de l'injuſte, & ne ſouffre pas qu'on les tire du Veddan, c'eſt que ſans préjugés à l'égard de ce dernier livre, il craindroit de donner à la juſtice & à la vertu un fondement ruineux. Il ne veut pas en confirmer les préceptes par de fauſſes révélations. * 10.

Le mal que font les religions eſt réel, & le bien imaginaire.

De quelle utilité en effet peuvent-elles être? Leurs préceptes ſont, ou contraires, ou conformes à la loi naturelle, c'eſt-à-dire, à celle que la raiſon perfectionnée dicte aux ſociétés pour leur plus grand bonheur.

Dans le premier cas, il faut rejeter les préceptes de cette religion comme contraires au bien public.

Dans le ſecond, il faut les admettre. Mais alors que ſert une religion qui n'enſeigne rien que l'eſprit & le bon ſens n'enſeignent ſans elle?

Du moins, dira-t-on, les préceptes de la raiſon conſacrés par une révélation, en paroiſſent plus reſpectables. Oui, dans un premier moment de ferveur. Alors des maximes crues vraies, parce qu'on les croit révélées, agiſſent plus fortement ſur les imaginations. Mais cet enthouſiaſme eſt bientôt diſſipé.

De tous les préceptes ceux dont la vérité eſt démontrée, ſont les ſeuls qui commandent conſtamment aux eſprits. Une révélation, par

cela même qu'elle eſt incertaine & conteſtée, loin de fortifier la démonſtration d'un principe moral, doit à la longue en obſcurcir l'évidence. * 11.

L'erreur & la vérité ſont deux êtres hétérogenes. Ils ne s'allient jamais enſemble. Tous les hommes d'ailleurs ne ſont pas mûs par la religion : tous n'ont pas la foi, mais tous ſont animés du deſir du bonheur & le ſaiſiront partout où la loi le leur préſentera.

Des principes reſpectés, parce qu'ils ſont révélés, * 12. ſont toujours les moins fixes. Journellement interprétés par le prêtre, ils ſont auſſi variables que ſes intérêts, & preſque toujours en contradiction avec l'intérêt général. Toute nation, par exemple, deſire que le prince ſoit éclairé. Le ſacerdoce deſire au contraire que le prince ſoit abruti. Que d'art à cet effet n'emploie-t-il pas ?

Point d'anecdote qui peigne mieux l'eſprit du clergé que ce fait ſi ſouvent cité par les Reformés.

Il s'agiſſoit dans un grand royaume de ſavoir quels ſeroient les livres dont on permettroit la lecture au jeune prince. On aſſemble le conſeil à ce ſujet. Le confeſſeur du jeune prince y préſide. On propoſe d'abord les Décades de Tite-Live commentées par Machiavel, l'Eſprit des Loix, Montagne, Voltaire, &c. Ces ouvrages ſucceſſivement rejetés, le confeſſeur jéſuite ſe leve enfin & dit : j'ai vu l'autre jour ſur la table du prince le catéchiſme & le cuiſinier François : point de lecture pour lui moins dangereuſe.

La puiſſance du prince, comme celle du

courtiſan, eſt toujours attachée à l'ignorance & à la ſtupidité du monarque. Auſſi, rien qu'ils ne faſſent pour le rendre ſot, inacceſſible à ſes ſujets, & le dégoûter des ſoins de l'adminiſtration.

Du temps du Czar Pierre, Sévach Huſſein, Sophi de Perſe, perſuadé par les viſirs, par les prêtres & par ſa pareſſe, que ſa dignité ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires publiques, s'en décharge ſur ſes favoris. Peu d'années après ce ſophi eſt détrôné.

CHAPITRE III.

Quelle eſpece de religion ſeroit utile.

LE principe le plus fécond en calamités publiques * 13. eſt l'ignorance. C'eſt de la perfection des loix * 14. que dépendent les vertus des citoyens ; & des progrès de la raiſon humaine que dépend la perfection de ces mêmes loix. Pour être honnête, * 15. il faut être éclairé. Pourquoi donc l'arbre de la ſcience eſt-il encore l'arbre défendu par le deſpotiſme & le ſacerdoce ? Toute religion qui dans les hommes honore la pauvreté d'eſprit, eſt une religion dangereuſe. La pieuſe ſtupidité des papiſtes ne les rend pas meilleurs. Quelle armée dévaſte le moins les contrées qu'elle traverſe ? Eſt-ce l'armée dévote, l'armée des Croiſés ? Non ; mais l'armée la mieux diſciplinée.

Or ſi la diſcipline, ſi la crainte du général réprime la licence des troupes & contient dans le devoir des ſoldats jeunes, ardents & journellement accoutumés à braver la mort dans les combats, que ne peut la crainte des loix ſur les timides habitants des villes ?

Ce ne ſont point les anathêmes de la religion ; c'eſt l'épée de la juſtice qui dans les cités déſarme l'aſſaſſin ; c'eſt le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du ſupplice peut tout dans les camps. * 16. Elle peut tout auſſi dans les villes. Elle rend dans les uns l'armée obéiſſante & brave ; & dans les autres, les

citoyens juſtes & vertueux. Il n'en eſt pas ainſi des religions. Le papiſme commande la tempérance ; cependant quelles ſont les années où l'on voit le moins d'ivrognes ? Sont-ce celles où l'on débite le plus de ſermons ? Non ; mais celles où l'on recueille le moins de vin. Le catholiciſme défendit en tous les temps le vol, la rapine, le viol, le meurtre, &c. & dans tous les ſiecles les plus dévots, dans le neuvieme, le dixieme & le onzieme, l'Europe n'étoit peuplée que de brigands. Quelle cauſe de tant de violences & de tant d'injuſtices ? La trop foible digue que les loix oppoſoient alors aux forfaits. Une amende plus ou moins conſidérable étoit le ſeul châtiment des grands crimes. On payoit tant pour le meurtre d'un chevalier, d'un baron, d'un comte, d'un légat, enfin, juſqu'à l'aſſaſſinat d'un prince, tout étoit tarifé. (1)

Le duel fut long-temps à la mode en Europe & ſur-tout en France. La religion les défendoit & l'on ſe battoit tous les jours (2). Le luxe a depuis amolli les mœurs Françoiſes. La peine de mort eſt portée contre les duéliſtes. Ils ſont du moins preſque tous forcés de s'expatrier. Il n'eſt plus de duel.

Qui fait maintenant la ſûreté de Paris ? La dévotion de ſes habitants ? Non ; mais

---

(1) Voyez M. Hume vol. 1. de ſon hiſtoire d'Angleterre.

(2) Tout crime non puni par la loi eſt un crime journellement commis. Quelle plus forte preuve de l'inutilité des religions !

l'exactitude & la vigilance de ſa police. * 17. Les Pariſiens du ſiecle paſſé étoient plus dévots & plus voleurs.

Les vertus ſont donc l'œuvre des loix (1), & non de la religion. Je citerai pour preuve le peu d'influence de notre croyance ſur notre conduite.

---

(2) On donne une fête publique : elle eſt mal ordonnée ? il s'y fait beaucoup de vols. Eſt-elle bien ordonnée ? il ne s'y en commet aucun. Dans ces deux cas ce ſont les mêmes hommes que la bonne ou mauvaiſe police rend honnêtes hommes ou fripons.

Dans cette religion, quel uſage faire de ſon argent ? Le donner aux moines pour tirer par leurs prieres & leurs meſſes les ames du purgatoire.

Qu'un malheureux ſoit enchaîné ſur un bûcher, qu'on ſoit prêt à l'allumer, quel homme humain ne donneroit pas ſa bourſe pour l'en délivrer ? Quel homme ne s'y ſentiroit pas forcé par le ſentiment d'une pitié involontaire ? Doit-on moins à des ames deſtinées à être brûlées pendant pluſieurs ſiecles !

Un vrai catholique doit donc ſe reprocher toute eſpece de dépenſe en luxe & en ſuperfluités. Il doit vivre de pain, de fruits, de légumes. Mais l'évêque lui-même (1) fait bonne chere, boit d'excellents vins, fait vernir ſes caroſſes. La plupart des papiſtes font broder des habits & dépenſent plus en chiens, chevaux & équipages, qu'en meſſes. C'eſt qu'ils ſont inconſéquents à leur croyance. Dans la ſuppo-

---

mort imprévue, un ſoldat tue une fille. Malheureux, lui dit-on, qui t'a fait commettre ce crime ? Le deſir du paradis, répond-il. Ce meurtre me conduit à la priſon, de la priſon à l'échafaud, de l'échafaud au ciel. Le roi inſtruit du fait, fit défenſe aux miniſtres de prêcher à l'avenir de tels ſermons, & même d'accompagner les criminels au ſupplice.

(1) L'indifférence actuelle des évêques pour les ames du purgatoire, fait ſoupçonner qu'ils ne ſont pas eux-mêmes bien convaincus de l'exiſtence d'un lieu qu'ils n'ont jamais vu. On eſt, de plus, étonné qu'un homme y reſte plus ou moins long-temps, ſelon qu'il a plus ou moins de pieces de douze ſols pour faire dire des meſſes, & que l'argent ſoit encore plus utile dans l'autre monde que dans celui-ci.

ſition du purgatoire, qui donne l'aumône au pauvre, fait un mauvais uſage de ſes richeſſes. Ce n'eſt point aux vivants qu'on la doit, c'eſt aux morts ; c'eſt à ces derniers que l'argent eſt le plus néceſſaire.

Jadis, plus ſenſibles aux maux des trépaſſés, l'on faiſoit plus de legs aux eccléſiaſtiques. On ne mouroit point ſans leur abandonner une partie de ſes biens. L'on ne faiſoit, il eſt vrai, ce ſacrifice, qu'au moment où l'on n'avoit plus, ni de ſanté pour jouir des plaiſirs, ni de tête pour ſe défendre des inſinuations monacales. Le moine d'ailleurs étoit redouté, & peut-être donnoit-on plus à la crainte du moine, qu'à l'amour des ames. Sans cette crainte, la croyance du purgatoire n'eût pas autant enrichi l'égliſe. La conduite des hommes, des peuples, eſt donc rarement conſéquente à leur croyance & même à leurs principes ſpéculatifs. Ces principes ſont preſque toujours ſtériles.

Que j'établiſſe l'opinion la plus abſurde, celle dont on peut tirer les conſéquences les plus abominables ; ſi je ne change rien aux loix, je n'ai rien changé aux mœurs d'une nation. Ce n'eſt point une fauſſe maxime de morale qui me rendra méchant (1), mais l'inté-

(1) En morale, dit Machiavel, quelqu'opinion abſurde qu'on avance, on ne nuit point à la ſociété, ſi l'on ne ſoutient pas cette opinion par la force. En tout genre de ſciences, c'eſt par l'épuiſement des erreurs qu'on parvient juſqu'aux ſources de la vérité. En morale la choſe réellement utile eſt la recherche du vrai. La choſe réellement nuiſible eſt ſa non-recherche. Qui prêche l'ignorance, eſt un fripon qui veut faire des dupes.

rêt que j'aurai de l'être. Je deviendrai pervers, ſi les loix détachent mon intérêt de l'intérêt public ; ſi je ne puis trouver mon bonheur que dans le malheur d'autrui (1), & que par la forme du gouvernement le crime ſoit récompenſé, la vertu délaiſſée & le vice élevé aux premieres places.

L'intérêt eſt la ſemence productrice du vice & de la vertu. Ce n'eſt point l'opinion erronée d'un écrivain qui peut accroître le nombre des voleurs dans un empire. La doctrine des Jéſuites favoriſoit le larcin : cette doctrine fut condamnée par les magiſtrats ; ils le devoient par décence : mais ils n'avoient point remarqué qu'elle eût multiplié le nombre des filoux. Pourquoi ? C'eſt que cette doctrine n'avoit point changé les loix ; c'eſt que la police étoit auſſi vulgaire ; c'eſt qu'on infligeoit les mêmes peines aux coupables, & que, ſauf le haſard d'une famine, d'une réforme ou d'un événement pareil, les mêmes loix doivent en tout tems donner à-peu-près le même nombre de brigands.

Je ſuppoſe qu'on voulût multiplier les voleurs, que faudroit-il faire ?

Augmenter les impôts & les beſoins des peuples ;

Obliger tout marchand de voyager avec une bourſe d'or ;

Mettre moins de maréchauſſée ſur les routes ;

Abolir enfin les peines contre le vol ;

---

(2) L'homme eſt l'ennemi, l'aſſaſſin de preſque tous les animaux. Pourquoi ? C'eſt que ſa ſubſiſtance eſt attachée à leur deſtruction.

Alors on verroit bientôt l'impunité multiplier le crime.

Ce n'eſt donc, ni de la vérité d'une révélation, ni de la pureté d'un culte, mais uniquement de l'abſurdité ou de la ſageſſe des loix que dépendent les vices ou les vertus des citoyens(1). La religion vraiment utile eſt celle qui force les hommes à s'inſtruire. Quels ſont les gouvernements les plus parfaits ? Ceux dont les ſujets ſont les plus éclairés. De tous les exemples, le plus propre à démontrer cette vérité, c'eſt le gouvernement des jéſuites. C'eſt en ce genre le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Examinons leurs conſtitutions : nous en connoîtrons mieux quel eſt ſur les hommes le pouvoir de la légiſlation.

---

(1) Platon avoit ſans doute entrevu cette vérité, lorſqu'il diſoit : " le moment où les villes & leurs „ citoyens ſeront délivrés de leurs maux, eſt celui „ où la philoſophie & la puiſſance, réunies dans „ le même homme, rendront la vertu victorieuſe „ du vice „ M. Rouſſeau n'eſt pas de cet avis. Au reſte, qu'il vante tant qu'il voudra la ſincérité & la vérité d'un peuple ſauvage & barbare, je ne l'en croirai pas ſur ſa parole.

Le fait, dit M. Hume, vol. 1. de l'hiſt. d'Angleterre, c'eſt que les Anglo-Saxons, comme tous les peuples ignorants & brigands, affichoient le parjure, la fauſſeté, avec une impudence inconnue aux peuples civiliſés.

C'eſt la raiſon perfectionnée par l'expérience qui ſeule peut démontrer aux peuples l'intérêt qu'ils ont d'être juſtes, humains & fideles à leurs promeſſes. La ſuperſtition à cet égard ne produit point les effets de la raiſon. Nos dévots ancêtres juroient leurs traités ſur la croix & les reliques, & ſe parjuroient. Les peuples ne garantiſſent plus aujourd'hui les traités par de pareils ſerments. Ils dédaignent ces inefficaces ſûretés.

CHAPITRE V.

Du gouvernement des Jéſuites.

JE ne conſidere ici la conſtitution des Jéſuites que relativement à leurs vues ambitieuſes. Les Jéſuites voulurent crédit, pouvoir, conſidération; & l'obtinrent dans les cours catholiques.

Quels moyens employerent-ils à cet effet? La terreur & la ſéduction.

Qui les rendit redoutables aux princes? L'union de leur volonté à celle de leur général. La force d'une pareille union, n'eſt peut-être pas encore aſſez connue.

L'antiquité n'offre point de modele du gouvernement des Jéſuites. Suppoſons qu'on eût demandé aux anciens la ſolution de ce problême politique:

Savoir,

„ Comment du fond d'un monaſtere un homme peut en régir une infinité d'autres répandus dans des climats divers, & ſoumis à des loix & à des ſouverains différents. Comment à des diſtances ſouvent immenſes, cet homme peut conſerver aſſez d'empire ſur ſes ſujets pour les faire à ſon gré mouvoir, agir, penſer & conformer toujours leurs démarches aux vues ambitieuſes de l'ordre „.

Avant l'inſtitution des ordres monaſtiques, ce problême eût paru une folie. On eût mis ſa ſolution au rang des chimeres Platoniciennes. Cette chimere cependant s'eſt réaliſée.

A l'égard des moyens par leſquels le général s'aſſure l'obéiſſance de ſes religieux, ces moyens ſont connus ; je ne m'arrêterai pas à les détailler.

Mais comment, avec ſi peu de ſujets, inſpire-t-il ſouvent tant de crainte aux ſouverains ? c'eſt un chef-d'œuvre de politique.

Pour opérer ce prodige, il falloit que la conſtitution des Jéſuites raſſemblât tout ce que le gouvernement monarchique & républicain ont d'avantageux.

D'une part, promptitude & ſecret dans l'exécution :

De l'autre, amour vif & habituel de la grandeur de l'ordre.

Les Jéſuites pour cet effet devoient avoir un deſpote à leur tête, mais un deſpote éclairé & par conſéquent électif. * 18.

L'élection de ce chef ſuppoſoit,

Choix ſur un certain nombre de ſujets ;

Temps & moyens d'étudier l'eſprit, les mœurs, les caracteres & les inclinations de ces ſujets.

Pour cet effet, il falloit que, nourris dans les maiſons des Jéſuites, leurs éleves puſſent être examinés par les plus ambitieux & les plus éclairés des ſupérieurs.

Que l'élection faite, le nouveau général, étroitement lié à l'intérêt de la ſociété, n'en pût avoir d'autres.

Qu'il fût par conſéquent, comme tout Jéſuite, ſoumis aux principales regles de l'ordre.

Qu'il

Qu'il fit les mêmes vœux.

Fût comme eux inhabile à ſe marier;

Eût comme eux, renoncé à toute dignité, à tout lien de parenté, d'amour & d'amitié.

Que tout entier aux Jéſuites, il ne tint ſa propre conſidération que de la grandeur de l'ordre : qu'il n'eût par conſéquent d'autre deſir que d'en accroître le pouvoir.

Que l'obéiſſance de ſes ſujets lui en fournît les moyens.

Qu'enfin, pour être le plus utile poſſible à la ſociété, le Général pût ſe livrer tout entier à ſon génie, & que ſes conceptions hardies ne puſſent être reprimées par aucune crainte.

A cet effet, on fixa ſa réſidence près d'un prêtre roi.

On voulut qu'attaché à ce ſouverain par le lien d'un intérêt commun, à certains égards, le Général partageant en ſecret l'autorité du pontife, vécût dans ſa cour, & pût de-là braver la vengeance des rois.

C'eſt là qu'en effet, au fond de ſa cellule, comme l'araignée au centre de ſa toile, il étend ſes fils dans toute l'Europe, & qu'il eſt, par ces mêmes fils, averti de tout ce qui ſe paſſe.

Inſtruit, par la confeſſion, des vices, des talents, des vertus, des foibleſſes des princes, des grands & des magiſtrats, il ſait par quelle intrigue on peut favoriſer l'ambition des uns, s'oppoſer à celle des autres, flatter ceux-ci, gagner ou effrayer ceux-là.

Pendant qu'il médite ſur ces grands objets, on voit à ſes côtés l'ambition monacale qui, tenant devant lui le livre ſecret & redouté où ſont inſcrites les bonnes ou mauvaiſes qua-

gouvernement où l'intérêt, & du chef & de ſes membres, ait été ſi réciproque & ſi étroitement uni. Qu'on ne s'étonne donc point qu'avec des moyens, en apparence ſi foibles, la ſociété ait, en ſi peu de temps, atteint un ſi haut degré de puiſſance.

Son pouvoir fut l'effet de la forme de ſon gouvernement.

Quelque hardis que fuſſent les principes de ſa morale, ces principes adoptés par les papes étoient à-peu-près ceux de l'Egliſe Catholique. Si dans les mains des ſéculiers cette dangereuſe morale eût des effets peu funeſtes, je n'en ſuis point ſurpris. Ce n'eſt point la lecture d'un Buſembaum ou d'un la Croix, qui crée les régicides; c'eſt dans l'ignorance & la ſolitude des cloîtres que s'engendrent ces monſtres, & c'eſt de-là qu'ils s'élancent ſur le prince. En vain le moine en les armant du poignard, veut cacher la main qui le leur fournit. Rien de plus reconnoiſſable que les crimes commis par l'ambition ſacerdotale.

Que pour les prévenir, l'ami des ſouverains & l'ennemi du fanatiſme ſache à quels ſignes certains on peut diſtinguer les diverſes cauſes des grands attentats.

CHAPITRE VI.

Des diverſes cauſes des grands attentats.

CES cauſes ſont l'amour de la gloire, l'ambition & le fanatiſme. Quelque puiſſantes que ſoient ces paſſions, leur force néanmoins n'égale point ordinairement dans l'homme l'amour de ſa conſervation & de ſa félicité; il ne brave point le danger & la douleur : il ne tente point d'entrepriſe périlleuſe, ſi l'avantage attaché au ſuccès n'eſt en quelque proportion avec le danger auquel il s'expoſe. C'eſt un fait prouvé par l'expérience de tous les temps.

CHAPITRE VII.

Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la patrie.

LORSQUE pour arracher eux & leur patrie aux fers de l'eſclavage, les Dions, les Pélopidas, les Aratus & les Timoléons méditoient le meurtre du tyran, quelles étoient leurs craintes & leurs eſpérances? Ils n'avoient point à redouter la honte & le ſupplice d'un Ravaillac. La fortune les abandonnoit-elle dans leurs entrepriſes, ces héros, toujours ſoutenus d'un parti puiſſant, pouvoient toujours ſe flat-

ter de mourir les armes à la main. Le ſort leur étoit-il favorable, ils devenoient l'amour & l'idole de leurs concitoyens. La récompenſe étoit donc au moins en proportion avec le danger auquel ils s'expoſoient.

Lorſque Brutus ſuivit Céſar au ſénat, il ſe dit ſans doute à lui-même : le nom de Brutus, ce nom déjà conſacré par l'expulſion des Tarquins, m'ordonne le meurtre du dictateur & m'en fait un devoir. Si le ſuccès me favoriſe, je détruis un gouvernement tyrannique, je déſarme le deſpotiſme prêt à faire couler le plus pur ſang de Rome, je la ſauve de la deſtruction, & j'en deviens le nouveau fondateur. Si je ſuccombe dans mon entrepriſe, je péris de ma propre main ou de celle de l'ennemi. La récompenſe eſt donc égale au danger.

Le vertueux Brutus, du tems de la ligue, ſe fût-il tenu ce diſcours ? Eût-il porté la main ſur ſon ſouverain ? Non : quel avantage pour la France & quelle gloire pour lui, ſi, vil inſtrument de l'ambition papale il eût été l'aſſaſſin de ſon maître ?

Dans un gouvernement monarchique, il n'eſt que deux motifs qui puiſſent déterminer un ſujet au régicide ; l'un, une couronne terreſtre, l'autre, une couronne céleſte. L'ambition & le fanatiſme produiſent ſeuls de tels crimes.

CHAPITRE VIII.

Des attentats commis par l'ambition.

LES attentats de l'ambition ſont toujours commis par un homme puiſſant. Il faut pour les projeter que le crime conſommé, l'ambitieux puiſſe au même inſtant en recueillir le fruit, & que le crime manqué & découvert, il reſte encore aſſez puiſſant pour intimider le prince, ou du moins ſe ménager le temps de la fuite.

Telle étoit ſous l'empire Grec la poſition de ces généraux qui, ſuivis de leurs armées, marchoient à l'empereur, le frappoient dans le combat, ou l'égorgeoient ſur le trône.

Telle eſt encore à Conſtantinople celle où ſe trouve l'Aga ou le prince Ottoman, lorſqu'à la tête des Janiſſaires, il force le ſérail, arrête & tue le Sultan, qui ſouvent n'aſſure ſon trône & ſa vie que par le meurtre de ſes proches.

La condition du régicide déclare preſque toujours quelle eſpece de paſſion l'anime, de l'ambition ou du fanatiſme religieux.

CHAPITRE IX.

Des attentats commis par le fanatiſme.

LE régicide ambitieux ne ſe trouve que dans la claſſe des grands : le régicide fanatique ſe trouve dans toutes, & le plus ſouvent même dans la plus baſſe, parce que tout homme peut également prétendre au trône & aux récompenſes céleſtes. Il eſt encore d'autres ſignes auxquels on diſtingue ces deux eſpeces de régicides. Rien de plus différent que leur conduite dans de pareils attentats.

Le premier perd-il l'eſpoir d'échapper ? Eſt-il au moment d'être pris ? Il s'empoiſonne ou ſe tue ſur ſa victime. Le ſecond n'attente point à ſa vie ; ſa religion le lui défend : elle ſeule peut retenir le bras d'un homme aſſez intrépide pour commettre un tel forfait : elle ſeule peut lui faire préférer une mort affreuſe ſubie ſur un échafaud, à la mort douce qu'il ſe ſeroit donnée lui-même.

Le fanatique eſt un inſtrument de vengeance que le moine fabrique & emploie, lorſque ſon intérêt le lui ordonne.

CHAPITRE X.

Du moment où l'intérêt des Jéſuites leur commande un grand attentat.

LE crédit des Jéſuites baiſſe-t-il ? Attend-il d'un gouvernement nouveau plus de faveur que du gouvernement actuel ? La bonté du prince régnant, le pouvoir du parti dévot à la cour les aſſure-t-il de l'impunité ? Ils conçoivent alors leur déteſtable projet. Ils préparent les citoyens à de grands événements : ils éveillent en eux des paſſions ſiniſtres, ils effrayent les imaginations, ou comme autrefois par la prédiction de la fin prochaine du monde, ou par l'annonce du renverſement total de la religion. Au moment où ces idées miſes en fermentation échauffent les eſprits & deviennent le ſujet général des converſations ; les Jéſuites cherchent le forcéné qui doit armer leur ambition. Les ſcélérats de cette eſpece ſont rares. Il faut, pour de tels attentats, des ames compoſées de ſentiments violens & contraires ; des ames, à la fois ſuſceptibles du dernier degré de ſcélérateſſe, de dévotion, de crédulité & de remords. Il faut des hommes, à la fois hardis & prudents, impétueux & diſcrets ; & les caracteres de cette eſpece ſont le produit des paſſions les plus mornes & les plus ſéveres. Mais à quoi reconnoître les ames inflammables au fanatiſme, quel moyen de découvrir ces ſemences de paſſions qui, fortes, con-

traires & propres à former ces régicides, ſont toujours inviſibles avant d'être miſes en action ? Le tribunal de la confeſſion eſt le microſcope où ces germes ſe découvrent. Dans ce tribunal * 19. où l'homme ſe trouve à nud, le droit d'interroger permet au moine de fouiller les replis.

Le général, inſtruit par lui des mœurs, des paſſions & des diſpoſitions d'une infinité de pénitents, a le choix ſur un trop grand nombre pour n'y pas trouver l'inſtrument de ſa vengeance.

Son choix fixé, & le fanatique trouvé, il s'agit d'allumer ſon zele. L'enthouſiaſme eſt une maladie contagieuſe qui ſe communique, dit Milord Shaftesbury, par le geſte, le regard, le ſon de la voix, &c. Le général le ſait : il commande, & le fanatique, attiré dans une maiſon de Jéſuites, s'y trouve au milieu d'enthouſiaſtes. C'eſt-à-dire que, s'animant lui-même du ſentiment de ceux qui l'entourent, on lui fait accroire qu'il penſe ce qu'on lui ſuggere, & que, familiariſé avec l'idée du crime qu'il doit commettre, on le rend inacceſſible aux remords.

Le remord d'un inſtant ſuffit pour déſarmer le bras de l'aſſaſſin. Il n'eſt point d'homme, quelque méchant, quelqu'audacieux qu'il ſoit, qui ſoutienne ſans effroi l'idée d'un ſi grand attentat & des tourments qui le ſuivent. Le ſeul moyen de lui en dérober l'horreur, c'eſt d'exalter tellement en lui le fanatiſme, que l'idée de ſon crime, loin de s'aſſocier dans ſa mémoire à l'idée de ſon ſupplice, lui rappelle uniquement celle des plaiſirs céleſtes, récompenſe de ſon forfait.

De tous les ordres religieux, celui des Jéſuites eſt à la fois le plus puiſſant, le plus éclairé & le plus enthouſiaſte. Nul par conſéquent qui puiſſe opérer auſſi fortement ſur l'imagination d'un fanatique, & nul qui puiſſe, avec moins de danger, attenter à la vie des princes. L'aveugle ſoumiſſion des Jéſuites aux ordres de leur général les aſſure tous les uns des autres. Sans défiance à cet égard, ils donnent un libre eſſor à leurs penſées.

Rarement chargés de commettre le crime qu'ils encouragent juſqu'à ſon exécution, la crainte du ſupplice ne peut refroidir leur zele. Chaque Jéſuite, étayé de tout le crédit & de la puiſſance de l'ordre, ſent qu'à l'abri de toute recherche, juſqu'à la conſommation de l'attentat, nul avant cet inſtant n'oſera ſe porter accuſateur du membre d'une ſociété redoutable par ſes richeſſes, par le grand nombre d'eſpions qu'elle ſoudoie, de grands qu'elle dirige, de bourgeois qu'elle protege & qu'elle s'attache par le lien indiſſoluble de la crainte & de l'eſpérance.

Le Jéſuite ſait, de plus, que le crime conſommé, rien de plus difficile que d'en convaincre ſa ſociété; que, prodigant l'or & les menaces, & ſe ſuppoſant toujours calomniée, elle pourra toujours répandre ſur les plus noirs forfaits, cette obſcurité favorable aux Jéſuites qui veulent bien être ſoupçonnés d'un grand crime, parce qu'ils en deviennent plus redoutables, mais qui ne veulent pas en être convaincus, parce qu'ils ſeroient trop odieux.

Quel moyen en effet de les en convaincre? Le général ſait le nom de tous ceux qui trempent dans un grand complot; il peut, au pre-

mier ſoupçon, les diſperſer dans des couvents inconnus & étrangers : il peut, ſous un faux nom, les y entretenir à l'abri d'une pourſuite ordinaire. Devient-elle vive ? Le général eſt toujours ſûr de la rendre vaine, ſoit en fermant l'accuſé au fond du cloître, ſoit en le ſacrifiant à l'intérêt de l'ordre. Avec tant de reſſources & d'impunités, doit-on s'étonner que la ſociété ait tant oſé, & qu'encouragés par les éloges de l'ordre, ſes membres aient ſouvent exécuté les entrepriſes les plus hardies.

On apperçoit donc dans la forme même du gouvernement des Jéſuites, la cauſe de la crainte, du reſpect qu'ils inſpirent, & la raiſon enfin par laquelle, depuis leur établiſſement, il n'eſt point de guerre religieuſe, de révolutions, d'aſſaſſinats de princes à la Chine, en Ethiopie, en Hollande, en France, en Angleterre, en Portugal, à Geneve &c. auxquels les Jéſuites n'aient eu plus ou moins de part.

L'ambition du général & des aſſiſtants, eſt l'ame de cette ſociété. Nulle qui, plus jalouſe de la domination, ait employé plus de moyens pour ſe l'aſſurer. Le clergé ſéculier eſt ſans doute ambitieux ; mais, animé de la même paſſion, il n'a pas les mêmes moyens de la ſatisfaire. Il fut plus rarement régicide.

Le Jéſuite eſt dans la dépendance immédiate d'un ſupérieur. * 2o. Il n'en eſt pas de même du prêtre ſéculier. Ce prêtre, répandu dans le monde, diſtrait par ſes affaires & ſes plaiſirs, n'eſt point en entier à une ſeule idée. Son fanatiſme n'eſt point ſans ceſſe exalté par la préſence d'autres fanatiques. Moins puiſſant d'ail-

leurs, qu'un corps religieux, coupable, il ſeroit puni. Il eſt donc moins entreprenant & moins redoutable que le régulier.

Le vrai crime des Jéſuites ne fut pas la perverſité (1) de leur morale, mais leurs conſtitutions, leurs richeſſes, leur pouvoir, leur ambition & l'incompatibilité de leurs intérêts avec celui de toutes les nations.

Quelque parfaite qu'ait été la légiſlation de ces religieux, quelqu'empire qu'elle dût leur donner ſur les peuples, cependant, dira-t-on, ces jéſuites ſi redoutés, ſont aujourd'hui bannis de France, de Portugal, d'Eſpagne: oui; parce qu'on s'eſt encore oppoſé à temps à leurs vaſtes projets.

Dans toute conſtitution monaſtique, il eſt un vice radical, c'eſt le défaut de puiſſance réelle. Celle des moines eſt fondée ſur la folie & la ſtupidité des hommes. Or, il faut qu'à la longue l'eſprit humain s'éclaire, ou du moins qu'il change de folie. Les Jéſuites, qui l'avoient prévu, vouloient en conſéquence réunir dans leurs mains, la puiſſance temporelle & ſpirituelle. Ils vouloient effrayer, par leurs armées, les princes qu'ils n'intimideroient point par le poignard ou le poiſon. Ils avoient à cet effet, déja jeté dans le Paraguai & la Californie les fondements de nouveaux empires.

Que le ſommeil du magiſtrat eût été plus long, cent ans plus tard, peut-être étoit-il impoſſible de s'oppoſer à leurs deſſeins. L'u-

---

(1) De faux principes de morale ne ſont dangereux que lorſqu'ils ſont loi.

nion du pouvoir ſpirituel & temporel les eût rendus trop redoutables : ils euſſent à jamais retenu les catholiques dans l'aveuglement, & leurs princes dans l'humiliation. Rien ne prouve mieux le degré d'autorité auquel les Jéſuites étoient déja parvenus, que la conduite tenue en France pour les en chaſſer (1).

Pourquoi le magiſtrat s'éleva-t-il ſi vivement contre leurs livres ? * 21. Il appercevoit, ſans doute, la frivolité d'une telle accuſation. Mais il ſentoit auſſi que cette accuſation étoit la ſeule qui pût les perdre dans l'eſprit des peuples. Toute autre eût été impuiſſante.

Suppoſons en effet que dans l'arrêt de leur banniſſement, le magiſtrat n'eût fait uſage que des ſeuls motifs du bien public.

" Toute ſociété nombreuſe, eût-il dit, eſt
„ ambitieuſe & ne s'occupe que de ſon intérêt
„ particulier. Ne ſe confond-il pas avec l'in-
„ térêt public ? Cette ſociété eſt dangereuſe.

„ Quant à celle des Jéſuites, eût-il ajouté,
„ il eſt évident que, ſoumiſe par ſa conſti-
„ tution à un deſpote étranger, elle ne peut
„ avoir d'intérêt conforme à celui du public (2).

---

(1) Lorſqu'effrayés des remontrances de leurs parlements, on voit les rois ſe confier aux jéſuites, comment ne ſe pas rappeler la fable du Souriceau ? Quel animal bruyant je viens de rencontrer, dit-il à ſa mere, c'eſt, dit-elle, un coq. Je ſuis tranſi de peur ; je n'aurois pu vous rejoindre, ſi je n'euſſe été raſſuré par la préſence d'un animal bien doux. Il me paroît ami de notre eſpece. Son nom eſt le chat. O ! mon fils, c'eſt de ce dernier dont il faut te garder.

(2) Les magiſtrats peuvent ſans doute appliquer

„ L'extrême étendue du commerce des Jé-
„ ſuites ne peut-il pas être deſtructif du com-
„ merce national ? Des richeſſes immenſes ga-
„ gnées (1) dans le négoce, & tranſportées
„ au gré du général, à la Chine, en Eſpagne,
„ en Allemagne, en Italie, &c. ne peuvent
„ qu'appauvrir une nation ».

Une ſociété enfin, devenue célebre par des attentats ſans nombre, une ſociété compoſée d'hommes ſobres, & qui, pour multiplier ſes partiſans, offre protection, crédit, richeſſes à ſes amis, perſécution, infortune & mort à ſes ennemis, eſt à-coup-ſûr une ſociété dont les projets devoient être auſſi vaſtes que deſtructifs du bonheur général.

Quelque raiſonnables qu'euſſent été ces motifs, ils euſſent fait peu d'impreſſions, & l'ordre puiſſant & protégé des Jéſuites n'eût jamais été ſacrifié à la raiſon & au bien public.

---

aux jéſuites ce mot de Hobbes aux prêtres papiſtes. " Vous êtes, leur diſoit-il, une confédération de „ fripons ambitieux. Jaloux de dominer ſur les peu-„ ples, vous tâchez, à force de myſteres & de non „ ſens, d'éteindre en eux les lumieres de la raiſon „ & de l'Evangile.

„ Croire à la vérité du prêtre, dit à ce ſujet le poëte „ Lee, c'eſt ſe fier aux ſouris du grand, aux lar-„ mes de la courtiſanne, aux ſerments du mar-„ chand & à la triſteſſe de l'héritier „.

(1) " Les richeſſes des jéſuites ſont immenſes ; „ ils ne ſement, ni ne labourent, & cependant, „ dit Shackeſpear, ce ſont eux qui recueillent toute „ la graiſſe de la terre. Ils ſavent même preſſurer „ juſqu'au ſuc de la pauvreté „.

CHAPITRE XI.

Le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les Jéſuites.

POUR combattre les jéſuites avec avantage, que falloit-il ? Oppoſer paſſion à paſſion, ſecte à ſecte, fanatiſme à fanatiſme. Il falloit armer contr'eux le janſéniſte. Or, le janſéniſte inſenſible par dévotion * 22., ou par ſtupidité, au malheur de ſes ſemblables, ne ſe fût point élevé contre les jéſuites, s'il n'eût apperçu en eux que les ennemis du bien public. Les magiſtrats le ſentirent, & crurent que pour l'animer contre ces religieux, il falloit étonner ſon imagination, & dans un livre tel que celui des aſſertions, faire ſans ceſſe retentir à ſes oreilles les mots d'impudicité, de péché philoſophique, de magie, d'aſtrologie, d'idolatrie, &c.

On a reproché ces aſſertions aux magiſtrats. Ils ont, a-t-on dit, avili & dégradé leur caractere & leur dignité, en ſe préſentant au public ſous la forme de controverſiſtes. * 23. Ni les princes, ni les magiſtrats ne doivent ſans doute pas faire le vil métier d'ergotiſtes & de théologiens. Les diſputes de l'école ſont incompatibles avec les grandes vues de l'adminiſtration. Ces diſputes retréciſſent les eſprits * 24.

Si l'on y met trop d'importance, elles deviennent le préſage des plus grands malheurs. Elles annoncerent la St. Barthelemi. Le ſiecle

d'or d'une nation n'eſt pas celui des controverſes. Cependant ſi lors de l'affaire des jéſuites, les magiſtrats n'avoient en France que peu de crédit & d'autorité; ſi la poſition des parlements, par rapport aux jéſuites, étoit telle qu'ils ne puſſent opérer le bien public que ſous des prétextes & par des motifs différents de ceux qui la déterminoient, pourquoi n'en euſſent-ils pas fait uſage, & n'euſſent-ils pas profité du mépris où tomboient les livres & la morale des jéſuites, pour délivrer la France des moines, devenus ſi redoutables par leur pouvoir, leurs intrigues, leurs richeſſes, leur ambition * 25. & ſur-tout par les moyens que leur conſtitution leur fourniſſoit pour s'aſſervir les eſprits?

Le vrai crime des jéſuites fut l'excellence de leur gouvernement. Son excellence fut partout deſtructive du bonheur public.

Il faut en convenir; les jéſuites ont été un des plus cruels fléaux des nations: mais ſans eux l'on n'eût jamais parfaitement connu ce que peut ſur les hommes un corps de loix dirigées au même but.

Que ſe propoſerent les jéſuites? La puiſſance & la richeſſe de l'ordre. Or, nulle légiſlation avec ſi peu de moyens ne remplit mieux ce grand objet. Si l'on ne trouve chez aucun peuple d'exemple d'un gouvernement auſſi parfait, c'eſt que pour l'établir, il faut avoir comme un Romulus un nouvel empire à fonder. On eſt rarement dans cette poſition; & dans toute autre peut-être eſt-il impoſſible de donner une excellente légiſlation.

CHAPITRE XII.

Examen de cette vérité.

UN homme établit-il quelques loix nouvelles dans un empire, ou c'eſt en qualité de magiſtrat commis par le peuple pour corriger l'ancienne légiſlation, ou c'eſt en qualité de vainqueur, c'eſt-à-dire, à titre de conquêtes. Telles ont été les diverſes poſitions où ſe ſont trouvés, Solon d'une part, Alexandre ou Tamerlan de l'autre.

Dans la premiere de ces poſitions, le magiſtrat, comme s'en plaignoit Solon, eſt forcé de ſe conformer aux mœurs & aux goûts de ceux qui l'emploient. Ils ne lui demandent point une excellente légiſlation ; elle feroit trop diſcordante avec les mœurs. Ils deſirent ſimplement la correction de quelques abus introduits dans le gouvernement actuel. Le magiſtrat en conſéquence ne peut donner d'eſſor à ſon génie. Il n'embraſſe point un grand plan & ne ſe propoſe point l'établiſſement d'un gouvernement parfait.

Dans la ſeconde de ces poſitions, que ſe propoſe d'abord le conquérant ? D'affermir ſon autorité ſur des nations appauvries, dévaſtées par la guerre & encore irritées de leur défaite. S'il leur impoſe quelques-unes des loix de ſon pays, c'eſt en adoptant une partie des leurs. Peu lui importent les malheurs réſultants d'un mélange de loix ſouvent contradictoires entr'elles.

Ce n'eſt point au moment de la conquête que le vainqueur conçoit le vaſte projet d'une parfaite légiſlation. Poſſeſſeur encore incertain d'une couronne nouvelle, l'unique choſe qu'il exige alors de ſes nouveaux ſujets, c'eſt leur ſoumiſſion. Et dans quel temps s'occupe-t-on de leur félicité?

Il n'eſt point de muſe à laquelle on n'ait érigé un temple; point de ſcience qu'on n'ait cultivée dans quelque académie; point d'académie où l'on n'ait propoſé quelque prix pour la ſolution de certains problêmes d'optique, d'agriculture, d'aſtronomie, de mécaniques, &c. Par quelle fatalité les ſciences de la morale & de la politique, ſans contredit les plus importantes de toutes celles qui contribuent le plus à la félicité nationale, ſont-elles encore ſans écoles publiques?

Quelle preuve plus frappante de l'indifférence des hommes pour le bonheur de leurs ſemblables! * 26.

Pourquoi les puiſſants n'ont-ils point encore inſtitué d'académies morales & politiques? Craindroient-ils qu'elles ne réſoluſſent enfin le problême d'une excellente légiſlation, & aſſuraſſent à jamais le bonheur des citoyens? Ils le craindroient ſans doute, s'ils ſoupçonnoient que le bonheur public exigeât le ſacrifice de la moindre partie de leur autorité. Il n'eſt qu'un intérêt qui ſe taiſe devant l'intérêt national, c'eſt celui du foible. Le prince communément ne voit que lui dans la nature. Qui l'intéreſſeroit à la félicité de ſes ſujets? S'il les aimoit, les enchaîneroit-il? Eſt-ce du char de la victoire & du trône du deſpotiſme qu'il peut leur donner des loix utiles? Enyvré de ſes ſuccès,

qu'importe au conquérant la félicité de ſes eſclaves ?

Quant au magiſtrat chargé par une république de la réforme de ſes loix, il a communément trop d'intérêts divers à ménager, trop d'opinions différentes à concilier, pour pouvoir en ce genre rien faire de grand & de ſimple. C'eſt uniquement au fondateur d'une colonie, qui commande à des hommes encore ſans préjugés & ſans habitudes, qu'il appartient de réſoudre le problême d'une excellente légiſlation. Rien dans cette poſition n'arrête la marche de ſon génie, ne s'oppoſe à l'établiſſement des loix les plus ſages. Leur perfection n'a d'autres bornes que les bornes mêmes de ſon eſprit.

Mais quant à l'objet qu'elles ſe propoſent, pourquoi les loix monaſtiques ſont-elles les moins imparfaites ? C'eſt que le fondateur d'un ordre religieux eſt dans la poſition du fondateur d'une colonie. C'eſt qu'un Ignace, en traçant dans le ſilence & la retraite le plan de ſa regle, n'a point encore à ménager les goûts & les opinions de ſes ſujets futurs. Sa regle faite, ſon ordre approuvé, il eſt entouré de novices d'autant plus ſoumis à cette regle qu'ils l'ont volontairement embraſſée, & qu'ils ont par conſéquent approuvé les moyens par leſquels ils ſont contraints à l'obſerver. Faut-il donc s'étonner, ſi dans leur genre, de telles légiſlations ſont plus parfaites que celles d'aucunes nations.

De toutes les études celle de diverſes conſtitutions monaſtiques eſt peut-être une des plus curieuſes & des plus inſtructives pour des magiſtrats, des philoſophes & généralement pour

tous les hommes d'état. Ce ſont des expériences en petit, qui révélant les cauſes ſecrettes de la félicité, de la grandeur & de la puiſſance des différents ordres religieux, prouvent, comme je me ſuis propoſé de le montrer, que ce n'eſt ni de la religion, ni de ce qu'on appelle la morale, à-peu-près la même chez tous les peuples & tous les moines, mais de la légiſlation ſeule que dépendent les vices, les vertus, la puiſſance & la félicité des nations.

Les loix ſont l'ame des empires, les inſtruments du bonheur public. Ces inſtruments encore groſſiers, peuvent être de jour en jour perfectionnés. A quel degré peuvent-ils l'être; & juſqu'où l'excellence de la légiſlation peut-elle porter le bonheur des citoyens (1) ? Il faut pour réſoudre cette queſtion, ſavoir d'abord en quoi conſiſte le bonheur de l'individu.

---

(1) Entre les différents ordres religieux, ceux dont le gouvernement approche le plus de la forme républicaine & dont les ſujets ſont les plus libres & les plus heureux, ſont en général ceux dont les mœurs ſont les meilleures & la morale la moins erronée. Tels ſont les doctrinaires & les oratoriens.

NOTES.

1. TOUS les François ſe vantent d'être des amis tendres. Lorſque le livre de l'Eſprit parut, ils crierent beaucoup contre le chapitre de l'amitié. On eût cru Paris peuplé d'Oreſtes & de Pylades. C'eſt cependant chez cette nation que la loi militaire oblige un ſoldat de fuſiller ſon compagnon & ſon ami déſerteur. L'établiſſement d'une pareille loi ne prouve pas de la part du gouvernement un grand reſpect pour l'amitié ; & l'obéiſſance à cette loi, une grande tendreſſe pour ſes amis.

2. Quiconque, diſoient les Stoïciens, ſe voudroit du mal, & ſans motif ſe jetteroit dans le feu, dans l'eau ou par la fenêtre, paſſeroit pour fou & le ſeroit en effet, parce qu'en ſon état naturel l'homme cherche le plaiſir & fuit la douleur ; parce qu'en toutes ſes actions, il eſt néceſſairement déterminé par le deſir d'un bonheur apparent ou réel. L'homme n'eſt donc pas libre. Sa volonté eſt donc auſſi néceſſairement l'effet de ſes idées, par conſéquent de ſes ſenſations, que la douleur eſt l'effet d'un coup. D'ailleurs, ajoutoient les ſtoïciens, eſt-il un ſeul inſtant où la liberté de l'homme puiſſe être rapportée aux différentes opérations de ſon ame ?

Si, par exemple, la même choſe ne peut au même inſtant être & n'être pas, il n'eſt donc pas poſſible,

Qu'au moment où l'ame agit, elle agiſſe autrement ;
Qu'au moment où elle choiſit, elle choiſiſſe autrement ;

Qu'au moment où elle délibere, elle délibere autrement ;
Qu'au moment où elle veut, elle veuille autrement.

Or, ſi c'eſt ma volonté telle qu'elle eſt qui me fait délibérer ; ſi c'eſt ma délibération telle qu'elle eſt qui me fait choiſir ; ſi c'eſt mon choix tel qu'il eſt qui me fait agir ; ſi, lorſque j'ai délibéré, il n'étoit pas poſſible (vu l'amour que je me porte) que je ne vouluſſe pas délibérer, il eſt évident que la liberté n'exiſte ni dans la volonté actuelle, ni dans la délibération actuelle, ni dans le choix actuel, ni dans l'action actuelle, & qu'enfin la liberté ne ſe rapportera à nulle des opérations de l'ame.

Il faudroit pour cet effet qu'une même choſe, comme je l'ai déja dit, pût au même inſtant être & n'être pas. Or, ajoutoient les ſtoïciens, voici la queſtion que nous faiſons aux philoſophes. " L'ame eſt-elle libre, ſi quand „ elle veut, quand elle délibere, quand elle „ choiſit, quand elle agit, elle n'eſt pas „ libre „ ?

3. Il n'eſt preſque point de ſaint qui n'ait, une fois dans ſa vie, lavé ſes mains dans le ſang humain & fait ſupplicier ſon homme. L'évêque qui dernierement ſollicita ſi vivement la mort d'un jeune homme d'Abbeville, étoit un ſaint. Il voulut que cet adoleſcent expiât dans des tourments affreux le crime d'avoir chanté quelques couplets licencieux.

4. Si nous maſſacrons les hérétiques, diſent les dévots, c'eſt par pitié. Nous ne voulons que leur faire ſentir l'aiguillon de la charité. Nous eſpérons par la crainte de la mort & des

bourreaux, les arracher à l'enfer. Mais depuis quand la charité a-t-elle un éguillon? Depuis quand égorge-t-elle ? D'ailleurs ſi les vices ne damnent pas moins que les erreurs, pourquoi les dévots ne maſſacrent-ils pas les hommes vicieux de leur ſecte ?

5. C'eſt la faim, c'eſt le beſoin qui rendent les citoyens induſtrieux, & ce ſont des loix ſages qui les rendent bons. Si les anciens Romains, dit Machiavel, donnerent en tout genre des exemples de vertu ; ſi l'honnêteté chez eux fut commune, ſi dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles on eût compté à peine ſix ou ſept condamnés à l'amende, à l'exil, à la mort, à quoi durent-ils & leurs vertus & leurs ſuccès ? A la ſageſſe de leurs loix, aux premieres diſſentions qui, s'élevant entre les Plébéïens & les Patriciens, établirent cet équilibre de puiſſance, que des diſſentions toujours renaiſſantes maintinrent long-temps entre ces deux corps.

Si les Romains, ajoute cet illuſtre écrivain, différent en tout des Vénitiens ; ſi les premiers ne furent ni humbles dans le malheur, ni préſomptueux dans la proſpérité, la diverſe conduite & le caractere différent entre ces deux peuples, fut l'effet de la différence de leur diſcipline.

6. M. Helvétius fut par quelques théologiens traité d'*impie* & le pere Bertier de *ſaint*. Cependant le premier n'a fait, ni voulu faire mal à perſonne, & le ſecond diſoit publiquement que s'il eût été roi, il eût noyé le préſident de Monteſquieu dans ſon ſang.

L'un d'eux eſt l'honnête homme & l'autre le chrétien.

7. Des loix juſtes ſont toutes puiſſantes ſur les hommes. Elles commandent à leurs volontés, les rendent honnêtes, humains & fortunés. C'eſt à 4 ou 5 loix de cette eſpece que les Anglois doivent leur bonheur & l'aſſurance de leur propriété & de leur liberté.

La premiere de ces loix eſt celle qui remet à la chambre des communes le pouvoir de fixer les ſubſides.

La ſeconde eſt l'acte de l'*habeas corpus*.

La troiſieme ſont les jugements rendus par jurés.

La quatrieme, la liberté de la preſſe.

La cinquieme, la maniere de lever les impôts.

Mais ces impôts ne ſont-ils pas maintenant onéreux à la nation ? S'ils le ſont, ils ne fourniſſent pas du moins au prince des moyens d'opprimer les individus.

8. Ce n'eſt point à la religion, ce n'eſt point à cette loi naturelle innée & gravée, dit-on, dans toutes les ames, que les hommes doivent leurs vertus ſociales. Cette loi naturelle ſi vantée, n'eſt, comme les autres loix, que le produit de l'expérience, de la réflexion & de l'eſprit. Si la nature imprimoit dans le cœur des idées nettes de la vertu ; ſi ces idées n'étoient point une acquiſition, les hommes euſſent-ils jadis immolé des victimes humaines à des Dieux qu'ils diſoient bons ? Les Carthaginois, pour ſe rendre Saturne propice, euſſent-ils ſacrifié leurs enfants ſur ſes autels ? L'Eſpagnol croiroit-il la divinité avide du ſang héretique ou juif ? Des peuples entiers ſe flatteroient-ils d'obtenir l'amour du ciel, ſoit par le ſupplice de l'homme qui ne penſe pas comme

comme leurs prêtres, ſoit par le meurtre d'une vierge offerte en expiation de leurs forfaits ?

Je veux que les principes de la loi naturelle ſoient innés : les hommes ſentiroient donc que les châtiments doivent, comme les crimes, être perſonnels, que la cruauté & l'injuſtice ne peuvent être les prêtreſſes des Dieux. Or, ſi ces idées, auſſi claires, auſſi ſimples que l'équité, ne ſont point encore adoptées de toutes les nations, ce n'eſt donc point à la religion naturelle, mais à l'inſtruction que l'homme doit la connoiſſance de la juſtice & de la vertu.

9. La vertu eſt ſi précieuſe, & ſa pratique ſi liée à l'avantage national, que ſi la vertu n'étoit qu'une erreur, il lui faudroit ſans doute ſacrifier juſqu'à la vérité. Mais pourquoi ce ſacrifice, & pourquoi le menſonge ſeroit-il pere de la vertu ? Par-tout où l'intérêt particulier ſe confond avec l'intérêt public, la vertu devient, dans chaque individu, l'effet néceſſaire de l'amour de ſoi & de l'intérêt perſonnel.

Tous les vices d'une nation ſe rapportent toujours à quelques vices de ſa légiſlation. Pourquoi ſi peu d'hommes honnêtes ? C'eſt que l'infortune pourſuit preſque par-tout la probité. Qu'au contraire, les honneurs & la conſidération en ſoient les compagnes, tous les hommes ſeront vertueux. Mais il eſt des crimes ſecrets auxquels la religion ſeule peut s'oppoſer. Le vol d'un dépôt confié, en eſt un exemple. Mais l'expérience prouve-t-elle que ce dépôt ſoit plus ſûrement confié au prêtre qu'à Ninon de l'Enclos ? Sous le nom de legs pieux,

que de vols commis ! Que de ſucceſſions enlevées à des héritiers légitimes ! Telle eſt la ſource infecte des richeſſes immenſes de l'égliſe. Voilà ſes vols. Où ſont ſes reſtitutions. Si le moine, dit-on, ne rend rien, il fait rendre. A quelle ſomme par an évaluer ces reſtitutions dans un grand royaume ? A cent mille écus ? Soit ; qu'on compare cette ſomme à celle qu'exige l'entretien de tant de couvents : c'eſt alors qu'on pourra juger de leur utilité. Que diroit-on d'un Financier qui, pour s'aſſurer la recette d'un million, en dépenſeroit vingt en fraix de régie ? On le traiteroit d'imbécille. Le public eſt cet imbécille, lorſqu'il entretient tant de prêtres.

Leurs inſtructions à trop haut prix ſont d'ailleurs inutiles à des peuples aiſés, actifs, induſtrieux, & dont la liberté éleve le caractere. Chez de tels peuples, il ſe commet peu de crimes ſecrets.

Devroit-on encore ignorer que c'eſt à l'union de l'intérêt public & particulier, que les citoyens doivent leurs vertus patriotiques ? Les fonderoit-on toujours ſur des erreurs & des révélations qui, depuis ſi long-temps, ſervent de prétexte aux plus grands forfaits ?

10. Si tous les hommes ſont eſclaves nés de la ſuperſtition, pourquoi, dira-t-on, ne pas profiter de leur foibleſſe pour les rendre heureux & leur faire honorer les loix ? Eſt-ce le ſuperſtitieux qui les reſpecte ? C'eſt au contraire lui qui les viole. La ſuperſtition eſt une ſource empoiſonnée d'où ſont ſortis tous les malheurs & toutes les calamités de la terre. Ne peut-on la tarir ? On le peut ſans doute, & les peuples ne ſont pas auſſi néceſſairement ſuperſtitieux qu'on

le penſe. Ils ſont ce que le gouvernement les fait. Sous un prince détrompé, ils ne tardent point à l'être. Le monarque, à la longue, eſt plus fort que les Dieux. Auſſi le premier ſoin du prêtre eſt de s'emparer de l'eſprit des ſouverains. Point de viles flatteries auxquelles, à cet effet, il ne s'abaiſſe. Faut-il les déclarer de droit divin ? il les déclarera tels, il s'avouera lui-même leur eſclave, mais ſous la condition tacite qu'ils ſeront réellement les leurs. Les princes ceſſent-ils de l'être ? Le clergé change de ton, & ſi les circonſtances lui ſont favorables, il leur annonce que ſi dans Saül, Samuël dépoſa l'oint du Seigneur, Samuël ne put rien autrefois que le pape ne puiſſe aujourd'hui.

11. C'eſt toujours à ſa raiſon que l'homme honnête obéira, de préférence à la révélation. Il eſt, dira-t-il, plus certain que Dieu eſt l'auteur de la raiſon humaine, c'eſt-à-dire, de la faculté que l'homme a de diſcerner le vrai du faux, qu'il n'eſt certain que ce même Dieu ſoit l'auteur d'un tel livre.

Il eſt plus criminel aux yeux du ſage de nier ſa propre raiſon, que de nier quelque révélation que ce ſoit.

12. Le ſyſtême religieux rompt toute proportion entre les récompenſes décernées aux actions des hommes, & l'utilité dont ces actions ſont au public. Par quelle raiſon, en effet, le ſoldat eſt-il moins reſpecté que le moine ? Pourquoi donne-t-on au religieux qui fait vœu de pauvreté, 12 ou 15 mille livres de rentes, pour écouter une fois par an les péchés ou les ſottiſes d'un grand, lorſqu'on refuſe 600 livres à l'officier bleſſé ſur la brèche ?

13. Preſque toute religion défend aux hommes l'uſage de leur raiſon, les rend, à la fois, brutes, malheureux & cruels. Cette vérité eſt aſſez plaiſamment miſe en action dans une piece Angloiſe intitulée la *Reine du bon ſens*. Les favoris de la reine ſont dans cette piece la *juriſprudence* ſous le nom de *Law*, la *médecine*, ſous le nom de *Phiſick*; un prêtre du ſoleil, ſous le nom *Firebrand* ou *Boutefeu*.

Ces favoris, las d'un gouvernement contraire à leurs intérêts, conſpirent, appellent l'ignorance à leur ſecours. Elle débarque dans l'iſle du *bon ſens*, à la tête d'une troupe de ménétriers, de ſinges, &c. elle eſt ſuivie d'un gros d'Italiens & de François. La reine du bon ſens marche à ſa rencontre. Firebrand l'arrête; ô reine, lui dit-il, ton trône eſt ébranlé: les Dieux s'arment contre toi; leur colere eſt l'effet funeſte de ta protection accordée aux incrédules. C'eſt par ma bouche que le ſoleil te parle; tremble; remets-moi cet impie, que je le livre aux flammes, ou le ciel conſommera ſur toi ſa vengeance. Je ſuis prêtre; je ſuis infaillible; je commande, obéis, ſi tu ne crains que je maudiſſe le jour de ta naiſſance comme un jour fatal à la religion. La reine, ſans écouter, fait ſonner la charge; elle eſt abandonnée de ſon armée: elle ſe retire dans un bois. Firebrand l'y ſuit & l'y poignarde. Mon intérêt & ma religion demandoient, dit-il, cette grande victime; mais m'en déclarerai-je l'aſſaſſin? Non: l'intérêt qui m'ordonna ce parricide, veut que je le taiſe; je pleurerai en public mon ennemie, je célébrerai ſes vertus. Il dit, on entend un bruit de guerre. L'ignorance paroît, fait enlever le corps *du bon*

ſens, le dépoſe dans un tombeau. Une voix en ſort & prononce ces mots prophétiques : " Que l'ombre du bon ſens erre à ja- „ mais ſur la terre ; que ſes gémiſſements „ ſoient l'éternel effroi de l'armée de l'igno- „ rance ; que cette ombre ſoit uniquement vi- „ ſible aux gens éclairés, & qu'ils ſoient en „ conſéquence toujours traités de viſion- „ naires. „

14. Les loix ſont les fanaux dont la lumiere éclaire le peuple dans le chemin de la vertu. Que faut-il pour rendre les loix reſpectables ? Qu'elles tendent évidemment au bien public, & ſoient long-temps examinées avant d'être promulguées.

Les loix des douze tables furent, chez les Romains, un an entier expoſées à la cenſure publique. C'eſt par une telle conduite que des magiſtrats prouvent le deſir ſincere qu'ils ont d'établir de bonnes loix.

Tout tribunal qui, ſur la réquiſition d'un homme en place, enregiſtreroit facilement une peine de mort contre les citoyens, rendroit la légiſlation odieuſe & la magiſtrature mépriſable.

15. Quatre choſes, diſent les Juifs, doivent détruire le monde, l'une deſquelles eſt un homme religieux & fou.

16. Tout homme craint la douleur & la mort. Le ſoldat même obéit à cette crainte ; elle le diſcipline.

Qui ne redouteroit rien, ne feroit rien contre ſa volonté. C'eſt en qualité de poltronnes que les troupes ſont braves. Or, dit à ce ſujet un grand prince, ſi le bourreau peut tout ſur les armées, il peut tout ſur les villes.

17. Si la police, néceſſaire pour reprimer le crime, eſt trop coûteuſe, elle eſt à charge aux citoyens : elle devient une calamité publique. Si la police eſt trop inquiſitive, elle corrompt les mœurs, elle étend l'eſprit d'eſpionage ; elle devient une calamité publique. Il ne faut pas que la police ſerve la vengeance du fort contre le foible, & qu'elle empriſonne le citoyen ſans faire juridiquement ſon procès. Elle doit de plus ſe ſurveiller ſans ceſſe elle-même. Sans la plus extrême vigilance, ſes commis devenus des malfaiteurs autoriſés, ſont d'autant plus dangereux, que leurs crimes nombreux & cachés, reſtent inconnus comme impunis.

18. Il n'eſt pas d'un deſpote jéſuite comme d'un tyran oriental, qui, ſuivi d'une troupe de bandits, à laquelle il donne le nom d'armée, pille & ravage ſon empire. Le jéſuite deſpote, ſoumis lui-même aux regles de ſon ordre, animé du même eſprit, ne tire ſa conſidération que de la puiſſance de ſes ſujets. Son deſpotiſme ne peut donc leur être nuiſible.

19. Si l'on cite peu de régicides parmi les réformés, c'eſt qu'ils ne s'agenouillent point devant le prêtre, qu'ils ſe confeſſent à Dieu & non à l'homme. Il n'en eſt pas de même des catholiques. Preſque tous ſe confeſſent & communient avant leurs attentats.

20. L'obéiſſance du moine envers ſon ſupérieur, rendra toujours ce dernier redoutable. Ordonne-t-il le meurtre ? Le meurtre s'exécute. Quel religieux peut réſiſter à ſes commandements ! Que de moyens dans le ſupérieur pour ſe faire obéir ! Pour les connoître, parcourons la regle des capucins.

Clemens papa IV. ubi ſupra cap. 6, §. 24, dit : « Un frere n'a droit de ſe confeſſer qu'à » un autre frere, ſi ce n'eſt dans le cas d'une » néceſſité abſolue. » Il dit *ubi ſuprà cap.* 6, §. 8, « Si dans la priſon un frere accablé du » poids de ſes fers, demande à ſe confeſſer à » un religieux de l'ordre, il n'obtiendra ſa » demande que dans le cas où le gardien ju- » gera à propos de lui accorder cette conſo- » lation & cette grace. Le religieux ne pourra » communier à pâques que par la permiſſion » du ſupérieur, & toujours dans l'infirmerie » ou quelqu'autre lieu ſecret. »

Il ajoute *ubi ſuprà cap.* 6, §. 10 : « Pour » les grands crimes, les freres ſeront brûlés » vifs. Pour les autres crimes, ils ſeront dé- » pouillés, mis nuds, ſeront attachés & dé- » chirés impitoyablement par trois repriſes, » à la volonté du pere miniſtre. L'on ne leur » donnera qu'avec meſure un pain d'affliction » & une eau de douleur.

» Pour les crimes atroces, le pere miniſ- » tre pourra inventer tel genre de tourment » qu'il voudra. »

Il dit *ubi ſuprà cap.* 6, §. 2 : « Si le fer, » le feu, les fouets, la ſoif, la priſon, le » refus des ſacrements ne ſont pas ſuffiſants » pour punir un frere, ou lui faire avouer le » crime dont il eſt accuſé, le pere miniſtre » pourra inventer tel genre de ſupplice qu'il » voudra, ſans lui nommer les délateurs & » les témoins, à moins que ce ne fût un re- » ligieux de grande importance. Car il ſeroit » indécent de mettre à la queſtion (hors le cas » d'un crime énorme) un pere qui auroit d'ail- » leurs bien mérité de l'ordre. »

Il ajoute enfin *ubi ſupra cap. 6*, §. 3 : « Le » frere qui aura recours au tribunal ſéculier, » tel que celui de l'évêque, ſera puni à la » volonté du général ou du provincial ; & » le frere qui confeſſera ſon péché, ou en aura » été convaincu, ſera exécuté par forme de » proviſion, nonobſtant l'appel, ſauf à faire » droit dans la ſuite, ſi l'appel eſt fondé. »

Une telle regle donnée, il n'eſt point de moine dont le pape, l'égliſe & le général ne puiſſe faire un régicide. Point de ſupérieurs auxquels le prince dût conférer une ſemblable puiſſance ſur ſes inférieurs. Par quel aveuglement expoſe-t-il ainſi l'innocence aux plus cruels ſupplices, & lui-même à tant de dangers ?

21. Parmi les ouvrages des jéſuites, il en eſt ſans doute beaucoup plus de ridicules que de haſardés. Le pere Garaſſe, par exemple, déclamant contre Caïn, dit p. 130, l. 2. de ſa doctrine curieuſe : « Que Caïn, comme le re- » marquent les Hébreux, étoit un homme de » peu de ſens & le premier athée ; que ce » Caïn ne pouvoit comprendre ce que lui » diſoit Adam ſon pere, ſavoir qu'il étoit un » Dieu ſaint, juge de nos actions. Ne pouvant » le comprendre, Caïn s'imagina que c'étoit » des contes de vieilles, & que ſon pere avoit » perdu le ſens commun, lorſqu'il lui racon- » toit ſa ſortie du paradis terreſtre, & ce qui » lui étoit arrivé. De-là Caïn ſe laiſſe empor- » ter à tuer ſon frere, & à répondre à Dieu » comme s'il eût parlé à un faquin. »

Ce même pere, l. 1, p. 97, raconte qu'à l'arrivée de Calvin dans le Poitou, lorſque preſque toute la nobleſſe en embraſſoit les

erreurs, un gentilhomme retint partie de cette nobleſſe à la foi catholique, en diſant : « Je » promets d'établir une religion meilleure que » celle de Calvin, ſi je trouve une douzaine » de bélitres qui ne craignent pas de ſe faire » brûler pour la défenſe de mes rêveries. » Fontenelle fut perſécuté pour avoir répété dans ſes oracles ce que le pere Garaſſe fait dire au gentilhomme Poitevin. Tant il eſt vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

22. Juſqu'aux pédants janſéniſtes, tous conviennent qu'en France l'éducation actuelle ne peut former des citoyens & des patriotes. Pourquoi donc, toujours occupés de leur grace verſatile ou ſuffiſante, ces janſéniſtes n'ont-ils encore propoſé aucun plan d'éducation publique. Que d'indifférence dans les dévots pour le bien général !

23. Ce livre des aſſertions, diſoient les partiſans des jéſuites, digne d'un théologien Hibernois, ne l'eſt point d'un parlement. Les jéſuites, ajoutoient-ils, n'ont donc pas été jugés par des magiſtrats, mais par des procureurs janſéniſtes. Ce que je ſais, c'eſt qu'on doit en partie à ce livre la diſſolution de cette ſociété. Tant il eſt vrai que les plus heureuſes réformes s'operent quelquefois par les moyens les plus ridicules.

24. En preſque tous les pays, qui veut obtenir une charge, doit être de la religion du peuple. La Chine, dit-on, eſt preſque le ſeul empire où l'on ait reconnu l'abus de cet uſage. Pour être hiſtorien juſte & véridique, s'il faut, diſent les Chinois, être indifférent à toute religion ; pour régir équitablement les hommes, pour être magiſtrat integre, mandarin,

ſans prévention, il faut donc n'être pareillement d'aucune ſecte.

25. Pons de Thiard de Biſſy, évêque de Châlons-ſur-Saone (le ſeul qui, dans les états de Blois de 1588, fût reſté fidele à Henri III.) adreſſe une lettre au parlement de Dijon. Dans cette lettre en date de 1590, ce prélat déplore d'abord le malheur de ſa triſte patrie; il décrit les horreurs de la ligue & ſes crimes abominables; il aſſure enfin que Dieu, dans ſa colere, veut abîmer ce beau royaume *que des impoſteurs au maſque de fer ont ébranlé de toutes parts.* Puis s'adreſſant au parlement, c'eſt ainſi qu'il l'exhorte à chaſſer les jéſuites.

« Ces apôtres de Mahomet ont, dit-il, » l'impiété de prêcher que la guerre eſt la voie » de Dieu. Que ces ſéducteurs diaboliques, » ces amateurs préſomptueux de la fauſſe ſa- » geſſe, ces zélateurs hypocrites, ces mu- » railles reblanchies, ces écoles, auteurs de » tempêtes civiles, ces incendiaires des eſ- » prits, ces boute-feux des ſéditions, ces » émiſſaires de l'Eſpagne, ces eſpions dange- » reux & habiles dans l'art de dreſſer des em- » bûches, ſoient donc à jamais bannis de » France. »

Portant enſuite la parole au jéſuite Charles & à ſes confreres : „ Vous voyez, dit-il, „ tous ces forfaits exécrables qui font gémir „ les gens de bien, & vous n'y oppoſez pas „ le moindre ſigne d'improbation : vous faites „ plus ; vous y applaudiſſez, vous promettez „ aux plus grands crimes les récompenſes cé- „ leſtes. Vous excitez à les commettre, & „ vous placez dans le ciel d'infames brigands „ que vous lavez dans la roſée de votre miſéri- „ corde.

„ Le roi très-chrétien vient d'être assassiné
„ par l'attentat horrible de vos semblables, &
„ vous l'immolez encore après sa mort. Vous
„ le dévouez aux flammes éternelles, & vous
„ osez prêcher qu'on doit lui refuser le secours
„ des prieres. „

26. O mortels ! qui vous dites bons & qui l'êtes en effet si peu, ne rougirez-vous jamais de votre indifférence pour la réforme & la perfection de vos loix ? Vos magistrats ne savent-ils vous régir & vous contenir que par la crainte des supplices les plus abominables ? Insensibles aux cris & aux gémissements des condamnés, n'essayeront-ils jamais de réprimer le crime par des moyens plus doux ? Il est temps qu'ils constatent leur humanité par la recherche de ces moyens. Qu'ils composent donc des ouvrages sur ce sujet. Qu'ils craignent qu'on n'impute à la paresse de leur esprit le meurtre de tant d'infortunés, & qu'ils proposent enfin des prix pour la solution du problême si digne de l'équité compatissante des souverains.

O mortels ! votre prétendue bonté n'est qu'hypocrisie ! Elle est dans vos paroles & non dans vos actions.

SECTION VIII.

De ce qui conſtitue le bonheur des Individus ; de la baſe ſur laquelle on doit édifier la félicité nationale, néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

CHAPITRE I.

Tous les hommes dans l'état de ſociété, peuvent-ils être également heureux ?

NULLE ſociété où tous les citoyens puiſſent être égaux en richeſſes & en puiſſance. 1. En eſt-il où tous puiſſent être égaux en bonheur ? C'eſt ce que j'examine.

Des loix ſages pourroient ſans doute opérer le prodige d'une félicité univerſelle. Tous les citoyens ont-ils quelque propriété ? Tous ſont-ils dans un certain état d'aiſance ? & peuvent-ils, par un travail de ſept ou huit heures, ſubvenir abondamment à leurs beſoins & à ceux de leur famille ? Ils ſont auſſi heureux qu'ils peuvent l'être.

Pour le prouver, ſachons en quoi conſiſte le bonheur du particulier. Cette connoiſſance

préliminaire eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe édifier la félicité nationale.

Une nation eſt le compoſé de tous ſes citoyens ; & le bonheur public, le compoſé de tous les bonheurs particuliers. Or, qu'eſt-ce qui conſtitue le bonheur de l'individu ? Peut-être l'ignore-t-on encore, & ne s'eſt-on point aſſez occupé d'une queſtion qui peut cependant jeter les plus grandes lumieres ſur les diverſes parties de l'adminiſtration.

Qu'on interroge la plupart des hommes. Pour être également heureux, diront-ils, il faudroit que tous fuſſent également riches & puiſſants. Rien de plus faux que cette aſſertion. En effet, ſi la vie n'eſt que le compoſé d'une infinité d'inſtants divers, tous les hommes ſeroient egalement heureux, ſi tous pouvoient remplir ces inſtants d'une maniere également agréable. Le peut-on dans les différentes conditions ? Eſt-il poſſible d'y colorier de la même nuance de félicité tous les moments de la vie humaine ? Pour réſoudre cette queſtion, ſachons dans quelles occupations différentes ſe conſomment néceſſairement les diverſes parties de la journée.

CHAPITRE II.

De l'emploi du temps.

LES hommes ont faim & ſoif : ils ont beſoin de coucher avec leurs femmes, de dormir, &c. Des vingt-quatre heures de la journée, ils en emploient dix ou douze à pourvoir à ces divers beſoins. Au moment qu'ils les ſatisfont, depuis le marchand de peaux de lapin juſqu'au prince, tous ſont également heureux.

En vain diroit-on que la table de la richeſſe eſt plus délicate que celle de l'aiſance. L'artiſan eſt-il bien nourri ? il eſt content. La différente cuiſine des différents peuples prouve, comme je l'ai déjà dit, que la bonne chere eſt la chere accoutumée (1).

Il eſt donc dix ou douze heures de la journée, où tous les hommes aſſez aiſés pour ſe procurer le néceſſaire, peuvent être également heureux. Quant aux dix ou douze autres

(1) Ce mot me rappelle celui d'un cuiſinier François. Il étoit paſſé en Angleterre ; il y voyoit tout manger à la ſauce bianche. Quoi, diſoit-il, en ce pays on compte cent religions différentes & rien qu'une ſeule ſauce pour tous les mets. Vive la France : nous n'y avons qu'une religion, mais en revanche point de viande qu'on n'y mange à ſauces différentes.

heures, c'eſt-à-dire, à celles (1) qui ſéparent un beſoin renaiſſant d'un beſoin ſatisfait, qui doute que les hommes n'y jouiſſent encore de la même félicité, s'ils en font communement le même uſage, & ſi preſque tous le conſacrent au travail, c'eſt-à-dire, à l'acquiſition de l'argent néceſſaire pour ſubvenir à leurs beſoins ? Or, le poſtillon qui court, le charretier qui voiture, le commis qui enregiſtre, tous, dans leurs divers états, ſe propoſent ce même objet. Ils font donc en ce ſens le même emploi de leur temps.

Mais, dira-t-on, en eſt-il ainſi de l'opulent oiſif ? Ses richeſſes fourniſſent ſans travail à tous ſes beſoins, à tous ſes amuſements : j'en conviens. En eſt-il plus heureux ? Non : la nature ne multiplie pas en ſa faveur les beſoins de la faim, de l'amour, &c. Mais cet opulent remplit d'une maniere plus agréable l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant ? J'en doute.

L'artiſan eſt ſans contredit expoſé au travail. Mais le riche oiſif l'eſt à l'ennui. Lequel de ces deux maux eſt le plus grand ?

Si le travail eſt généralement regardé comme un mal, c'eſt que, dans la plupart des gouvernements, l'on ne ſe procure le néceſſaire que par un travail exceſſif ; c'eſt que l'idée du travail rappelle en conſéquence toujours l'idée de la peine.

---

(1) C'eſt en effet de l'emploi plus ou moins heureux de ces dix ou douze heures que dépendent principalement le bonheur ou le malheur de la plupart des hommes.

Le travail cependant n'en eſt pas une en lui-même. L'habitude nous le rend-elle facile ? nous occupe-t-il ſans trop nous fatiguer ? Le travail au contraire eſt un bien.

Que d'artiſants devenus riches continuent encore leur commerce, & ne le quittent qu'à regret, lorſque la vieilleſſe les y contraint ! Rien que l'habitude ne rende agréable.

Dans l'exercice de ſa charge, de ſon métier, de ſa profeſſion, de ſon talent, le magiſtrat qui juge, le ſerrurier qui forge, l'huiſſier qui exploite, le poëte & le muſicien qui compoſent, tous goûtent à-peu-près le même plaiſir, & dans leurs travaux divers, trouvent également le moyen d'échapper au mal phyſique de l'ennui.

L'homme occupé eſt l'homme heureux. Pour le prouver, je diſtinguerai deux ſortes de plaiſirs.

Les uns ſont les *plaiſirs des ſens*. Ils ſont fondés ſur des beſoins phyſiques. Ils ſont goûtés dans toutes les conditions ; & dans le moment où les hommes en jouiſſent, ils ſont également fortunés. Mais ces plaiſirs ont peu de durée.

Les autres ſont les *plaiſirs de prévoyance*. Entre ces plaiſirs, je compte tous les moyens de ſe procurer les beſoins phyſiques. Ces moyens ſont, par la prévoyance, toujours convertis en plaiſirs réels. Je prends le rabot ; qu'éprouverai-je ? Tous les plaiſirs de prévoyance attachés au paiement de ma menuiſerie. Or, les plaiſirs de cette eſpece n'exiſtent point pour l'opulent qui, ſans travail, trouve dans ſa caiſſe l'échange de tous les objets de ſes deſirs. Il n'a rien à faire pour ſe les procurer ; il en eſt d'autant plus ennuyé.

Auſſi, toujours inquiet, toujours en mouvement, toujours promené dans un carroſſe, c'eſt l'écureuil qui ſe déſennuie en roulant ſa cage. Pour être heureux, l'opulent oiſif eſt forcé d'attendre que la nature renouvelle en lui quelque beſoin.

C'eſt donc l'ennui du déſœuvrement, qui remplit en lui l'intervalle qui ſépare un beſoin renaiſſant d'un beſoin ſatisfait.

Dans l'artiſan, c'eſt le travail qui, lui procurant les moyens de pourvoir à des beſoins, à des amuſements qu'il n'obtient qu'à ce prix, le lui rend agréable.

Pour le riche oiſif, il eſt mille moments d'ennui, pendant leſquels l'artiſan & l'ouvrier goûtent les plaiſirs toujours renaiſſants de la prévoyance.

Le travail, lorſqu'il eſt modéré, eſt en général le plus heureux emploi que l'on puiſſe faire du temps où l'on ne ſatisfait aucun beſoin, où l'on ne jouit d'aucun des plaiſirs des ſens, ſans contredit les plus vifs & les moins durables de tous.

Que de ſentiments agréables ignorés de celui qu'aucun beſoin ne néceſſite à penſer ! Mes immenſes richeſſes m'aſſurent-elles tous les plaiſirs que le pauvre deſire, & qu'il acquiert avec tant de peine ? Je me plonge dans l'oiſiveté. J'attends, comme je l'ai déja dit, avec impatience que la nature réveille en moi quelque deſir nouveau. J'attends ; je ſuis ennuyé & malheureux. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme occupé. L'idée du travail & de l'argent dont on le paie, s'eſt-elle aſſociée dans ſa mémoire à l'idée du bonheur ? l'occupation en devient un. Chaque coup de hache

rappelle au ſouvenir du charpentier les plaiſirs que doit lui procurer le paiement de ſa journée.

En général, toute occupation néceſſaire remplit, de la maniere la plus agréable, l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, c'eſt-à-dire, les dix ou douze heures de la journée où l'on envie le plus l'oiſiveté du riche, où l'on le croit ſi ſupérieurement heureux.

La joie avec laquelle, dès le matin, le laboureur attelle ſa charrue, & le receveur ouvre ſa caiſſe & ſon livre de compte, en eſt la preuve.

L'occupation eſt un plaiſir de tous les inſtants, mais ignoré du grand & du riche oiſif. La meſure de notre opulence, quoiqu'en diſe le préjugé, n'eſt donc pas la meſure de notre félicité. Auſſi, dans toutes les conditions où, comme je l'ai déja dit, l'on peut, par un travail modéré, ſubvenir à tous ſes beſoins, les hommes au-deſſus de l'indigence, moins expoſés à l'ennui que les riches oiſifs, ſont à-peu-près auſſi heureux qu'ils peuvent l'être.

Les hommes, ſans être égaux en richeſſes & en dignités, peuvent donc l'être en bonheur. Mais pourquoi les empires ne ſont-ils peuplés que d'infortunés ?

CHAPITRE III.

Des cauſes du malheur de preſque toutes les nations.

LE malheur preſque univerſel des hommes & des peuples, dépend de l'imperfection de leurs loix & du partage trop inégal des richeſſes. Il n'eſt, dans la plupart des royaumes, que deux claſſes de citoyens; l'une qui manque du néceſſaire, l'autre qui regorge de ſuperflus.

La premiere ne peut pourvoir à ſes beſoins que par un travail exceſſif. Ce travail eſt un mal phyſique pour tous : c'eſt un ſupplice pour quelques-uns.

La ſeconde claſſe vit dans l'abondance, mais auſſi dans les angoiſſes de l'ennui (1). Or,

(1) A combien de maux, outre ceux de l'ennui, les riches ne ſont-ils pas ſujets ? Que d'inquiétudes & de ſoins pour accroître & conſerver une grande fortune ? Qu'eſt-ce qu'un riche ? C'eſt l'intendant d'une grande maiſon chargé de nourrir & d'habiller les valets qui le déshabillent.

Si ſes domeſtiques ont du pain aſſuré pour leur vieilleſſe, & s'ils n'ont point partagé avec leur maître l'ennui de ſon déſœuvrement, ils ont été mille fois plus heureux.

Le bonheur d'un opulent eſt une machine compliquée à laquelle il y a toujours à refaire. Pour être conſtamment heureux, il faut l'être à peu de frais

l'ennui eſt un mal preſque auſſi redoutable que l'indigence.

La plupart des empires ne doivent donc être peuplés que d'infortunés. Que faire pour y rappeller le bonheur ? Diminuer la richeſſe des uns, augmenter celle des autres ; mettre le pauvre en un tel état d'aiſance, qu'il puiſſe par un travail de ſept ou huit heures abondamment ſubvenir à ſes beſoins & à ceux de ſa famille. C'eſt alors qu'il devient à-peu-près auſſi heureux qu'il le peut être.

Il goûte alors, quant aux plaiſirs phyſiques, tous ceux de l'opulent. L'appétit du pauvre eſt de la nature de l'appétit du riche ; &, pour me ſervir du proverbe uſité, *Le riche ne dîne pas deux fois.* Je ſais qu'il eſt des plaiſirs coûteux hors de la portée de la ſimple aiſance : mais l'on peut toujours le remplacer par d'autres, & remplir, d'une maniere également agréable l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, c'eſt-à-dire, un repas d'un autre repas, une premiere d'une ſeconde jouiſſance. Dans tout ſage gouvernement, l'on peut jouir d'une égale félicité, & dans les moments où l'on ſatisfait ſes beſoins, & dans ceux qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant. Or, ſi la vie n'eſt que l'addition de ces deux ſortes d'inſtants, l'homme aiſé, comme je m'étois propoſé de le prouver, peut donc égaler en bonheur les plus riches & les plus puiſſants.

Mais eſt-il poſſible que de bonnes loix miſſent tous les citoyens dans cet état d'aiſance requis pour le bonheur ? C'eſt à ce fait que ſe réduit maintenant cette importante queſtion.

CHAPITRE IV.

Qu'il eſt poſſible de donner plus d'aiſance aux citoyens.

DANS l'état actuel de la plupart des nations, que le gouvernement, frappé de la trop grande diſproportion des fortunes, veuille y remettre plus d'égalité, il aura ſans doute mille obſtacles à ſurmonter. Un ſemblable projet, conçu avec ſageſſe, ne peut & ne doit s'exécuter que par des changements continus & inſenſibles; mais ces changements ſont poſſibles.

Que les loix aſſignent quelque propriété à tous les citoyens, elles arracheront le pauvre à l'horreur de l'indigence & le riche au malheur de l'ennui. Elles rendront l'un & l'autre plus heureux.

Mais ces loix établies, s'imagine-t-on que ſans être également riches ou puiſſants (1),

(1) Ai-je contracté un grand nombre de beſoins? En vain l'on voudroit me perſuader que peu de fortune ſuffit à ma félicité. Si l'on a dès mon enfance uni dans ma mémoire l'idée de richeſſe à celle du bonheur, quel moyen de les ſéparer dans un âge avancé? Ignoreroit-on encore ce que peut ſur nous l'aſſociation de certaines idées?

Que par la forme du gouvernement, j'aie tout à craindre des grands, je reſpecterai méchaniquement la grandeur juſque dans le ſeigneur étranger, qui ne

les hommes ſe croiroient également heureux? Rien de plus difficile à leur perſuader dans l'éducation actuelle. Pourquoi? C'eſt que dans leur enfance on aſſocie dans leur mémoire l'idée de richeſſe à celle de bonheur; c'eſt qu'en preſque tous les pays cette idée doit ſe graver d'autant plus profondément dans leur ſouvenir, qu'ils ne pourvoyent communément que par un travail exceſſif à leurs beſoins preſſants & journaliers.

En ſeroit-il ainſi dans un pays gouverné par d'excellentes loix?

Si le ſauvage a, pour l'or & les dignités, le mépris le plus dédaigneux, l'idée de l'extrême richeſſe n'eſt donc pas néceſſairement liée à celle de l'extrême bonheur. On peut donc s'en former des idées diſtinctes & différentes; on peut donc prouver aux hommes que dans la ſuite des inſtants qui compoſent leur vie, tous ſeroient également heureux, ſi par la forme du gouvernement ils pouvoient, à quelque aiſance, joindre la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté. C'eſt le défaut de bonnes loix, qui par-tout allume le deſir d'immenſes richeſſes.

---

peut rien ſur moi. Que j'aie aſſocié dans mon ſouvenir l'idée de vertu à celle de bonheur, je la cultiverai lors même que cette vertu ſera l'objet de la perſécution. Je ſais bien qu'à la longue ces deux idées ſe déſuniront, mais ce ſera l'œuvre du temps, & même d'un long-temps. Il faudra pour cet effet que des expériences répétées m'aient cent fois prouvé que la vertu ne procure réellement aucun des avantages que j'en attendois. C'eſt dans la méditation profonde de ce fait qu'on trouvera la ſolution d'une infinité de problêmes inſolubles, ſans la connoiſſance de cette aſſociation de nos idées.

CHAPITRE V.

Du deſir exceſſif des richeſſes.

JE n'examine point dans ce chapitre ſi le deſir de l'or eſt le principe d'activité de la plupart des nations, & ſi dans les gouvernements actuels, cette paſſion n'eſt pas un mal néceſſaire. Je ne la conſidere que relativement à ſon influence ſur le bonheur des particuliers.

Ce que j'obſerve à ce ſujet, c'eſt qu'il eſt des pays où le deſir d'immenſes richeſſes devient raiſonnable. Ce ſont ceux où les taxes ſont arbitraires, & par conſéquent les poſſeſſions incertaines; où les renverſements des fortunes ſont fréquents; où, comme en Orient, le prince peut impunément s'emparer des propriétés de ſes ſujets.

Dans ces pays, ſi l'on deſire les tréſors d'Ambouleaſent, c'eſt que, toujours expoſé à les perdre, on eſpere au moins tirer des débris d'une grande fortune de quoi ſubſiſter ſoi & ſa famille. Par-tout où la loi, ſans force, ne peut protéger le foible contre le puiſſant, on peut regarder l'opulence comme un moyen de ſe ſouſtraire aux injuſtices, aux vexations du fort, au mépris, enfin, compagnon de la foibleſſe. On deſire donc une grande fortune, comme une protectrice & un bouclier contre les oppreſſeurs.

Mais dans un gouvernement où l'on ſeroit aſſuré de la propriété de ſes biens, de ſa vie

& de ſa liberté, où le peuple vivroit dans une certaine aiſance, le ſeul homme qui pût raiſonnablement deſirer d'immenſes richeſſes, ſeroit le riche oiſif : lui ſeul, s'il en étoit dans un tel pays, pourroit les croire néceſſaires à ſon bonheur ; parce que ſes beſoins ſont en fantaiſies (1), & que les fantaiſies n'ont point de bornes. Vouloir les ſatisfaire, c'eſt vouloir remplir le tonneau des Danaïdes.

Par-tout où les citoyens n'ont point de part au gouvernement, où toute émulation eſt éteinte, quiconque eſt au-deſſus du beſoin, eſt ſans motif pour étudier & pour s'inſtruire ; ſon ame eſt vuide d'idées ; il eſt abſorbé dans l'ennui ; il voudroit y échapper : il ne le peut. Sans reſſources au-devant de lui-même, c'eſt du dehors qu'il attend ſa félicité. Trop pareſſeux pour aller au devant du plaiſir, il faudroit que le plaiſir vînt au-devant de lui. Or le plaiſir ſe fait ſouvent attendre, & le riche, par cette raiſon, eſt ſouvent néceſſairement infortuné.

Ma félicité dépend-elle d'autrui ? Suis-je paſſif dans mes amuſements ? Ne puis-je m'arracher moi-même à l'ennui ? Quel moyen de

(1) Il eſt des pays où le faſte & les fantaiſies ſont, non-ſeulement le beſoin des grands, mais encore celui du Financier. Rien de plus ridicule que ce qu'il appelle chez lui luxe de décence. Encore n'eſt-ce pas ce luxe qui le ruine. Qu'on ouvre ſes livres de compte, l'on voit que les dépenſes de ſa maiſon ne ſont pas les plus conſidérables ; que les plus grandes ſont en fantaiſies, bijoux &c. & que ſes beſoins en ce genre ſont illimités, comme ſon amour pour les richeſſes.

m'y

m'y ſouſtraire ? C'eſt peu d'une table ſplendide, il me faut encore des chevaux, des chiens, des équipages, des concerts, des muſiciens, des peintres, des ſpectacles pompeux. Point de tréſor qui puiſſe fournir à ma dépenſe.

Peu de fortune ſuffit au bonheur de l'homme occupé. * 2. La plus grande ne ſuffit pas au bonheur d'un déſœuvré. Il faut ruiner cent villages pour amuſer un oiſif. Les plus grands princes n'ont point aſſez de richeſſes & de bénéfices pour ſatisfaire l'avidité d'une femme, d'un courtiſan ou d'un prélat. Ce n'eſt point au pauvre, c'eſt au riche oiſif que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin d'immenſes richeſſes. Que de citoyens privés du néceſſaire, uniquement pour ſubvenir aux dépenſes de quelques ennuyés ! La richeſſe a-t-elle engourdi dans un homme la faculté de penſer ? il s'abandonne à la pareſſe ; il ſent, à la fois, de la douleur à ſe mouvoir & de l'ennui à n'être point mû. Il voudroit être remué, ſans ſe donner la peine de ſe remuer. Or, que de richeſſes pour ſe procurer ce mouvement étranger !

O ! Indiens, vous n'êtes pas ſans doute les ſeuls miſérables ! Pour adoucir vos maux, conſidérez cet opulent oiſif, qui, paſſif dans preſque tous ſes amuſements, ne peut s'arracher à l'ennui, que par des ſenſations trop vives pour être fréquentes.

Si l'on me ſoupçonnoit d'exagérer ici le malheur du riche oiſif, que l'on examine en détail ce que la plupart des grands & des riches font pour l'éviter, l'on ſera convaincu que cette maladie eſt du moins auſſi commune que cruelle.

CHAPITRE VI.

De l'ennui.

L'ENNUI eſt une maladie de l'ame. Quel en eſt le principe ? l'abſence de ſenſations aſſez vives pour nous occuper (1).

Une médiocre fortune nous néceſſite-t-elle au travail ? En a-t-on contracté l'habitude ? Pourſuit-on la gloire dans la carriere des arts & des ſciences ? On n'eſt point expoſé à l'ennui.

Il n'attaque communément que le riche oiſif.

---

(1) Des ſenſations foibles ne nous arrachent point à l'ennui. Dans ce nombre je place les ſenſations habituelles. Je m'éveille à l'aube du jour, je ſuis frappé par les rayons réflechis de tous les objets qui m'environnent ; je le ſuis par le chant du coq, par le murmure des eaux, par le bêlement des troupeaux, & je m'ennuie. Pourquoi ? C'eſt que des ſenſations trop habituelles ne font plus ſur moi d'impréſſions ſi fortes.

CHAPITRE VII.

Des moyens inventés par les oiſifs pour ſe ſouſtraire à l'ennui.

EN France, par exemple, mille devoirs de ſociété, inconnus aux autres nations, y ont été inventés par l'ennui. Une femme ſe marie; elle accouche. Un oiſif l'apprend : il s'impoſe à tant de viſites; va tous les jours à la porte de l'accouchée, parle au Suiſſe, remonte dans ſon carroſſe & va s'ennuyer ailleurs.

De plus, ce même oiſif ſe condamne chaque jour à tant de billets, à tant de lettres de compliments, écrites avec dégoût & lues de même.

L'oiſif voudroit éprouver à chaque inſtant des ſenſations fortes. Elles ſeules peuvent l'arracher à l'ennui. A leur défaut, il ſaiſit celles qui ſe trouvent à ſa portée. Je ſuis ſeul; j'allume du feu. Le feu fait compagnie. C'eſt pour éprouver ſans ceſſe de nouvelles ſenſations que le Turc & le Perſan mâchent perpétuellement, l'un ſon opium, l'autre ſon bétel.

Le ſauvage s'ennuie-t-il ? il s'aſſied près d'un ruiſſeau & fixe les yeux ſur le courant. En France, le riche, pour la même raiſon, ſe loge chérement ſur le quai des Théatins. Il voit paſſer les bateaux, il éprouve de temps en temps quelques ſenſations. C'eſt

un tribut de trois ou quatre mille livres que l'oiſif paie tous les ans à l'ennui, & dont l'homme occupé eût pu faire préſent à l'indigence. Or, ſi les grands, les riches ſont ſi fréquemment & ſi fortement attaqués de la maladie de l'ennui, nul doute qu'elle n'ait une grande influence ſur les mœurs nationales.

CHAPITRE VIII.

De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des nations.

DANS un gouvernement où les riches & les grands n'ont point de part au maniement des affaires publiques ; où, comme en Portugal, la ſuperſtition leur défend de penſer, que peut faire le riche oiſif ? L'amour. Les ſoins qu'exige une maîtreſſe y peuvent ſeuls remplir, d'une maniere vive, l'intervalle qui ſépare un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant. Mais pour qu'une maîtreſſe devienne occupation, que faut-il ? Que l'amour ſoit entouré de périls, que la jalouſie vigilante, s'oppoſant ſans ceſſe aux deſirs de l'amant, cet amant ſoit ſans ceſſe occupé des moyens de la ſurprendre (1).

L'amour & la jalouſie ſont, en Portugal, (2) les ſeuls remedes à l'ennui. Or, quelle

(1) Ce que la jalouſie opere à cet égard en Portugal, la loi l'operoit à Sparte. Licurgue avoit voulu que le mari, ſéparé de la femme, ne la vît qu'en ſecret, dans des lieux & des bois écartés. Il ſentoit que la difficulté de ſe rencontrer augmenteroit leur amour, reſſerreroit le lien conjugal, & tiendroit les deux époux dans une activité qui les arracheroit à l'ennui.

(2) Point de jalouſie plus emportée, plus cruelle & en même temps plus laſcive que celle des femmes

influence de tels remedes ne doivent-ils pas avoir ſur les mœurs nationales ? C'eſt à l'ennui qu'on doit pareillement en Italie l'invention des Sigisbées.

L'ennui ſans doute eut autrefois part à l'inſtitution de la chevalerie. Les anciens & preux chevaliers ne cultivoient, ni les arts, ni les ſciences. La mode ne leur permettoit pas de

---

de l'Orient. Je citerai à ce ſujet la traduction d'un poëte Perſan. Une Sultane fait dépouiller devant elle le jeune eſclave qu'elle aime & qu'elle croit infidele. Il eſt étendu à ſes pieds : elle ſe précipite ſur lui.

" C'eſt malgré toi, lui dit-elle, que je jouis encore de ta beauté, mais enfin j'en jouis. Déja tes yeux ſont mouillés des larmes du plaiſir ; ta bouche eſt entr'ouverte, tu te meurs. Eſt-ce pour la derniere fois que je te ſerre ſur mon ſein. L'excès de l'ivreſſe efface de mon ſouvenir ton infidélité. Je ſuis toute ſenſation. Toutes les facultés de mon ame m'abandonnent & s'abſorbent dans le plaiſir : je ſuis le plaiſir même.

„ Mais quelle idée ſuccede à ce rêve délicieux ? Quoi, tu ſerois careſſé par ma rivale ! Non ; ce corps ne paſſera du moins que défiguré dans ſes bras. Qui me retient ? Tu es nud & ſans défenſe. Tes beautés me déſarmeroient-elles ? Je rougis de la volupté avec laquelle je conſidere encore la rondeur de ce corps..... Mais ma fureur ſe rallume. Ce n'eſt plus l'amour ni le plaiſir qui m'anime. La vengeance & la jalouſie vont te déchirer de verges. La crainte t'éloignera de ma rivale & te ramenera près de moi.

„ Ta poſſeſſion à ce prix n'eſt ſans doute flatteuſe, ni pour la vanité, ni pour le ſentiment ; n'importe, elle le ſera pour mes ſens.

„ Ma rivale mourra loin de toi, & je mourrai dans tes bras.

s'inſtruire, ni leur naiſſance, de commercer. Que pouvoit donc faire un chevalier? L'amour. Mais au moment qu'il déclaroit ſa paſſion à ſa maîtreſſe, ſi cette maîtreſſe eût, comme dans les mœurs actuelles, reçu ſa main & couronné ſa tendreſſe, ils ſe fuſſent mariés, euſſent fait des enfants & puis c'eſt tout. Or, un enfant eſt bientôt fait. L'époux & l'épouſe ſe fuſſent ennuyés une partie de leur vie.

Pour conſerver leurs deſirs dans toute leur activité, pour en occuper leur jeuneſſe & en écarter l'ennui, le chevalier & ſa maîtreſſe dûrent donc, par une convention tacite & inviolable, s'engager, l'un d'attaquer, l'autre de réſiſter tant de temps. L'amour, par ce moyen, devenoit une occupation. C'en étoit réellement une pour le chevalier.

Toujours en action près de ſa bien-aimée, il falloit, pour la conquérir, que l'amant ſe montrât paſſionné dans ſes propos, vaillant dans les combats, qu'il ſe préſentât dans les tournois, y parût bien monté, galamment armé, & y maniât la lance avec adreſſe & force. Le chevalier paſſoit ſa jeuneſſe dans ces exercices, tuoit le temps dans ces occupations; il ſe marioit enfin, & la bénédiction nuptiale donnée, le romancier n'en parloit plus.

Peut-être dans leur vieilleſſe les preux chevaliers d'autrefois étoient-ils, comme quelques-uns de nos vieux guerriers d'aujourd'hui, ennuyés, ennuyeux, bavards & ſuperſtitieux.

Peut-être, pour être heureux, faut-il que nos deſirs ſoient remplis auſſi-tôt que conçus? Non: le plaiſir veut qu'on le pourſuive quelque temps. Puis-je, à mon lever, jouir d'une

jolie femme, que faire le reſte de la journée? Tout y prendra la couleur de l'ennui? Ne dois-je la voir que le ſoir, le flambeau de l'eſpoir & du plaiſir colorera, d'une nuance de roſe, tous les inſtants de ma journée. Un jeune homme demande un ſérail. S'il l'obtient, bientôt épuiſé par le plaiſir, il végétera dans le déſœuvrement de l'ennui.

Connois, lui dirois-je, toute l'abſurdité de ta demande. Vois ces grands, ces princes, ces hommes extrêmement riches, ils poſſedent tout ce que tu envies; quels mortels ſont plus ennuyés! S'ils jouiſſent de tout avec indifférence, c'eſt qu'ils jouiſſent ſans beſoin.

Quel plaiſir différent éprouvent dans les forêts deux hommes, dont l'un chaſſe pour s'amuſer, & l'autre, pour nourrir lui & ſa famille? Ce dernier arrive-t-il à ſa cabane chargé de gibier? Sa femme & ſes enfants ont couru au-devant de lui. La joie eſt ſur leur viſage; il jouit de toute celle qu'il leur procure.

Le beſoin eſt le principe, & de l'activité & du bonheur des hommes. Pour être heureux, il faut des deſirs, les ſatisfaire avec quelque peine; mais la peine donnée, être ſûr d'en jouir.

CHAPITRE IX.

De l'acquiſition plus ou moins difficile des plaiſirs, ſelon le gouvernement où l'on vit & le poſte qu'on y occupe.

JE prends encore le plaiſir des femmes pour exemple. En Angleterre l'amour n'y eſt point une occupation ; c'eſt un plaiſir. Un grand, un riche, occupé dans la chambre haute ou baſſe des affaires publiques, ou chez lui de ſon commerce, traite légérement l'amour. Ses lettres ou ſes envois expédiés, il monte chez une jolie fille jouir & non ſoupirer. Quel rôle joueroit à Londres un Sigisbée ? A-peu-près le même qu'il eût joué à Sparte ou dans l'ancienne Rome.

Qu'en France même un miniſtre vît des femmes ; on le trouve bon. Mais qu'il perde ſon temps auprès d'elles ; on s'en moque. On veut bien qu'il jouiſſe, non qu'il ſoupire. Les dames ſont donc priées de ſe prêter avec égard à la triſte ſituation du miniſtre & d'être pour lui moins difficiles.

Peut-être n'a-t-on rien à leur reprocher ſur ce point. Elles ſont aſſez patriotes pour lui épargner juſqu'à l'ennui de la déclaration, & ſentent que c'eſt toujours ſur le degré du déſœuvrement d'un amant, qu'elles doivent meſurer leur réſiſtance.

CHAPITRE X.

Quelle maîtreſſe convient à l'oiſif.

ON fait maintenant peu de cas de l'amour platonique : on lui préfere l'amour phyſique ; & celui-ci n'eſt pas réellement le moins vif. Le cerf eſt-il enflammé de ce dernier amour ? De timide, il devient brave. Le chien fidele quitte ſon maître & court après la lice en chaleur. En eſt-il ſéparé ? il ne mange point : tout ſon corps friſſonne, il pouſſe de longs hurlements. L'amour platonique fait-il plus ? Non : je m'en tiens donc à l'amour phyſique. C'eſt pour ce dernier que M. de Buffon ſe déclare, & je penſe comme lui, que de tous les amours, c'eſt le plus agréable, excepté cependant pour les déſœuvrés.

Une coquette eſt pour ces derniers une maîtreſſe délicieuſe. Entre-t-elle dans une aſſemblée vêtue de cette maniere galante qui permet à tous d'eſpérer ce qu'elle n'accordera qu'à très-peu ? L'oiſif s'éveille ; ſa jalouſie s'irrite ; il eſt arraché à l'ennui (1). Il faut donc des coquettes aux oiſifs & de jolies filles aux occupés.

(1) La plus forte paſſion de la coquette eſt d'être adorée. Que faire à cet effet ? Toujours irriter les deſirs des hommes, & ne les ſatisfaire preſque jamais. *Une femme*, dit le proverbe, *eſt une table bien ſervie, qu'on voit d'un œil indifférent avant ou après le repas.*

La chaſſe des femmes, comme celle du gibier, doit être différente, ſelon le temps qu'on veut y mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux ? On va au tiré. Ne ſait-on que faire de ſon temps ? veut-on prolonger ſon mouvement ? il faut des chiens courants & forcer le gibier. La femme adroite ſe fait courir long-temps par le déſœuvré.

Au Canada, le roman du ſauvage eſt court. Il n'a pas le temps de faire l'amour. Il faut qu'il péche & qu'il chaſſe. Il offre donc l'allumette à ſa maitreſſe ; l'a-t-elle ſoufflée ? Il eſt heureux. Si l'on avoit à peindre les amours de Marius & de Céſar, lorſqu'ils avoient en tête Sylla & Pompée, ou le roman ne ſeroit pas vraiſemblable, ou, comme celui du ſauvage, il ſeroit très-court. Il faudroit que Céſar y répétât, je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Si l'on décrivoit, au contraire, les amours champêtres des bergers oiſifs, il faudroit leur donner des maitreſſes délicates, cruelles & ſurtout fort pudibondes. Sans de telles maitreſſes, Céladon périroit d'ennui.

CHAPITRE XI.

De la variété des romans & de l'amour dans l'homme oisif ou occupé.

DANS tous les siecles les femmes ne se laissent pas prendre aux mêmes appas, & de-là tant de tableaux différents de l'amour. Le sujet est cependant toujours le même ; c'est l'union d'un homme à une femme.

Le roman est fini, lorsque le romancier les a couchés dans le même lit.

Si ces sortes d'ouvrages different entr'eux, ce n'est que dans la variété des moyens employés par le héros pour faire agréer à sa maîtresse cette phrase un peu sauvage ; *moi vouloir coucher avec toi* (1).

Le ton des romans change selon le siecle, le gouvernement, où le romancier écrit, & le degré d'oisiveté de son héros. Chez une nation occupée, on met peu d'importance à l'amour. Il est inconstant, aussi peu durable que la rose. Tant que l'amant en est aux petits soins, aux premieres faveurs ; c'est la rose en bouton. Aux premiers plaisirs, le bouton s'ouvre & découvre la rose naissante. De nouveaux plaisirs l'épa-

(1) Les héros d'une comédie ou d'une tragédie sont-ils amoureux ? Ont-ils une maîtresse ? Tous deux lui font la même demande & ne différent que dans la maniere de l'exprimer.

nouiſſent entiérement. A-t-elle atteint toute ſa beauté, la roſe flétrit ; ſes feuilles ſe détachent, elle meurt pour refleurir l'année ſuivante, & l'amour pour renaître avec une maîtreſſe nouvelle.

Chez un peuple oiſif, l'amour devient une affaire, il eſt plus conſtant.

Que ne peuvent ſur les mœurs l'ennui & l'oiſiveté ? Parmi les gens du monde, dit la Rochefoucault, s'il n'eſt point de mariages délicieux, c'eſt qu'en France la femme riche ne ſait à quoi paſſer ſon temps. L'ennui la pourſuit. Elle veut s'y ſouſtraire ; elle prend un amant ; fait des dettes. Le mari ſe fâche ; il n'eſt point écouté. Les deux époux s'aigriſſent & ſe déteſtent, parce qu'ils ſont oiſifs, ennuyés & malheureux * 3. Il en eſt autrement de la femme du laboureur. Dans cet état, les époux s'aiment, parce qu'ils ſont occupés, qu'ils ſe ſont mutuellement utiles ; parce que la femme veille ſur la baſſe-cour, allaite ſes enfants, tandis que le mari laboure.

L'oiſiveté, ſouvent mere des vices, l'eſt toujours de l'ennui : & c'eſt juſque dans la religion qu'on cherche un remede à cet ennui.

CHAPITRE XII.

De la religion & de ſes cérémonies, conſidérées comme remede à l'ennui.

AUX Indes, où la terre ſans culture fournit abondamment aux beſoins d'un peuple pareſſeux, qui pourroit, dit un ſavant Anglois, l'arracher à l'ennui, ſinon la religion & ſes devoirs multipliés? Auſſi la pureté de l'ame y eſt attachée à tant de rits & de pratiques ſuperſtitieuſes, qu'il n'eſt point d'Indien, quelqu'attentif qu'il ſoit ſur lui-même, qui ne commette à chaque inſtant des fautes dont les dieux ne manquent point d'être irrités, juſqu'à ce que les prêtres, enrichis des offrandes du pécheur, ſoient appaiſés & ſatisfaits.

La vie d'un Indien n'eſt, en conſéquence, qu'une purification, une ablution & une pénitence perpétuelle.

En Europe, nos femmes atteignent-elles un certain âge? Quittent-elles le rouge, les amants, les ſpectacles? Elles tombent dans un ennui inſupportable. Que faire pour s'y ſouſtraire? Subſtituer de nouvelles occupations aux anciennes, ſe faire dévotes, ſe créer des devoirs pieux. Aller tous les jours à la meſſe, à vêpres, au ſermon, en viſite chez un directeur, s'impoſer des macérations. On aime mieux encore ſe macérer que s'ennuyer. Mais à quel âge cette métamorphoſe s'opere-t-elle? Communément à quarante-cinq ou cinquante ans. C'eſt pour les femmes le temps de l'apparition du

diable. Les préjugés alors le repréſentent vivement à leur mémoire.

Il en eſt des préjugés comme des fleurs de lys : l'empreinte en eſt quelque temps inviſible : mais le directeur & le bourreau les font à leur gré reparoître. Or, ſi l'on cherche juſque dans une dévotion puérile le moyen d'échapper à l'ennui, il faut donc que cette maladie ſoit bien commune & bien cruelle. Quel remede y apporter ? Aucun qui ſoit efficace. On n'uſe en ce genre que de palliatifs : les plus puiſſants ſont les arts d'agréments ; & c'eſt en faveur des ennuyés que, ſans doute, on les perfectionna.

On a dit du haſard qu'il eſt le pere commun de toutes les découvertes. Or, ſi les beſoins phyſiques peuvent, après le haſard, être regardés comme les inventeurs des arts utiles, le beſoin d'amuſement doit, après ce même haſard, être pareillement regardé comme l'inventeur des arts d'agréments.

Leur objet eſt d'exciter en nous des ſenſations qui nous arrachent à l'ennui. Or, plus ces ſenſations ſont, à la fois, fortes & diſtinctes, plus elles ſont efficaces.

L'objet des arts eſt d'émouvoir, & les diverſes regles de la poëtique ou de l'éloquence, ne ſont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Emouvoir eſt le principe, & les préceptes de la rhétorique en ſont le développement ou les conſéquences. C'eſt parce que les rhéteurs n'ont pas également ſenti toute l'étendue de cette idée que je me permets d'en indiquer la fécondité.

Mon ſujet m'autoriſe à cet examen. C'eſt par la connoiſſance des remedes employés contre l'ennui, qu'on peut de plus en plus s'éclairer ſur ſa nature.

CHAPITRE XIII.

Des arts d'agréments & de ce qu'en ce genre on appelle le beau.

L'OBJET des arts, comme je l'ai déja dit, eſt de plaire & par conſéquent d'exciter en nous des ſenſations qui, ſans être douloureuſes, ſoient vives & fortes. Un ouvrage produit-il ſur nous cet effet ? On y applaudit (1).

Le beau eſt ce qui nous frappe vivement. Et par le mot *de connoiſſance du beau*, l'on entend celle des moyens d'exciter en nous des

(1) Dans le genre agréable, plus une ſenſation eſt vive & plus l'objet qui la produit en nous eſt réputé beau. Dans le genre déſagréable au contraire, plus une ſenſation eſt forte, plus l'objet qui la produit pareillement en nous eſt réputé laid ou affreux. Juge-t-on d'après ſes ſenſations, c'eſt-à-dire, d'après ſoi ? Les jugements ſont toujours faux, & ce ſont les plus communs.

J'ouvre un livre moderne. Son impreſſion ſur moi eſt plus agréable que celle d'un ouvrage ancien. Je ne lis même le dernier qu'avec dégoût : n'importe ; c'eſt l'ancien que je louerai de préférence. Pourquoi ? c'eſt que les hommes & leurs générations ſont les échos les uns des autres, c'eſt qu'on eſtime, ſur parole, juſqu'à l'ouvrage qui nous ennuie.

L'envie, d'ailleurs, défend d'admirer un contemporain, & l'envie prononce preſque tous nos jugements. Pour humilier les vivants, que d'éloges prodigués aux morts !

ſenſations d'autant plus agréables qu'elles ſont plus neuves & plus diſtinctes.

C'eſt aux moyens d'opérer cet effet, que ſe réduiſent toutes les diverſes regles de la poétique & de l'éloquence.

Si l'on veut du neuf dans l'ouvrage d'un artiſte, c'eſt que le neuf produit une ſenſation de ſurpriſe, une commotion vive. Si l'on veut qu'il penſe d'après lui ; ſi l'on mépriſe l'auteur qui fait des livres d'après des livres ; c'eſt que de tels ouvrages ne rappellent à ma mémoire que des idées trop connues pour faire ſur nous des impreſſions fortes.

Qui nous fait exiger du romancier & du tragique des caracteres ſinguliers & des ſituations neuves ? Le deſir d'être ému. Il faut de telles ſituations & de tels caracteres, pour exciter en nous des ſenſations vives.

L'habitude d'une impreſſion en éprouve la vivacité. Je vois froidement ce que j'ai toujours vu, & le même beau ceſſe, à la longue, de l'être pour moi.

J'ai tant conſidéré ce ſoleil, cette mer, ce payſage, cette belle femme, que pour réveiller de nouveau mon attention & mon admiration pour ces objets, il faut que ce ſoleil peigne les cieux de couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, que cette mer ſoit bouleverſée par les ouragans, que ce payſage ſoit éclairé d'un coup de lumiere ſingulier, & que la beauté elle-même ſe préſente à moi ſous une forme nouvelle.

La durée de la même ſenſation nous y rend à la longue inſenſibles, & de-là cette inconſtance & cet amour de la nouveauté, commun à tous les hommes, parce que tous

veulent être vivement & fortement émus (1).

Si tous les objets affectent fortement la jeuneſſe, c'eſt que tous ſont neufs pour elle. En fait d'ouvrages, ſi la jeuneſſe a le goût moins ſûr que l'âge mûr, c'eſt que cet âge eſt moins ſenſible, & que la ſûreté du goût ſuppoſe peut-être une certaine difficulté d'être ému. On veut l'être. Ce n'eſt pas aſſez que le plan d'un ouvrage ſoit neuf : on deſire, s'il eſt poſſible, que tous les détails le ſoient pareillement. Le lecteur voudroit que chaque vers, chaque ligne, chaque mot excitât en lui une ſenſation. Auſſi Boileau dit à ce ſujet dans une de ſes épitres, ſi mes vers plaiſent, ce n'eſt pas que tous ſoient également corrects, élégants, harmonieux :

Mais mon vers bien ou mal dit toujours
quelque choſe.

En effet, les vers de ce poëte préſentent preſque toujours une idée ou une image, & par conſéquent, excitent preſque toujours en nous quelque ſenſation. Plus elle eſt vive, plus le vers eſt beau (2). Il devient ſublime, lorſqu'il

---

(1) L'ouvrage le plus mépriſé n'eſt point l'ouvrage plein de défauts, mais l'ouvrage vuide de beautés, il tombe des mains du lecteur, parce qu'il n'excite point en lui de ſenſations vives.

(1) Plus on eſt fortement remué, plus on eſt heureux, lorſque l'émotion cependant n'eſt point douloureuſe. Mais dans quel état éprouve-t-on le plus de ces eſpeces de ſenſations ? Peut-être dans l'état d'homme de lettres ou d'artiſte. Peut-être eſt-ce dans les atteliers des arts qu'il faut chercher les heureux.

fait ſur nous la plus forte impreſſion poſſible.

C'eſt donc à ſa force plus ou moins grande, qu'on diſtingue le beau du ſublime.

CHAPITRE XIV.

Du ſublime.

LE ſeul moyen de ſe former une idée du mot *ſublime*, c'eſt de ſe rappeler les morceaux cités comme tels par les Longins, les Deſpréaux & la plupart des rhéteurs.

Ce qu'il y a de commun dans l'impreſſion qu'excitent en nous ces morceaux divers, eſt ce qui conſtitue le ſublime.

Pour en mieux connoître la nature, je diſtinguerai deux ſortes de ſublime, l'un d'image, l'autre de ſentiment.

Du ſublime des images.

A quelle eſpece de ſenſation donne-t-on le nom de ſublime ?

A la plus forte, lorſqu'elle n'eſt pas, comme je l'ai déja dit, portée juſqu'au terme de la douleur.

Quel ſentiment produit en nous cette ſenſation ?

Celui de la crainte : la crainte eſt fille de la douleur, elle nous en rappelle l'idée.

Pourquoi cette idée fait-elle ſur nous la plus forte impreſſion ? C'eſt que l'excès de la dou-

leur excite en nous un ſentiment plus vif que l'excès du plaiſir : c'eſt qu'il n'en eſt point dont la vivacité ſoit comparable à celle des douleurs éprouvées dans le ſupplice d'un Ravaillac ou d'un Damien. De toutes les paſſions la crainte eſt la plus forte. Auſſi le ſublime eſt-il toujours l'effet du ſentiment d'une terreur commencée.

Mais les faits ſont-ils d'accord avec cette opinion ? Pour s'en aſſurer, examinons entre les divers objets de la nature, quels ſont ceux dont la vue nous paroît ſublime.

Ce ſont les profondeurs des cieux, l'immenſité des mers, les éruptions des volcans, &c,

D'où naît l'impreſſion vive qu'excitent en nous ces grands objets ? Des grandes forces qu'ils annoncent dans la nature & de la comparaiſon involontaire que nous faiſons de ces forces avec notre foibleſſe. A cette vue l'on ſe ſent ſaiſi d'un certain reſpect, qui ſuppoſe toujours en nous le ſentiment d'une crainte & d'une terreur commencée.

Par quelle raiſon, en effet, donnai-je le nom de ſublime au tableau où Jules Romain peint le combat des géants, & le refuſai-je à celui où l'Albane peint les jeux des amours ? Seroit-il plus facile de peindre une grace qu'un géant, & de mieux colorier le tableau de la toilette de Vénus, que celui du champ de bataille des Titans ? Non : mais lorſque l'Albane me tranſporte à la toilette de la déeſſe, rien n'y réveille le ſentiment du reſpect & de la terreur. Je n'y vois que deux objets gracieux, & je donne en conſéquence le nom d'agréable à l'impreſſion qu'ils font ſur moi.

Au contraire, lorſque Jules Romain me tranſporte aux lieux où les fils de la terre entaſſent Oſſa ſur Pélion, frappé de la grandeur de ce ſpectacle, je compare, malgré moi, ma force à celle des géants. Convaincu alors de ma foibleſſe, j'éprouve une eſpece de terreur ſecrette, & je donne le nom de ſublime à l'impreſſion de crainte que fait ſur moi ce tableau.

Dans la tragédie des Euménides, par quel art Eſchile & ſon décorateur firent-ils une ſi vive impreſſion ſur les Grecs ? En leur préſentant un ſpectacle & des décorations effrayantes. Cette impreſſion fut peut-être horrible pour quelques-uns, parce qu'elle fut portée juſqu'au terme de la douleur. Mais cette même impreſſion adoucie, eut été généralement reconnue pour ſublime.

En image, le ſublime ſuppoſe donc toujours *le ſentiment d'une terreur commencée* (1), & ne peut être le produit d'un autre ſentiment (2).

Lorſque Dieu dit : *que la lumiere ſoit*, *la lumiere fut* ; cette image eſt ſublime. Quel tableau que celui de l'univers tout-à-coup tiré du néant par la lumiere ! Mais une telle image devroit-elle inſpirer la crainte ? Oui ; parce qu'elle

---

(1) Quelles ſont les eſpeces de contes dont l'homme, la femme & l'enfant ſont le plus avides ? Ceux de voleurs & de revenants. Ces contes effrayent ; ils produiſent en eux le ſentiment d'une terreur commencée, & ce ſentiment eſt celui qui fait ſur eux l'impreſſion la plus vive.

(1) En général ſi les ſauvages ſont plus d'offrandes au *Dieu méchant* qu'au *Dieu bon*, c'eſt que l'homme craint encore plus la douleur, qu'il n'aime le plaiſir.

s'aſſocie néceſſairement dans notre mémoire à l'idée de l'Etre créateur d'un tel prodige, & qu'alors ſaiſi, malgré ſoi, d'un reſpect craintif pour l'auteur de la lumiere, on éprouve le ſentiment d'une terreur commencée.

Tous les hommes ſont-ils également frappés de cette grande image? Non : parce que tous ne ſe repréſentent pas auſſi vivement. Si c'eſt du connu qu'on s'éleve à l'inconnu, pour concevoir toute la grandeur de cette image, qu'on ſe rappelle celle d'une nuit profonde, lorſque les orages amoncelés en redoublent l'obſcurité, lorſque la foudre allumée par les vents déchirent le flanc des nuages, & qu'à la lueur répétée & fugitive des éclairs, on voit les mers, les flottes, les plaines, les forêts, les montagnes, les payſages & l'univers entier, à chaque inſtant, diſparoître & ſe reproduire.

S'il n'eſt point d'homme auquel ce ſpectacle n'en impoſe, quelle impreſſion n'eût donc point éprouvé celui qui, n'ayant point encore d'idées de la lumiere, l'eût vu pour la premiere fois donner la forme & les couleurs à l'univers! (1) Quelle admiration pour l'aſtre pro-

(1) Quelque belle que ſoit cette image en elle-même, je conviens avec Deſpréaux qu'elle doit encore une partie de ſa beauté à la brièveté de ſon expreſſion. Plus l'expreſſion eſt courte, plus une image excite en nous de ſurpriſe. *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Tout le ſens de la phraſe ſe développe à ce dernier mot *fut.* Or, ſa prononciation, preſqu'auſſi rapide que les effets de la lumiere, préſente à l'inſtant le plus grand tableau que l'homme puiſſe concevoir.

ducteur de ces merveilles, & quel reſpect craintif pour l'être qui l'auroit créé!

Les grandes images, celles qui ſuppoſent de grandes forces dans la nature, ſont donc les ſeules ſublimes, les ſeules qui nous inſpirent le ſentiment du reſpect, & par conſéquent celui d'une terreur commencée. Telles ſont celles d'Homere, lorſque, pour donner une grande idée de la puiſſance des dieux, il dit :

„ *Autant qu'un homme aſſis au rivage des mers,*
„ *Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs ;*
„ *Autant, des immortels les courſiers intrépides,*
„ *En franchiſſent d'un ſaut.*

Telle eſt cette autre image du même poëte :

„ *L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,*
„ *Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;*
„ *Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour,*

Qu'on eût, dit à ce ſujet Deſpréaux, délayé cette même image dans une plus longue phraſe telle que „ celle-ci : " Le ſouverain maître de toutes choſes, „ commande à la lumiere de ſe former, & en même temps ce merveilleux ouvrage nommé lumiere ſe trouve formé „. Il eſt évident que cette grande image n'eût point fait ſur nous le même effet. Pourquoi ? C'eſt que la briéveté de l'expreſſion, en excitant en nous une ſenſation ſubite & moins prévue, ajoute à l'impreſſion du plus étonnant des tableaux.

„ *D'un coup de ſon trident, ne faſſe entrer le jour;*
„ *Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,*
„ *Ne faſſe voir du Stix la rive déſolée;*
„ *Ne découvre aux vivants cet empire odieux,*
„ *Abhorré des mortels & craint même des Dieux.*

Si le nom de ſublime eſt pareillement donné aux fieres compoſitions du hardi Milton, c'eſt que ſes images, toujours grandes, excitent en nous le même ſentiment.

En phyſique, le grand annonce de grandes forces; & de grandes forces nous néceſſitent au reſpect.

C'eſt, en ce genre, ce qui conſtitue le ſublime.

Du ſublime de ſentiment.

Le moi de Médée, l'exclamation d'Ajax, le qu'il mourut de Corneille, le ſerment des ſept chefs devant Thebes, ſont, par les rhéteurs, unanimement cités comme ſublimes, & j'en conclus, que ſi dans le phyſique c'eſt à la grandeur & à la force des images, c'eſt, dans le moral, à la grandeur & à la force des caracteres qu'on donne pareillement le nom de *ſublime*. Ce n'eſt point Tircis aux pieds de ſa maîtreſſe, mais Scevola, la main ſur un braſier, qui m'inſpire un reſpect toujours mélé de quelque crainte. Tout grand caractere produira toujours le ſentiment d'une terreur commencée.

Lorſque Nérine dit à Médée:

„ *Votre*

» *Votre peuple vous hait ; votre peuple eſt ſans foi ;*
» *Contre tant d'ennemis, que vous reſte-t-il ? moi.*

Ce *moi* étonne. il ſuppoſe de la part d Médée tant de confiance dans la force de ſon art, & ſur-tout de ſon caractere, que, frappé de ſon audace, le ſpectateur eſt, à ce *moi*, ſaiſi d'un certain degré de reſpect & de terreur.

Tel eſt l'effet produit par la confiance qu'Ajax a dans ſa force & ſon courage, lorſqu'il s'écrie :

» *Grand Dieu ! rends-nous le jour, & combats contre nous.*

Une telle confiance en impoſe aux plus intrépides.

Le *qu'il mourut* du vieil Horace, excite en nous la même impreſſion. Un homme dont la paſſion pour l'honneur & pour Rome eſt exaltée au point de compter pour rien la vie d'un fils qu'il aime, eſt à redouter.

Quant au ſerment des ſept chefs devant Thebes ;

» *Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables*
» *Epouvantent les Dieux de ſerments effroyables ;*
» *Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,*

» *Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe vanger,*
» *Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bellone.*

Un tel ſerment annonce de la part de ces chefs une vengeance déſeſpérée. Mais ſi cette vengeance ne doit point tomber ſur le ſpectateur, d'où naît ſa crainte!

De l'aſſociation de certaines idées.

Celle de la terreur s'aſſocie toujours dans la mémoire à l'idée de force & de puiſſance. Elle s'y unit comme l'idée de l'effet à l'idée de ſa cauſe.

Suis-je favori d'un roi ou d'une fée? Ma tendre, ma reſpectueuſe amitié eſt toujours mêlée de quelque crainte, & dans le bien qu'ils me font, j'apperçois toujours le mal qu'ils peuvent me faire.

Au reſte, ſi le ſentiment de la douleur, comme je l'ai déja dit, eſt le plus vif, & ſi c'eſt à l'impreſſion la plus vive, lorſqu'elle n'eſt pas trop pénible, qu'on donne le nom de ſublime, il faut, comme l'expérience le prouve, que la ſenſation du ſublime, renferme toujours celle d'une terreur commencée.

C'eſt ce qui différencie de la maniere la plus nette, le ſublime du beau.

Du ſublime des idées ſpéculatives.

Eſt-il quelques idées philoſophiques auxquelles les rhéteurs donnent le nom de *ſublimes*? Aucune. Pourquoi? C'eſt qu'en ce genre les idées les plus générales & les plus

fécondes, ne ſont ſenties que du petit nombre de ceux qui peuvent en appercevoir rapidement toutes les conſéquences.

De telles penſées peuvent, ſans doute, réveiller en eux un grand nombre de ſenſations, ébranler une longue chaîne d'idées, qui, ſaiſies auſſi-tôt que préſentées, excitent en eux des impreſſions vives, mais non de l'eſpece de celles auxquelles on donne le nom de *ſublimes*.

S'il n'eſt point d'axiomes géométriques cités comme ſublimes par les rhéteurs, c'eſt qu'on ne peut donner ce nom à des idées auxquelles les ignorants, & par conſéquent la plupart des hommes ſont ſuſceptibles.

Il eſt donc évident,

1°. Que le beau eſt ce qui fait, ſur la plupart des hommes, une impreſſion forte.

2°. Que le ſublime eſt ce qui fait ſur nous une impreſſion encore plus forte; impreſſion toujours mêlée d'un certain ſentiment de reſpect ou de terreur commencée.

3°. Que la beauté d'un ouvrage a pour meſure l'impreſſion plus ou moins vive qu'il fait ſur eux.

4°. Que toutes les regles de la poétique, propoſées par les rhéteurs, ne ſont que les moyens divers d'exciter dans les hommes des ſenſations agréables ou fortes.

CHAPITRE XV.

De la variété & ſimplicité requiſes dans tous les ouvrages, & ſur-tout dans les ouvrages d'agréments.

POURQUOI deſire-t-on tant de variétés dans les ouvrages d'agréments ? C'eſt, dit la Mothe, que,

„ *L'ennui naquit un jour de l'uniformité.*

Des ſenſations monotones ceſſent bientôt de faire ſur nous une impreſſion vive & agréable. Il n'eſt point de beaux objets dont, à la longue, la contemplation ne nous laſſe. Le ſoleil eſt beau ; & cependant la petite-fille de l'oracle s'écrie, *j'ai tant vu le ſoleil.* Une jolie femme eſt pour un jeune amant un objet encore plus beau que le ſoleil. Que d'amants, à la longue, s'écrient pareillement, *j'ai tant vu ma maîtreſſe* (1).

La haine de l'ennui, le beſoin des ſenſations agréables, nous en fait ſans ceſſe ſouhaiter de nouvelles. Si l'on déſire en confé-

(1) Il eſt ſans doute agréable, diſoit le préſident Haynault, de trouver ſa maîtreſſe au rendez-vous, mais lorſqu'elle n'eſt point nouvelle, il eſt bien plus agréable encore de s'y rendre & de ne l'y point trouver.

quence, & varieté dans les détails, & ſimplicité dans ſon plan, c'eſt que les idées en ſont plus nettes, plus diſtinctes & d'autant plus propres à faire ſur nous une impreſſion vive.

Les idées difficilement ſaiſies ne ſont jamais vivement ſenties. Un tableau eſt-il trop chargé de figures ? Le plan d'un ouvrage eſt-il trop compliqué ? Il n'excite en nous qu'une impreſſion, ſi je l'oſe dire, émouſſée & foible (1). Telle eſt la ſenſation éprouvée à la vue de ces temples gothiques, que l'architecte a ſurchargés de ſculpture. L'œil diſtrait & fatigué par le grand nombre d'ornements, ne s'y fixe point, ſans recevoir une impreſſion pénible.

Trop de ſenſations à la fois ſont confuſion : leur multiplicité détruit leur effet. A grandeur égale l'édifice le plus frappant eſt celui dont mon œil ſaiſit facilement l'enſemble, & dont chaque partie fait ſur moi l'impreſſion la plus nette & la plus diſtincte.

---

(1) Le plan d'Héraclius, parut d'abord trop compliqué aux gens du monde ; il exigeoit trop d'attention de leur part. Boileau fait alluſion à cette tragédie dans ces vers de ſon art poëtique.

„ *Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,*
„ *De ce qu'il veut, d'abord, ne ſait pas m'informer,*
„ *Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,*
„ *D'un divertiſſement me fait une fatigue,*
„ *J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom.*
„ *&c.* . . . . . .

L'architecture noble, ſimple & majeſtueuſe des Grecs ſera, par cette raiſon, toujours préférée à l'architecture légere, confuſe & mal proportionnée des Goths.

Applique-t-on aux ouvrages d'eſprit ce que je dis de l'architecture, on ſent que pour faire un grand effet, il faut pareillement qu'ils ſe développent clairement, qu'ils préſentent toujours des idées nettes & diſtinctes. Auſſi la loi de coutumité dans les idées, les images & les ſentiments a-t-elle toujours été expreſſement recommandée par les rhéteurs.

CHAPITRE XVI.

De la loi de coutumité.

IDÉE, image, ſentiment; il faut dans un livre que tout ſe prépare & s'amene.

Une image fauſſe en elle-même me déplaît. Que ſur la ſurface des mers un peintre deſſine un parterre de roſes, ces deux images incohérentes, hors de nature, me ſont déſagréables. Mon imagination ne ſait où attacher la racine de ces roſes, & ne devine point quelle force en ſoutient la tige.

Mais une image vraie en elle-même, me déplaît encore, lorſqu'elle n'eſt point en ſa place, que rien ne l'amene & ne la prépare. On ne ſe rappelle pas aſſez ſouvent que, dans les bons ouvrages, preſque toutes les beautés ſont locales. Je prends pour exemple une ſucceſſion rapide de tableaux vrais & divers. En général une telle ſucceſſion eſt agréable, comme excitant en nous des ſenſations vives. Cependant, pour produire cet effet, il faut encore qu'elle ſoit adroitement préparée.

J'aime à paſſer avec Iſis ou la vache Io des climats brûlés de la Torride, à ces antres, à ces rochers de glace que le ſoleil frappe d'un jour oblique. Mais le contraſte de ces images ne produiroit pas ſur moi d'impreſſion vive, ſi le poëte en m'annonçant toute la puiſſance & la jalouſie de Junon ne m'eût déja préparé à ces changements ſubits de tableaux.

Qu'on applique aux ſentiments ce que je dis des images. Pour qu'ils faſſent au théatre une forte impreſſion, il faut qu'ils ſoient amenés & préparés avec art; que ceux dont j'échauffe un perſonnage ne puiſſent abſolument convenir qu'à la poſition où je le mets, qu'à la paſſion dont je l'anime. * 4.

Faute d'une exacte conformité entre cette poſition & les ſentiments de mon héros, ces ſentiments deviennent faux, & le ſpectateur n'en trouvant point en lui le germe, éprouve une ſenſation d'autant moins vive, qu'elle eſt plus confuſe.

Paſſons du ſentiment aux idées. Ai-je une vérité neuve à préſenter au public? cette vérité, preſque toujours trop eſcarpée pour le commun des hommes, n'eſt d'abord apperçue que du plus petit nombre d'entr'eux. Si je veux qu'elle les affecte généralement, il faut que d'avance je prépare les eſprits à cette vérité, que je les y éleve par degré & la leur montre enfin ſous un point de vue diſtinct & précis. Mais ſuffit-il à cet effet de déduire cette vérité d'un fait ou principe ſimple? Il faut, à la netteté de l'idée, joindre encore la clarté de l'expreſſion.

C'eſt à cette derniere eſpece de clarté que ſe rapportent preſque toutes les regles du ſtyle.

CHAPITRE XVII.

De la clarté du ſtyle.

A-T-ON des idées claires & vraies ? Ce n'eſt point aſſez. Il faut, pour les communiquer aux autres, pouvoir encore les exprimer nettement. Les mots ſont les ſignes repréſentatifs de nos idées. Elles ſont obſcures, lorſque les ſignes ſont obſcurs, c'eſt-à-dire, lorſque la ſignification des mots n'a pas été très-exactement déterminée.

En général, tout ce qu'on appelle tours & expreſſions heureuſes, ne ſont que les tours & les expreſſions les plus propres à rendre nettement nos penſées. C'eſt donc à la clarté que ſe réduiſent preſque toutes les regles du ſtyle.

Pourquoi le louche de l'expreſſion eſt-il, en tout écrit, réputé le premier des vices. C'eſt que le louche du mot s'étend ſur l'idée, l'obſcurcit & s'oppoſe à l'impreſſion vive qu'elle feroit.

Pourquoi veut-on qu'un auteur ſoit varié dans ſon ſtyle & le tour de ſes phraſes ? C'eſt que les tours monotones engourdiſſent l'attention ; c'eſt que l'attention une fois engourdie, les idées & les images s'offrent moins nettement à notre eſprit, & ne font plus ſur nous qu'une impreſſion foible.

Pourquoi exige-t-on préciſion dans le ſtyle ? C'eſt que l'expreſſion la plus courte, lorſ-

qu'elle eſt propre, eſt toujours la plus claire; c'eſt qu'on peut toujours appliquer au ſtyle, ces vers de Deſpréaux.

» *Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :*
» *L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.*

Pourquoi deſire-t-on pureté & correction dans tout ouvrage ? C'eſt que l'un & l'autre y portent la clarté.

Pourquoi lit-on, enfin, avec tant de plaiſir les écrivains qui rendent leurs idées par des images brillantes ? C'eſt que leurs idées en deviennent plus frappantes, plus diſtinctes, plus claires & plus propres enfin à faire ſur nous une impreſſion vive. C'eſt donc à la ſeule clarté que ſe rapportent toutes les regles du ſtyle.

Mais les hommes attachent-ils la même idée au mot *ſtyle ?* On peut prendre ce mot en deux ſens différents.

Ou l'on regarde uniquement le ſtyle comme une maniere plus ou moins heureuſe d'exprimer ſes idées, & c'eſt ſous ce point de vue que je le conſidere.

Ou l'on donne à ce mot une ſignification plus étendue, & l'on confond enſemble & l'idée & l'expreſſion de l'idée.

C'eſt en ce dernier ſens que M. Beccaria, dans une diſſertation pleine d'eſprit & de ſagacité, dit que pour bien écrire, il faut meubler ſa mémoire d'une infinité d'idées acceſſoires au ſujet qu'on traite. En ce ſens, l'art d'écrire eſt l'art d'éveiller dans le lecteur un grand

nombre de ſenſations, & l'on ne manque de ſtyle que parce qu'on manque d'idées.

Par quelle raiſon, en effet, le même homme écrit-il bien en un genre & mal dans un autre? Cet homme n'ignore ni les tours heureux, ni la propriété des mots de ſa langue. A quoi donc attribuer la foibleſſe de ſon ſtyle? A la diſette des idées.

Mais qu'eſt-ce que le public entend communément par ouvrage bien écrit? Un ouvrage fortement penſé. Le public n'en juge que l'effet total; & ce jugement eſt juſte, lorſqu'on ne ſe propoſe point, comme je le fais ici, de diſtinguer les idées de la maniere de les exprimer. Les vrais juges de cette maniere ſont les écrivains nationaux; & ce ſont eux auſſi qui font la réputation du poëte, dont le principal mérite eſt l'élégance de la diction.

La réputation du philoſophe, quelquefois plus étendue, eſt plus indépendante du jugement d'une ſeule nation. La vérité & la profondeur des idées, eſt le premier mérite de l'ouvrage philoſophique, & tous les peuples en ſont juges.

Que le philoſophe, en conſéquence, n'imagine cependant pas pouvoir impunément négliger le coloris du ſtyle. Point d'écrits que la beauté de l'expreſſion n'embelliſſe.

Pour plaire au lecteur, il faut toujours exciter en lui des impreſſions vives. La néceſſité de l'émouvoir, ſoit par la force de l'expreſſion ou des idées, a toujours été recommandée par les rhéteurs & les écrivains de tous les ſiecles. Les différentes regles de la poétique, comme je l'ai déja dit, ne ſont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Un auteur eſt-il foible de choſes ? Ne peut-il fixer mon attention par la grandeur de ſes images ou de ſes penſées ? Que ſon ſtyle ſoit rapide, précis & châtié : l'élégance continue eſt quelquefois un cache-ſottiſe (1). Il faut qu'un écrivain, pauvre d'idées, ſoit riche en mots, & ſubſtitue le brillant de l'expreſſion à l'excellence des penſées.

C'eſt une recette dont les hommes de génie ont eux-mêmes quelquefois fait uſage. Je pourrois citer en exemple certains morceaux des ouvrages de M. Rouſſeau, où l'on ne trouve qu'un amas de principes & d'idées contradictoires. Il inſtruit peu ; mais ſon coloris, toujours vif, amuſe & plait.

L'art d'écrire conſiſte dans l'art d'exciter des ſenſations. Auſſi le préſident de Monteſquieu lui-même a-t-il quelquefois enlevé l'admiration, étonné les eſprits par des idées encore plus brillantes que vraies. Si leur fauſſeté reconnue, ſes idées n'ont plus fait la même impreſſion, c'eſt que, dans le genre d'inſtruction, le beau eſt, à la longue, le vrai. Le vrai ſeul obtient une eſtime durable.

Au défaut d'idées, un bizarre accouplement de mots peut encore faire illuſion au lecteur & produire en lui une ſenſation vive.

Ces expreſſions fortes (2), obſcures & ſingu-

(1) Il eſt peut-être auſſi rare de trouver un bon écrivain dans un homme médiocre, qu'un mauvais dans un homme d'eſprit.

(2) Une idée fauſſe exige une expreſſion obſcure. L'erreur clairement expoſée, eſt bientôt reconnue

lieres ſuppléent dans une premiere lecture au vuide des penſées. Un mot biſarre, une expreſſion ſurannée excitent une ſurpriſe, & toute ſurpriſe une impreſſion plus ou moins forte. Les épîtres du poëte Rouſſeau en ſont la preuve.

En tout genre, & ſur-tout dans le genre d'agrément, la beauté d'un ouvrage a pour meſure la ſenſation qu'il fait ſur nous. Plus cette ſenſation eſt nette & diſtincte, plus elle eſt vive. Toute poëtique n'eſt que le commentaire de ce principe & le développement de cette regle primitive.

Si les rhéteurs répetent encore les uns d'après les autres, que la perfection des ouvrages de l'art dépend de leur exacte reſſemblance avec ceux de la nature, ils ſe trompent. L'expérience prouve que la beauté de ces ſortes d'ouvrages conſiſte moins dans une imitation exacte, que dans une imitation perfectionnée de cette méme nature.

---

pour erreur. Oſer expoſer nettement ſes idées, c'eſt être ſûr de leur vérité. En aucun genre, les charlatans n'écrivent clairement.

Point de Scholaſtique qui puiſſe dire comme Boileau :

„ *Ma penſée, au grand jour, toujours s'offre & s'expoſe* „.

CHAPITRE XVIII.

De l'imitation perfectionnée de la nature.

CULTIVE-T-ON les arts ? On ſait qu'il en eſt dont les ouvrages ſont ſans modeles, & dont la perfection par conſéquent eſt indépendante de leur reſſemblance avec aucun des objets connus. Le palais d'un monarque n'eſt pas modélé ſur le palais de l'univers ; ni les accords de notre muſique ſur celle des corps céleſtes. Leur ſon, du moins, n'a, juſqu'à préſent, frappé aucune oreille.

Les ſeuls ouvrages de l'art dont la perfection ſuppoſe une imitation exacte de la nature, ſont le portrait d'un homme, d'un animal, d'un fruit, d'une plante, &c. En preſque tout autre genre, c'eſt dans une imitation embellie de cette même nature, que conſiſte la perfection de ces ouvrages.

Racine, Corneille ou Voltaire, mettent-ils un héros en ſcene ? Ils lui font dire de la maniere la plus courte, la plus élégante & la plus harmonieuſe, préciſément ce qu'il doit dire. Nul héros cependant n'a tenu de tels diſcours. Il eſt impoſſible que Mahomet, Zopire, Pompée, Sertorius, &c. quelqu'eſprit qu'on leur ſuppoſe, aient :

1°. Toujours penſé en vers.

2°. Qu'ils ſe ſoient toujours ſervis dans leurs entretiens des expreſſions les plus courtes & les plus préciſes.

3°. Qu'ils aient ſur le champ prononcé les diſcours que deux autres grands hommes tels que Corneille & Voltaire ont été quelquefois quinze jours ou un mois à compoſer.

En quoi les grands poëtes imitent-ils donc la nature ? En faiſant toujours parler leurs perſonnages conformément à la paſſion dont ils les animent (1). A tout autre égard, ils embelliſſent la nature & font bien.

Mais comment l'embellir ? Toutes nos idées nous viennent par nos ſens ; on ne compoſe que d'après ce qu'on voit. Comment imaginer quelque choſe hors la nature ? Et ſuppoſé qu'on imaginât, quel moyen d'en tranſmettre l'idée aux autres ? Auſſi, répondrai-je, ce qu'en deſcription, par exemple, on entend par une compoſition nouvelle, n'eſt proprement qu'un nouvel aſſemblage d'objets déja connus. Ce nouvel aſſemblage ſuffit pour étonner l'imagination, & pour exciter des impreſſions d'autant plus vives qu'elles ſont plus neuves.

De quoi les peintres & les ſculpteurs compoſent-ils leur ſphinx ? Des aîles de l'aigle, du corps du lion & de la tête de la femme. De

(1) Au théatre, le héros doit toujours parler conformément à ſon caractere & à ſa poſition. Le poëte à cet égard ne peut être trop exact examinateur de la nature. Mais il doit l'embellir en raſſemblant dans une converſation, ſouvent d'une demi-heure, tous les traits de caractere épars dans toute la vie de ſon héros.

Pour peindre ſon avare, peut-être Moliere mit-il à contribution tous les avares de ſon ſiecle, comme nos Phidias, tous nos hommes forts, pour modeler leur Hercule.

quoi fut compoſée la Vénus d'Apelle ? Des beautés éparſes ſur le corps des dix plus belles filles de la Grece. C'eſt ainſi qu'en l'embelliſſant, Apelle imita la nature. A ſon exemple, & d'après cette méthode, les peintres & les poëtes ont depuis creuſé les antres des Gorgones, modélé les Typhons, les Anthées, édifié les palais des Fées & des Déeſſes, & décoré enfin de toutes les richeſſes du génie les lieux divers & fortunés de leur habitation.

Je ſuppoſe qu'un poëte ait à décrire les jardins de l'amour. Jamais le ſifflement mortel & glacial de borée ne s'y fait entendre, c'eſt le zéphir qui, ſur des ailes de roſes, le parcourt pour en épanouir les fleurs & ſe charger de leurs odeurs. Le ciel, en ce ſéjour, eſt toujours pur & ſerein. Jamais l'orage ne l'obſcurcit. Jamais de fange dans les champs, d'inſectes dans les airs & de viperes dans les bois. Les montagnes y ſont couronnées d'orangers & de grenadiers en fleurs, les plaines couvertes d'épis ondoyants, les vallons, toujours coupés de mille ruiſſeaux ou traverſés par un fleuve majeſtueux, dont les vapeurs, pompées par le ſoleil & reçues dans le récipient des cieux, ne s'y condenſent jamais aſſez pour retomber en pluie ſur la terre.

La poéſie fait-elle dans ce jardin jaillir des fontaines d'ambroiſie, groſſir des pommes d'or ? Y a-t-elle aligné des boſquets ? Conduit-elle l'Amour & Pſyché ſous leurs ombrages ? Y ſont-ils nuds, amoureux & dans les bras du plaiſir ? Jamais par ſa piquûre une abeille importune ne les diſtrait de leur ivreſſe. C'eſt ainſi que la poéſie embellit la nature, & que de la décompoſition des objets déja connus,

elle recompoſe des êtres & des tableaux, dont la nouveauté excite la ſurpriſe & produit ſouvent en nous les impreſſions les plus vives & les plus fortes.

Mais quelle eſt la fée dont le pouvoir nous permet de métamorphoſer, de recompoſer ainſi les objets & de créer, pour ainſi dire, dans l'univers & dans l'homme, & des êtres & des ſenſations neuves ? Cette fée eſt le pouvoir d'abſtraire.

CHAPITRE XIX.

Du pouvoir d'abſtraire.

IL eſt peu de mots abſtraits dans les langues ſauvages & beaucoup dans celles des peuples policés. Ces derniers, intéreſſés à l'examen d'une infinité d'objets, ſentent à chaque inſtant le beſoin de ſe communiquer nettement & rapidement leurs idées ; c'eſt à cet effet qu'ils inventent tant de mots abſtraits : l'étude des ſciences les y néceſſite.

Deux hommes, par exemple, ont à conſidérer une qualité commune à deux corps : ces deux corps peuvent ſe comparer ſelon leur maſſe, leur grandeur, leur denſité, leur forme, enfin leurs couleurs diverſes. Que feront ces deux hommes ? Ils voudront d'abord déterminer l'objet de leur examen. Ces deux corps ſont-ils blancs ? Si c'eſt uniquement leur couleur qu'ils comparent ; ils inventeront le mot *blancheur* : ils fixent par ce mot toute leur attention ſur cette qualité commune à ces deux corps & en deviendront d'autant meilleurs juges de la différente nuance de leur blancheur.

Si les arts & la philoſophie ont, par ce motif, dû créer en chaque langue une infinité de mots abſtraits, faut-il s'étonner qu'à leur exemple, la poéſie ait fait auſſi ſes abſtractions ; qu'elle ait perſonnifié & déifié les êtres imaginaires de la force, de la juſtice, de la

vertu, de la fievre, de la victoire, qui ne ſont réellement que l'homme conſidéré en tant que fort, juſte, vertueux, malade, victorieux, &c. & qu'elle ait enfin peuplé l'olympe d'abſtractions.

Un poëte ſe fait-il l'architecte des demeures céleſtes ? Se charge-t-il de conſtruire le palais de Plutus ? Il applique la couleur & la denſité de l'or aux montagnes, au centre deſquelles il place l'édifice qui ſe trouve alors environné de montagnes d'or. Ce même poëte applique-t-il à la groſſeur de la pierre de taille la couleur du rubis ou du diamant ? Cette abſtraction lui fournit tous les matériaux néceſſaires à la conſtruction du palais de Plutus, ou des murs criſtallins des cieux. Sans le pouvoir d'abſtraire, Milton n'eût point raſſemblé dans les jardins d'Eden ou des fées, tant de points de vue pittoreſques, tant de grottes délicieuſes, tant d'arbres, tant de fleurs, enfin tant de beautés partagées, par la nature, entre mille climats divers.

C'eſt le pouvoir d'abſtraire qui, dans les contes & les romans, a créé ces pigmées, ces génies, ces enchanteurs, ces princes lutins, enfin ce *Fortunatus*, dont l'inviſibilité n'eſt que l'abſtraction des qualités apparentes des corps.

C'eſt au pouvoir d'élaguer, ſi je l'oſe dire, d'un objet, tout ce qu'il a de défectueux (1) &

(1) Qui préſenteroit ſur la ſcene une action tragique telle qu'elle s'eſt réellement paſſée, courroit grand riſque d'ennuyer les ſpectateurs.

Que doit donc faire le poëte ? abſtraire de cette

de créer des roſes ſans épines que l'homme encore doit preſque toutes ſes peines & ſes plaiſirs factices.

Par quelle raiſon en effet attend-on toujours de la poſſeſſion d'un objet plus de plaiſir que cette poſſeſſion ne vous en procure ? Pourquoi tant de déchet entre le plaiſir eſpéré & le plaiſir ſenti ? C'eſt que dans le fait on prend le temps & le plaiſir comme il vient, & que dans l'eſpérance, on jouit de ce même plaiſir ſans le mêlange des peines, qui preſque toujours l'accompagnent.

Le bonheur parfait & tel qu'on le deſire, ne ſe rencontre que dans les palais de l'eſpérance & de l'imagination. C'eſt-là que la poéſie nous peint, comme éternels, ces rapides moments d'ivreſſe que l'amour ſeme de loin en loin dans la carriere de nos jours. C'eſt-là qu'on croit toujours jouir de cette force, de cette chaleur de ſentiments, éprouvée une fois ou deux dans la vie, & due ſans doute à la nouveauté des ſenſations qu'excitent en nous les premiers objets de notre tendreſſe. C'eſt-là qu'enfin, s'exagérant la vivacité d'un plaiſir rarement goûté & ſouvent deſiré, on ſe ſurfait le bonheur de l'opulent.

Que le haſard ouvre à la pauvreté le ſallon de la richeſſe, lorſqu'éclairé de cent bougies, ce ſallon retentit des ſons d'une muſique vive; alors, frappé de l'éclat des dorures & de l'harmonie des inſtruments, que le riche eſt heureux, s'écrie l'indigent ! Sa félicité l'emporte

---

action tout ce qui peut faire une impreſſion vive & forte.

autant ſur la mienne, que la magnificence de ce ſallon l'emporte ſur la pauvreté de ma chaumiere. Cependant il ſe trompe, &, dupe de l'impreſſion vive qu'il reçoit, il ne ſait point qu'elle eſt en partie l'effet de la nouveauté des ſenſations qu'il éprouve, que l'habitude de ces ſenſations émouſſant leur vivacité, lui rendroit ce ſallon & ce concert inſipides, & qu'enfin ces plaiſirs des riches ſont achetés par mille ſoucis & mille inquiétudes.

L'indigent a, par des abſtractions, écarté des richeſſes tous les ſoins & les ennuis qui les ſuivent. (1).

Sans le pouvoir d'abſtraire, nos conceptions n'atteindroient point au-delà des jouiſſances. Or, dans le ſein même des délices, ſi l'on éprouve encore des deſirs & des regrets, c'eſt, comme je l'ai déja dit, un effet de la différence qui ſe trouve entre le plaiſir imaginé & le plaiſir ſenti.

C'eſt le pouvoir de décompoſer, de recompoſer les objets & d'en créer de nouveaux, qu'on peut regarder, non-ſeulement comme la ſource d'une infinité de peines & de plaiſirs factices, mais encore comme l'unique moyen, & d'embellir la nature en l'imitant, & de perfectionner les arts d'agréments.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur la beauté

---

(1) **Le pouvoir d'abſtraire d'une condition différente de la ſienne les maux qu'on n'y a point éprouvés, rend toujours l'homme envieux de la condition d'autrui. Que faire pour étouffer en lui une envie ſi contraire à ſon bonheur ? Le déſabuſer & lui apprendre que l'homme au-deſſus du beſoin eſt à-peu-près auſſi heureux qu'il peut l'être.**

de leurs ouvrages. J'ai montré que le principal objet eſt de nous ſouſtraire à l'ennui ; que cet objet eſt d'autant mieux rempli, qu'ils excitent en nous des ſenſations plus vives, plus diſtinctes, & qu'enfin c'eſt toujours ſur la force, plus ou moins grande de ces ſenſations, que ſe meſure le degré de perfection & de beauté de ces ouvrages.

Qu'on honore, qu'on cultive donc les beaux arts ; ils ſont la gloire de l'eſprit humain * 5. & la ſource d'une infinité d'impreſſions délicieuſes. Mais qu'on ne croie pas le riche oiſif ſi ſupérieurement heureux par la jouiſſance de leurs chefs-d'œuvres.

On a vu dans les premiers chapitres de cette ſection que, ſans égaux en richeſſes & en puiſſance, tous les hommes étoient également heureux, du moins dans les dix ou douze heures de la journée, employées à la ſatisfaction de leurs divers beſoins phyſiques.

Quant aux dix ou douze autres heures, c'eſt-à-dire, à celles qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, j'ai prouvé qu'elles ſont remplies de la maniere la plus agréable, lorſqu'elles ſont conſacrées à l'acquiſition des moyens de pourvoir abondamment à nos beſoins & à nos amuſements. Que puis-je, pour confirmer la vérité de cette opinion, ſinon m'arrêter encore un moment à conſidérer leſquels ſont les plus ſûrement heureux, ou de ces opulents oiſifs ſi fatigués de n'avoir rien à faire, ou de ces hommes que la médiocrité de leur fortune néceſſite à un travail journalier qui les occupe ſans les fatiguer.

CHAPITRE XX.

De l'impreſſion des arts d'agréments ſur l'opulent oiſif.

UN riche eſt-il, par les emplois, néceſſité à un travail que l'habitude lui rend agréable? Un riche s'eſt-il fait des occupations? Il peut, comme l'homme d'une fortune médiocre, facilement échapper à l'ennui.

Mais où trouver des riches de cette eſpece? Quelquefois en Angleterre où l'argent ouvre la carriere de l'ambition. Par-tout ailleurs la richeſſe, compagne de l'oiſiveté, eſt paſſive dans preſque tous ſes amuſements. Elle les attend des objets environnants; & peu de ces objets excitent en elle des ſenſations vives. De telles ſenſations ne peuvent d'ailleurs, ni ſe ſuccéder rapidement, ni ſe renouveller à chaque inſtant. La vie de l'oiſif s'écoule dans une inſipide langueur.

En vain le riche a raſſemblé près de lui les arts d'agréments : ces arts ne peuvent lui procurer ſans ceſſe des impreſſions nouvelles, ni le ſouſtraire long-temps à ſon ennui. Sa curioſité eſt ſi-tôt émouſſée, l'oiſif eſt ſi peu ſenſible, les chefs-d'œuvres des arts font ſur lui des impreſſions ſi peu durables, qu'il faudroit pour l'amuſer lui en préſenter ſans ceſſe de nouveaux. Or, tous les artiſtes d'un empire ne pourroient à cet égard ſubvenir à ſes beſoins.

Il ne faut qu'un moment pour admirer : il faut un ſiecle pour faire des choſes admirables. Que de riches oiſifs, ſans éprouver de ſenſations agréables, paſſent journellement ſous ce magnifique portail du vieux Louvre que l'étranger contemple avec étonnement !

Pour ſentir la difficulté d'amuſer un riche oiſif, il faut obſerver qu'il n'eſt pour l'homme que deux états ; l'un où il eſt paſſif, l'autre où il eſt actif.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXI.

De l'état actif & passif de l'homme.

DANS le premier de ces états l'homme peut sans ennui supporter assez long-temps la même sensation. Il ne le peut dans le second. Je puis pendant six heures faire de la musique, & ne puis, sans dégoût, assister trois heures à un concert.

Rien de plus difficile à amuser que la passive oisiveté. Tout la dégoûte. C'est ce dégoût universel qui la rend juge si sévere des beautés des arts, & qui lui font exiger tant de perfection dans leurs ouvrages. Plus sensible & moins ennuyée, elle seroit moins difficile.

Quelles impressions vives les arts d'agréments exciteroient-ils dans l'oisif ? Si les arts nous charment, c'est en retraçant, en embellissant à nos yeux l'image des plaisirs déja éprouvés ; c'est en rallumant le desir de les goûter encore. Or, quel desir réveillent-elles dans un homme qui, riche assez pour acheter tous les plaisirs, en est toujours rassasié ?

En vain la danse, la peinture, les arts enfin les plus voluptueux & les plus spécialement consacrés à l'amour, en rappellent l'ivresse & les transports, quelle impression feront-ils sur celui qui, fatigué de jouissance, est blasé sur ce plaisir ? Si le riche court les bals & les spectacles, c'est pour changer d'ennui, & par ce changement, en adoucir le mal-aise.

Tel eſt en général le ſort des princes. Tel fut celui du fameux Bonnier. A peine avoit-il formé un ſouhait, que la fée de la richeſſe venoit le remplir. Bonnier étoit ennuyé de femmes, de concerts, de ſpectacles : malheureux qu'il étoit, il n'avoit rien à déſirer. Moins riche il eût eu des deſirs.

Le deſir eſt le mouvement de l'ame ; privée de deſirs, elle eſt ſtagnante. Il faut deſirer pour agir, & agir pour être heureux. Bonnier mourut d'ennui au milieu des délices.

On ne jouit vivement qu'en eſpérance. Le bonheur réſide moins dans la poſſeſſion que dans l'acquiſition des objets de nos deſirs.

Pour être heureux, il faut qu'il manque toujours quelque choſe à notre félicité. Ce n'eſt point après avoir acquis vingt millions, mais en les acquérant, qu'on eſt vraiment fortuné. Ce n'eſt point après avoir proſpéré, c'eſt en proſpérant qu'on eſt heureux. L'ame alors toujours en action, toujours agréablement remuée, ne connoît point l'ennui.

D'où naît la paſſion effrénée des grands pour la chaſſe ? De ce que, paſſifs dans preſque tous les autres amuſements, par conſéquent toujours ennuyés, c'eſt à la chaſſe ſeule qu'ils ſont forcément actifs. On l'eſt au jeu. Auſſi le joueur en eſt-il d'autant moins acceſſible à l'ennui (1).

---

(1) Le jeu n'eſt pas toujours employé comme remede à l'ennui. Le petit jeu, le jeu de commerce eſt quelquefois un cache-ſottiſe. L'on joue ſouvent dans l'eſpoir de n'être pas reconnu pour ce qu'on eſt.

Cependant, ou le jeu eſt gros, ou il eſt petit. Dans le premier cas, il eſt inquiétant & quelquefois funeſte : dans le ſecond cas, il eſt preſque toujours inſipide.

Cette riche & paſſive oiſiveté ſi enviée de tous, & qui, dans une excellente forme de gouvernement, ne ſe montreroit peut-être pas ſans honte, n'eſt donc pas auſſi heureuſe qu'on l'imagine : elle eſt ſouvent expoſée à l'ennui.

CHAPITRE XXII.

C'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.

SI l'opulent oiſif ne ſe croit jamais aſſez riche, c'eſt que les richeſſes qu'il poſſede ne ſuffiſent point encore à ſon bonheur. A-t-il des muſiciens à ſes gages ? Leurs concerts ne rempliſſent point le vuide de ſon ame. Il lui faut de plus des architectes, un vaſte palais, une cage immenſe pour renfermer un triſte oiſeau. Il deſire en outre des équipages de chaſſe, des bals, des fêtes, &c. L'ennui eſt un gouffre ſans fond que ne peuvent combler les richeſſes d'un empire, & peut-être celles de l'univers entier. Le travail ſeul le remplit. Peu de fortune ſuffit à la félicité d'un citoyen laborieux. Sa vie uniforme & ſimple s'écoule ſans orage. Ce n'eſt point ſur la tombe de Créſus (1), mais ſur celle de Baucis qu'on grava cette épitaphe.

(1) Si la félicité étoit toujours compagne du pouvoir, quel homme eût été plus heureux que le Calife Abdoulraman ! Cependant telle fut l'inſcription qu'il fit graver ſur ſa tombe. „ Honneurs, richeſſes, „ puiſſance ſouveraine ; j'ai joui de tous. Eſtimé & „ craint des contemporains, ils ont envié mon „ bonheur ; ils ont été jaloux de ma gloire ; ils „ ont recherché mon amitié. J'ai, dans le cours de

» *Sa mort fut le ſoir d'un beau jour.*

De grands tréſors ſont l'apparence du bonheur & non ſa réalité. Il eſt plus de vraie joie dans la maiſon de l'aiſance que dans celle de l'opulence, & l'on ſoupe plus gaiement au cabaret que chez le préſident Hainaut.

Qui s'occupe ſe ſouſtrait à l'ennui. Auſſi l'ouvrier dans ſa boutique, le marchand à ſon comptoir, eſt ſouvent plus heureux que ſon monarque. Une fortune médiocre nous néceſſite à un travail journalier. Si ce travail n'eſt point exceſſif, ſi l'habitude eſt contractée, il nous devient dès-lors agréable (1). Tout homme qui par cette eſpece de travail peut pourvoir à ſes beſoins phyſiques & à celui de ſes amuſements, eſt à-peu-près auſſi heureux qu'il le peut être (2). Mais doit-on compter

„ de ma vie, exactement marqué tous les jours où „ j'ai gouté un plaiſir pur & véritable, & dans „ un regne de 50 années, je n'en ai compté que „ quatorze „.

(1) On ignore encore ce que peut ſur nous l'habitude. On eſt, dit-on, bien nourri, bien couché à la Baſtille & l'on y meurt de chagrin. Pourquoi ? c'eſt qu'on y eſt privé de ſa liberté, c'eſt-à-dire, qu'on n'y vaque point à ſes occupations ordinaires.

(2) La condition de l'ouvrier qui, par un travail modéré, pourvoit à ſes beſoins & à ceux de ſa famille, eſt de toutes les conditions peut-être la plus heureuſe. Le beſoin qui néceſſite ſon eſprit à l'application, ſon corps à l'exercice, eſt un préſervatif contre l'ennui & les maladies. Or, l'ennui & les maladies ſont des maux ; la joie & la ſanté des biens.

l'amuſement parmi les beſoins ? Il faut à l'homme, comme à l'enfant, des moments de récréation ou de changement d'occupations. Avec quel plaiſir l'ouvrier & l'avocat quittent-ils, l'un ſon attelier & l'autre ſon cabinet ! pour la comédie ! S'ils ſont plus ſenſibles à ce ſpectacle que l'homme du monde, c'eſt que les ſenſations qu'ils y éprouvent, moins émouſſées par l'habitude, ſont pour eux plus nouvelles.

A-t-on d'ailleurs contracté l'habitude d'un certain travail de corps & d'eſprit ? ce beſoin ſatisfait, l'on devient ſenſible aux amuſements même où l'on eſt paſſif. Si ces amuſements ſont inſipides aux riches oiſifs, c'eſt qu'il fait du plaiſir ſon affaire & non ſon délaſſement. Le travail auquel jadis l'homme fut, dit-on, condamné, ne fut point une punition céleſte, mais un bienfait de la nature. Travail ſuppoſe deſir. Eſt-on ſans deſir ? On végette ſans principes d'activité. Le corps & l'ame reſtent, ſi j'oſe dire, dans la même attitude (1). L'occupation eſt le bonheur de l'homme (2). Mais pour s'oc-

---

(1) Une des principales cauſes de l'ignorance & de l'inertie des Africains eſt la fertilité de cette partie du monde : elle fournit preſque ſans culture à tous les beſoins. L'Africain n'a donc point intérêt de penſer. Auſſi penſe-t-il peu. On en peut dire autant du Caraïbe. S'il eſt moins induſtrieux que les Sauvages du Nord de l'Amérique, c'eſt que pour ſe nourrir, ce dernier a beſoin de plus d'induſtrie.

(2) Pour le bonheur de l'homme, il faut que le plaiſir ſoit le prix du travail, mais d'un travail modéré. Si la nature eût elle-même pourvu à tous ſes beſoins, elle lui eût fait le plus funeſte don. Les

cuper & ſe mouvoir, que faut-il ? Un motif. Quel eſt le plus puiſſant & le plus général ? La faim. C'eſt elle qui dans les campagnes commande le labour au cultivateur, & qui dans les forêts, commande la pêche & la chaſſe au ſauvage.

Un beſoin d'une autre eſpece anime l'artiſte & l'homme de lettres. C'eſt le beſoin de la gloire, de l'eſtime publique, & des plaiſirs dont elle eſt repréſentative.

Tout beſoin, tout deſir néceſſite au travail. En a-t-on, de bonne heure, contracté l'habitude ? Il eſt agréable. Faute de cette habitude, la pareſſe le rend odieux, & c'eſt à regret qu'on ſeme, qu'on cultive & qu'on penſe.

---

hommes euſſent croupi dans la langueur ; la riche oiſiveté eût été ſans reſſource contre l'ennui. Quel paliatif à ce mal ? Aucun. Que tous les citoyens ſoient ſans beſoins, ils ſeront également opulents. Où le riche oiſif trouveroit-il alors des hommes qui l'amuſent ?

CHAPITRE XXIII.

De la puiſſance de la pareſſe.

LES peuples ont-ils à choiſir entre la profeſſion de voleur ou de cultivateur ? C'eſt la premiere qu'ils embraſſent. Les hommes en général ſont pareſſeux : ils préféreront preſque toujours les fatigues, la mort & les dangers au travail de la culture. Mes exemples ſont la grande nation des Malais, partie des Tartares & des Arabes, tous les habitants du Taurus, du Caucaſe, & des hautes montagnes de l'Aſie.

Mais, dira-t-on, quel que ſoit l'amour des hommes pour l'oiſiveté, s'il eſt des peuples voleurs & redoutés, comme plus aguerris & plus courageux, n'eſt-il pas auſſi des nations cultivatrices ? Oui, parce que l'exiſtence des peuples voleurs, ſuppoſe celle des peuples riches & volables. Les premiers ſont peu nombreux, parce qu'il faut beaucoup de moutons pour nourrir peu de loups, parce que des peuples voleurs habitent des montagnes ſtériles & inacceſſibles, & ne peuvent que dans de ſemblables retraites, reſiſter à la puiſſance d'une nation nombreuſe & cultivatrice. Or, s'il eſt vrai qu'en général les hommes ſoient pirates & voleurs, toutes les fois que la poſition phyſique de leur pays leur permet de l'être impunément, l'amour du vol leur eſt donc naturel : ſur quoi cet amour eſt-il fondé ? Sur la

pareſſe, c'eſt-à-dire, ſur l'envie d'obtenir avec le moins de peine poſſible, l'objet de leurs deſirs.

L'oiſiveté eſt dans les hommes la cauſe ſourde des plus grands effets. C'eſt faute de motifs aſſez puiſſants pour s'arracher à la pareſſe que la plupart des ſatrapes, auſſi voleurs & plus oiſifs que les Malais, ſont encore plus ennuyés & plus malheureux.

CHAPITRE XXIV.

Une fortune médiocre assure le bonheur du citoyen.

SI l'habitude rend le travail facile ; si l'on fait toujours sans peine ce que l'on refait tous les jours ; si tout moyen d'acquérir un plaisir, doit être compté parmi les plaisirs, une fortune médiocre, en nécessitant l'homme au travail, assure d'autant plus sa félicité, que le travail remplit toujours de la maniere la plus agréable l'espace de temps qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant ; & par conséquent les douze & seules heures de la journée où l'on suppose le plus d'inégalité dans le bonheur des hommes.

Un gouvernement accorde-t-il à ses sujets la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté ? S'oppose-t-il à la trop inégale répartition des richesses nationales ? Conserve-t-il enfin tous les citoyens dans un certain état d'aisance ? Il leur a fourni à tous les moyens d'être à-peu-près aussi heureux qu'ils peuvent l'être.

Sans être égaux en richesses, en dignités, les individus peuvent donc l'être en bonheur. Mais quelque démontrée que soit cette vérité, est-il un moyen de la persuader aux hommes ? Et comment les empêcher d'associer perpétuellement dans leur mémoire l'idée de bonheur à celle des richesses.

CHAPITRE XXV.

De l'association des idées de bonheur & de richesses dans notre mémoire.

EN tout pays où l'on n'eſt aſſuré de la propriété, ni de ſes biens, ni de ſa vie, ni de ſa liberté, les idées de bonheur & de richeſſes doivent ſouvent ſe confondre. On y a beſoin de protecteurs, & richeſſe fait protection.

Dans tout autre, on peut s'en former des idées diſtinctes. Si des Fakirs, à l'aide d'un catéchiſme religieux, perſuadent aux hommes les abſurdités les plus groſſieres, par quelle raiſon, à l'aide d'un catéchiſme moral, ne leur perſuaderoit-on pas qu'ils ſont heureux, lorſque pour l'être, il ne leur manque que de ſe croire tels (1) ? Cette croyance fait partie

(1) Deux cauſes habituelles du malheur des hommes, d'une part, *ignorance du peu qu'il faut pour être heureux*, de l'autre, *beſoins imaginaires & deſirs ſans bornes*. Un négociant eſt-il riche ? Il veut être le plus riche de ſa ville. Un homme eſt-il roi ? il veut être le plus puiſſant des rois. Ne faudroit-il pas ſe rappeler quelquefois avec Montaigne, *qu'aſſis ſoit ſur le trône, ſoit ſur un eſcabeau, on n'eſt jamais aſſis que ſur ſon cul;* que ſi le pouvoir & les richeſſes ſont des moyens de ſe rendre heureux, il ne faut pas confondre les moyens avec la choſe même, qu'il ne faut pas acheter par trop de ſoins, de travaux & de dangers ce qu'on peut avoir à meilleur compte ; & qu'enfin, dans la recherche du bonheur, on ne doit point oublier que c'eſt le bonheur.

de notre félicité. Qui ſe croit infortuné le devient. Mais peut-on s'aveugler ſur ce point important ? Quels ſont donc les plus grands ennemis de notre bonheur ? L'ignorance & l'envie.

L'envie, louable dans la premiere jeuneſſe, tant qu'elle porte le nom d'émulation, devient une paſſion funeſte, lorſque, dans l'âge avancé, elle a repris celui d'envie.

Qui l'engendre ? L'opinion fauſſe & exagérée qu'on ſe forme du bonheur de certaines conditions. Quel moyen de détruire cette opinion ? C'eſt d'éclairer les hommes. C'eſt à la connoiſſance du vrai qu'il eſt réſervé de les rendre meilleurs : elle ſeule peut étouffer cette guerre inteſtine qui, ſourdement & éternellement allumée entre les citoyens de profeſſions & de talents différents, diviſe preſque tous les membres des ſociétés policées.

L'ignorance & l'envie, en les abreuvant du fiel d'une haine injuſte & réciproque, leur a trop long-temps caché celle d'une vérité importante. C'eſt que peu de fortune, comme je l'ai prouvé, ſuffit à leur félicité (1). Qu'on ne regarde point cet axiome comme un lieu commun de chaire ou de college. Plus on l'approfondira, plus on en ſentira la vérité.

(1) Des hommes qui, de l'état d'opulence, paſſent à celui de la médiocrité, ſont ſans doute malheureux. Ils ont dans leur premier état, contracté des goûts qu'ils ne peuvent faire dans le ſecond. Auſſi ne parlai-je que des hommes qui, nés ſans fortune, n'ont point d'habitudes à vaincre. Peu de richeſſes ſuffit au bonheur de ces derniers ; du moins dans les pays où l'opulence n'eſt point un titre à l'eſtime publique.

Si la méditation de cet axiome peut perſuader de leur bonheur une infinité de gens auxquels, pour être heureux, il ne manque que de ſe croire tels, cette vérité n'eſt donc point une de ces maximes ſpéculatives, inapplicables à la pratique.

CHAPITRE XXVI.

De l'utilité éloignée de mes principes.

SI le premier j'ai prouvé la poſſibilité d'une égale répartition de bonheur entre les citoyens, & géométriquement démontré cette importante vérité, je ſuis heureux; je puis me regarder comme le bienfaiteur des hommes & me dire :

Tout ce que les moraliſtes ont publié ſur l'égalité des conditions; tout ce que les romanciers ont débité du taliſman d'Oroſmane, n'étoit que l'appercevance encore obſcure de ce que j'ai prouvé.

Si l'on me reprochoit d'avoir trop longtemps inſiſté ſur cette queſtion, je répondrois que la félicité publique ſe compoſant de toutes les félicités particulieres, pour ſavoir ce qui conſtitue le bonheur de tous, il falloit ſavoir ce qui conſtitue le bonheur de chacun, & montrer que, s'il n'eſt point de gouvernement où tous les hommes puiſſent être également puiſſants & riches, il n'en eſt aucun où ils ne puiſſent être également heureux; qu'enfin il eſt telle légiſlation où (ſauf des malheurs

particuliers) il n'y auroit d'autres infortunés que des foux.

Mais une égale répartition de bonheur entre les citoyens ſuppoſe une moins inégale répartition des richeſſes nationales. Or, dans quel gouvernement de l'Europe établir maintenant cette répartition ? L'on n'en apperçoit point ſans doute la poſſibilité prochaine. Cependant, l'altération qui ſe fait journellement dans la conſtitution de tous les empires, prouve qu'au moins cette poſſibilité n'eſt point une chimere platonique.

Dans un temps plus ou moins long, s'il faut, diſent les Sages, que toutes les poſſibilités ſe réaliſent, pourquoi deſeſpérer du bonheur futur de l'humanité ? Qui peut aſſurer que les vérités ci-deſſus établies lui ſoient toujours inutiles.

Il eſt rare, mais néceſſaire dans un temps donné, qu'il naiſſe un Penn, un Manco-Capac pour donner des loix à des ſociétés naiſſantes. Or, ſuppoſé (ce qui peut-être eſt plus rare encore) que, jaloux d'une gloire nouvelle, un tel homme voulût, ſous le nom d'ami des hommes, conſacrer ſon nom à la poſtérité, & qu'en conſéquence, plus occupé de la compoſition de ſes loix & du bonheur des peuples, que de l'accroiſſement de ſa puiſſance, cet homme voulût faire des heureux & non des eſclaves, nul doute, comme je le prouverai ſection IX, qu'il n'apperçût dans les principes que je viens d'établir, le germe d'une légiſlation neuve & plus conforme au bonheur de l'humanité.

NOTES.

1. POint de calomnie dont en France le clergé n'ait noirci les philoſophes. Il les accuſoit de ne reconnoître aucune ſuperiorité de rang, de naiſſance & de dignité. Il croyoit par ce moyen, irriter le puiſſant contr'eux. Cette action étoit, heureuſement, trop vague & trop ridicule. En effet, ſous quel point de vue un philoſophe s'égaleroit-il au grand ſeigneur? Ou ce ſeroit en qualité de chrétien, parce qu'à ce titre tous les hommes ſont freres, ou ce ſeroit en qualité de ſujet d'un deſpote, parce que tout ſujet n'eſt devant lui qu'un eſclave, & que tous les eſclaves ſont eſſentiellement de même condition. Or, les philoſophes ne ſont apôtres ni du papiſme, ni du deſpotiſme, & d'ailleurs il ne doit point y avoir en France de deſpote. Mais les titres dont on y décore les grands ſeigneurs ſont-ils autre choſe que les joujoux d'une vanité puérile. Ont-ils néceſſairement part au maniement des affaires publiques? Ont-ils une puiſſance réelle? Ils ne ſont point grands en ce ſens; mais ils ont des noms qu'on reſpecte & qu'on doit reſpecter.

2. L'homme occupé s'ennuie peu & deſire peu. Souhaite-t-on d'immenſes richeſſes? C'eſt comme moyen, ou d'éviter l'ennui, ou de ſe procurer des plaiſirs. Qui n'a point de beſoin, eſt indifférent aux richeſſes. Il en eſt de même de l'amour de l'argent comme de l'amour du luxe. Qu'un jeune homme ſoit avide de femmes; s'il

regarde le luxe dans les ameublements, les fêtes & les équipages comme un moyen de les ſéduire, il eſt paſſionné pour le luxe. Vieillit-il ? Devient-il inſenſible aux plaiſirs de l'amour ? Il dédore ſon caroſſe, y attele de vieux chevaux & dégalonne ſes habits. Cet homme aimoit le luxe, comme moyen de ſe procurer de certains plaiſirs. Y devient-il indifférent ? Il eſt ſans amour pour le luxe.

3. Le mariage, dans certaines conditions, ne préſente ſouvent que le tableau de deux infortunés, unis enſemble pour faire réciproquement leur malheur.

Le mariage a deux objets ; l'un, la conſervation de l'eſpece ; l'autre, le bonheur & le plaiſir des deux ſexes.

La recherche des plaiſirs eſt permiſe : pourquoi s'en priveroit-on, lorſque ces plaiſirs ne nuiſent point à la ſociété.

Mais le mariage, tel qu'il eſt inſtitué dans les pays catholiques, ne convient point également à toutes les profeſſions. A quoi rapporter l'uniformité de ſon inſtitution ? A la convenance, répondrai-je, qui ſe trouve entre cette forme de mariage, & l'état primitif des habitants de l'Europe, c'eſt-à-dire, l'état de laboureur. Dans cette profeſſion, l'homme & la femme ont un objet commun de deſir ; c'eſt l'amélioration des terres qu'ils cultivent. Cette amélioration réſulte du concours de leurs travaux. Dans leur ferme, les deux époux, toujours occupés, toujours utiles l'un à l'autre, ſupportent ſans dégoût & ſans inconvénient, l'indiſſolubilité de leur union. Il n'en eſt pas de même dans les autres profeſſions. Le clergé ne ſe marie point. Pourquoi ? C'eſt que dans la forme actuelle du

mariage, l'égliſe a cru qu'une femme, un ménage & les ſoins qu'il entraîne, détourneroient le prêtre de ſes fonctions. En détourne-t-il moins le magiſtrat, l'homme de lettres, l'homme en place ? Et les fonctions de ces derniers ne ſont-elles pas tout autrement ſérieuſes & importantes que celles du prêtre. Les peuples de l'Europe croient-ils cette forme de mariage mieux aſſortie à la profeſſion des armes ? La preuve du contraire, c'eſt qu'ils l'interdiſent à preſque tous leurs ſoldats. Or, que ſuppoſe cette interdiction ; ſinon qu'inſtruites par l'expérience, les nations ont enfin reconnu qu'une femme corrompt les mœurs du guerrier, éteint en lui l'amour patriotique, & le rend, à la longue, efféminé, pareſſeux & timide.

Quel remede à ce mal ? En Pruſſe, un ſoldat du premier bataillon trouve-t-il une fille jolie ? Il couche avec elle, & l'union des deux époux dure autant que leur amour & leur convenance. Ont-ils des enfants ? S'ils ne peuvent les nourrir, le roi s'en charge, les éleve dans une maiſon fondée à cet effet. Il y forme une pépiniere de jeunes ſoldats. Or, qu'on donne à ce prince la diſpoſition d'une plus grande quantité de fonds eccléſiaſtiques, il exécutera en grand ce qu'il ne peut faire qu'en petit, & ſes ſoldats amants & peres, jouiront des plaiſirs de l'amour, ſans que leurs mœurs ſoient amollies & qu'ils aient rien perdu de leur courage.

Dans le mariage, diſoit Fontenelle, la loi d'une union indiſſoluble, eſt une loi barbare & cruelle. En France, le peu de bons ménages prouve, en ce genre, la néceſſité d'une réforme.

Il eſt des nations où l'amant & la maîtreſſe ne s'épouſent qu'après trois ans d'habitation.

Ils eſſayent pendant ce temps la ſympathie de leurs caracteres. Ne ſe conviennent-ils pas ? ils ſe ſéparent & la fille paſſe en d'autres mains.

Ces mariages africains ſont les plus propres à aſſurer le bonheur des conjoints. Mais qui pourvoiroit alors à la ſubſiſtance des enfants ? Les mêmes loix qui l'aſſurent dans les pays où le divorce eſt permis. Que les mâles reſtent au pere & les filles à la mere : qu'on aſſigne dans les contrats de mariage telle ſomme pour l'éducation des enfants venus avant le divorce : que le revenu des dîmes & des hôpitaux ſoit appliqué à l'entretien de ceux dont les parents ſont ſans bien & ſans induſtrie ; l'inconvénient du divorce ſera nul & le bonheur des époux aſſuré. Mais, dira-t-on, que de mariages diſſouts par une loi ſi favorable à l'inconſtance humaine ! L'expérience prouve le contraire.

Au reſte, je veux que les deſirs ambulatoires & variables de l'homme & de la femme leur fiſſent quelquefois changer l'objet de leur tendreſſe. Pourquoi les priver des plaiſirs du changement, ſi d'ailleurs leur inconſtance, par des loix ſages, n'eſt point nuiſible à la ſociété ?

En France les femmes ſont trop maitreſſes ; en Orient, trop eſclaves : leur ſexe y eſt ſacrifié au nôtre.

Pourquoi ce ſacrifice ? Deux époux ceſſent-ils de s'aimer, commencent-ils à ſe haïr ? Pourquoi les condamner à vivre enſemble ?

D'ailleurs, s'il eſt vrai que le deſir du changement ſoit auſſi conforme qu'on le dit à la nature humaine, on pourroit donc propoſer la poſſibilité du changement comme le prix du mérite, on pourroit donc eſſayer de rendre, par ce moyen, les guerriers plus braves, les Ma-

giſtrats plus juſtes, les artiſans plus induſtrieux & les gens de génie plus ſtudieux.

Quelle eſpece de plaiſir ne devient point entre les mains d'un legiſlateur habile, un inſtrument de la félicité publique.

4. Peu de poëtes tragiques connoiſſent l'homme : peu d'entr'eux ont aſſez étudié les diverſes paſſions pour leur faire toujours parler leur propre langue. Chacune d'elles cependant a la ſienne.

S'agit-il de détourner un homme d'une action dangereuſe & imprudente ? L'humanité ſe charge-t-elle de lui donner un conſeil à ce ſujet ? Elle ménage ſa vanité, lui montre la vérité, mais ſous les expreſſions les moins offenſantes. Elle adoucit enfin, par le ton & le geſte, ce que cette vérité a de trop amer.

La dureté la dit cruement.

La malignité la dit de la maniere la plus humiliante.

L'orgueil commande impérieuſement : il eſt ſourd à toute repréſentation. Il veut qu'on lui obéiſſe ſans examen.

La raiſon diſcute avec cet homme la ſageſſe de ſon action, écoute ſa réponſe & la ſoumet au jugement de l'intéreſſé.

L'ami, plein de tendreſſe pour ſon ami, le contredit à regret. Ne le perſuade-t-il pas ? il a recours aux larmes & à la priere, le conjure par le lien ſacré qui unit ſon bonheur au ſien, de ne point s'expoſer au danger de cette action.

L'amour prend un autre ton, & pour combattre la réſolution de ſon amant, la maîtreſſe n'allegue d'autre motif que ſa volonté & ſon amour. L'amant réſiſte-t-il ? Elle s'abaiſſe enfin à raiſonner. Mais la raiſon n'eſt jamais que la derniere reſſource de l'amour.

On peut donc, à la différente maniere de donner le même conſeil, diſtinguer l'eſpece de caractere ou de paſſion qui le dicte. Mais la fourberie a-t-elle une langue particuliere ? Non : auſſi le fourbe emprunte-t-il, tantôt celle de l'amitié, & ſe reconnoit-il à la différence qu'on remarque entre le ſentiment dont il ſe dit affecté & celui qu'il doit avoir. Etudie-t-on la langue des paſſions & des caracteres différents, on trouve ſouvent les tragiques en défaut. Il en eſt peu qui, faiſant parler telle paſſion, n'emprunte quelquefois le langage d'un autre. Je ne parlerai point des poëtes tragiques, ſans citer à ce ſujet mylord Shaftesbury. Lui ſeul me paroît avoir eu la véritable idée de la tragédie. « L'objet de la comédie eſt, dit-il, » la correction des mœurs des particuliers ; ce» lui de la tragédie, doit être pareillement la » correction des mœurs des miniſtres & des » ſouverains. Pourquoi, ajoute-t-il, ne pas » intituler des tragédies du nom de *roi tyran*, de *monarque* ou *foible*, ou *ſuperſtitieux*, ou *ſuperbe*, ou *flatté ?* C'eſt l'unique » moyen de rendre les tragédies encore plus » utiles. »

5. L'homme, inſtruit par les découvertes de ſes peres, a reçu l'héritage de leurs penſées : c'eſt un dépôt qu'il eſt chargé de tranſmettre à ſes deſcendants, augmenté de quelques-unes de ſes propres idées. Que d'hommes à cet égard meurent banqueroutiers !

Fin du Tome ſecond.

TABLE
SOMMAIRE
DU TOME SECOND.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Que nul n'ayant, ſur ce ſujet, mieux écrit que M. Rouſſeau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CHAP. I. *Contradictions de l'auteur de l'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.*

Qu'il réſulte de ſes contradictions que la juſtice & la vertu ſont des acquiſitions.

CHAP. II. *De l'eſprit & du talent.*

CHAP. III. *De la bonté de l'homme au berceau.*

CHAP. IV. *Que l'homme de la nature doit être cruel.*

Que ſon humanité eſt toujours le produit ou de ſa crainte, ou de ſon éducation.

CHAP. V. *Que M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile ou inutile.*

CHAP. VI. *De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rouſſeau.*

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & l'adoleſcence ſans jugement.

CHAP. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'adoleſcence.*

CHAP. VIII. *Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance.*

CHAP. IX. *Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'apologiſte de l'ignorance.*

Que les talents & les lumieres ne corrompent point les mœurs des peuples.

CHAP. X. *Des cauſes de la décadence des empires.*

CHAP. XI. *Que la culture des arts & des ſciences dans un empire deſpotique en retarde la ruine.*

Que les erreurs, les contradictions de M. Rouſſeau & de quiconque adopte ſes principes confirment cette vérité, *que l'homme eſt le produit de ſon éducation.*

Que la culture de cette ſcience eſt utile au public, & non funeſte.

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance ; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe ; qu'elle n'aſſure point la fidélité des ſujets ; qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes.

Des malheurs ou de tels jugements peuvent quelquefois précipiter une nation.

Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CHAP. I. *De l'ignorance & de la molleſſe des peuples.*

CHAP. II. *Que l'ignorance n'aſſure point la fidélité des ſujets.*

Qu'elle s'oppoſe à toute réforme utile dans les Gouvernements.

Qu'elle y éterniſe les abus, & rend les hommes incapables de cette attention opiniâtre qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.

La queſtion du luxe priſe pour exemple.

Qu'on ne peut la réſoudre ſans un certain nombre d'obſervations, & ſans attacher d'abord des idées nettes à ce mot *Luxe.*

CHAP. III. *De la queſtion du luxe.*

CHAP. IV. *Si le luxe eſt néceſſaire & utile.*

CHAP. V. *Du luxe & de la tempérance.*

Si la plupart des maux dont on accuſe le luxe ne feroient point l'effet, & du par-

tage trop inégal des richeſſes nationales ; & de la diviſion des intérêts des citoyens.
Que, pour s'aſſurer de ce fait, il faut remonter aux premiers motifs qui déterminerent les hommes à ſe réunir en ſociétés.
CHAP. VI. *De la formation des peuplades.*
CHAP. VII. *De la multiplication des hommes & de ſes effets.*
CHAP. VIII. *Diviſion des intérêts des citoyens, produite par leur multiplication.*
CHAP. IX. *Du partage trop inégal des richeſſes nationales.*
Des effets de ce partage.
CHAP. X. *Cauſe de la trop grande inégalité des fortunes des citoyens.*
Qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de l'introduction de l'argent dans un Etat.
CHAP. XI. *Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes en peu de mains.*
CHAP. XII. *Des pays où l'argent n'a point cours.*
CHAP. XIII. *Quels ſont en de tels pays les principes productifs de la vertu.*
CHAP. XIV. *Des pays où l'argent a cours.*
CHAP. XV. *Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un Empire.*
Que les Citoyens y reſtent ſans principe d'action.
CHAP. XVI. *Des divers principes d'activité des nations.*
CHAP. XVII. *De l'argent conſidéré comme un de ces principes d'activité.*
Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.
Si dans l'état actuel de l'Europe le Magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoi-

foiblissement d'un tel principe d'activité.

CHAP. XVIII. *Que ce n'est point dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe destructeur des Empires.*

Qu'il suit de l'examen, peut-être encore superficiel de cette question de luxe, qu'on ne peut apporter trop de soins à l'examen de toute question de cette espece, & que l'ignorance est d'autant plus funeste aux nations, que c'est uniquement de la bonté de leurs loix que dépend le bonheur.

SECTION VII.

Que les vertus & le bonheur d'un peuple sont l'effet, non de la sainteté de sa religion, mais de la sagesse de ses loix.

CHAP. I. *Du peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des peuples.*

CHAP. II. *De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.*

CHAP. III. *Quelle espece de Religion seroit inutile.*

Que ce seroit celle qui forceroit les hommes à s'éclairer.

Que l'inconséquence & le crime est dans presque tous les hommes l'effet de l'ignorance.

CHAP. IV. *De la religion papiste.*

Que plus de conséquence dans les esprits la rendroit plus nuisible.

Que les principes ſpéculatifs ont, heureuſement, peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils la reglent ſur les Loix & non ſur leur croyance.

Que le gouvernement des Jéſuites en eſt une preuve.

CHAP. V. *Du gouvernement des jéſuites.*

Des moyens qu'il leur fournit de faire trembler les Rois & d'exécuter les plus grands attentats.

CHAP. VI. *Des diverſes cauſes des grands attentats.*

CHAP. VII. *Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la patrie.*

CHAP. VIII. *Des attentats commis par l'ambition.*

CHAP. IX. *Des attentats commis par le fanatiſme.*

CHAP. X. *Du moment où l'intérêt des Jéſuites leur commande un grand attentat.*

Quelle ſecte on pouvoit leur oppoſer.

CHAP. XI. *Que le janſéniſme ſeul pouvoit détruire les Jéſuites.*

Qu'on doit aux jéſuites la connoiſſance de ce que peut la légiſlation.

Que pour la faire parfaite il faut, ou comme un St. Benoît, avoir un ordre religieux, ou comme un Romulus ou un Pen, avoir un empire, ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, on peut propoſer, mais, difficilement, établir d'excellentes loix.

CHAP. XII. *Examen de cette vérité.*

Je prouve qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux loix, mais que pour fixer le degré auquel elles peuvent porter la félicité des peuples, il faut préliminairement connoître ce qui conſtitue le bonheur de l'individu.

SECTION VIII.

De ce qui conſtitue le bonheur des individus : de la baſe ſur laquelle on doit édifier la félicité nationale, néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

CHAP. I. *Tous les hommes, dans l'état de ſociété, peuvent-ils être également heureux.*
Que la ſolution de cette queſtion ſuppoſe la connoiſſance des occupations différentes dans leſquelles les hommes conſomment les diverſes parties de la journée.

CHAP. II. *De l'emploi du temps.*
Que cet emploi eſt à-peu-près le même dans toutes les profeſſions ; que tous les hommes, par conſéquent, pourroient être également heureux.

CHAP. III. *Des cauſes du malheur de preſque toutes les nations.*
Que le défaut de bonnes loix, que le partage trop inégal des richeſſes nationales, ſont les cauſes de ce malheur, preſqu'univerſel : mais eſt-il poſſible de mettre les citoyens dans l'état d'aiſance requis pour leur bonheur.

CHAP. IV. *Qu'il eſt poſſible de donner plus d'aiſance aux citoyens.*
Que c'eſt à l'imperfection des loix qu'on doit ſouvent la ſoif inſatiable de l'or.

CHAP. V. *Du deſir exceſſif des richeſſes.*
Qu'entre ces motifs, un des plus puiſſants, c'eſt l'ennui.
CHAP. VI. *De l'ennui.*
CHAP. VII. *Des moyens inventés par les oiſifs pour ſe ſouſtraire à l'ennui.*
CHAP. VIII. *De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des nations.*
Du reſſort qu'il donna à la jalouſie Eſpagnole Portugaiſe : de la part qu'il eut à la création des Sigisbées, à l'inſtitution de l'ancienne chevalerie.
Que pour ſe ſouſtraire à l'ennui, il faut acheter le plaiſir par quelque peine.
CHAP. IX. *De l'acquiſition plus ou moins difficile des plaiſirs, ſelon le gouvernement où l'on vit & le poſte qu'on occupe dans un Etat.*
Je prends le plaiſir de l'amour pour exemple.
CHAP. X. *Qu'il faut à l'oiſif une maîtreſſe coquette ou prude.*
CHAP. XI. *De la variété des Romans & de l'amour dans l'homme oiſif ou occupé.*
Que l'oiſiveté qui peſe à tous, fait chercher un remede à l'ennui.
CHAP. XII. *De la Religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'ennui.*
Que le ſeul remede efficace ſont des ſenſations vives & diſtinctes.
De-là notre amour pour l'éloquence, la poéſie, enfin pour tous les arts d'agréments, dont l'objet eſt d'exciter en nous ces ſortes de ſenſations, & dont les regles ne ſont que les moyens d'opérer en effet.
CHAP. XIII. *Des arts d'agréments, & de*

ce que, en ce genre, l'on appelle le beau.

CHAP. XIV. *Du ſublime.*

De ce qui le conſtitue.

CHAP. XV. *De la variété & ſimplicité requiſe dans tous les ouvrages, ſur-tout dans les ouvrages d'agrément.*

CHAP. XVI. *De la loi de continuité.*

Qu'on doit à l'obſervation de cette loi des ſenſations d'autant plus vives qu'elles ſont plus diſtinctes.

CHAP. XVII. *De la clarté du ſtyle.*

Que cette clarté concourt à la production du même effet : ſur quoi j'obſerve qu'en général la forte impreſſion faite ſur nous par les ouvrages des arts, dépend moins d'une imitation exacte, que d'une imitation perfectionnée de la nature.

CHAP. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de la nature.*

Qu'une imitation ſuppoſe dans l'homme le pouvoir d'abſtraire d'un objet ce qu'il a de défectueux.

CHAP. XIX. *Du pouvoir d'abſtraire.*

Qu'il fournit aux artiſtes les moyens d'imiter la nature, en l'embelliſſant.

CHAP. XX. *De l'impreſſion des arts d'agrément ſur l'opulent oiſif.*

Qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés ; parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

CHAP. XXI. *De l'état actif & paſſif de l'homme.*

Que les plaiſirs où l'homme eſt paſſif, ſont en général, & les plus courts, & les plus coûteux.

CHAP. XXII. *Que c'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.*

Que preſque tous croupiſſent dans la pareſſe, faute d'avoir contracté de bonne heure l'habitude du travail.

CHAP. XXIII. *De la puiſſance de la pareſſe.*

Qu'elle eſt ſouvent dans l'homme le principe de ſes vices & de ſes malheurs.

CHAP. XXIV. *Qu'une fortune médiocre aſſure le bonheur du citoyen.*

Que cette vérité difficile n'eſt point impoſſible à perſuader aux hommes.

CHAP. XXV. *De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.*

Que ces deux idées peuvent y être diſtinguées : que par ce moyen, on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels pour être heureux, il ne manque que de ſe croire tels.

Que les vérités ci-deſſus établies, ne ſont point de ces principes ſpéculatifs, inapplicables à la pratique.

CHAP. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.*

Que ces principes adoptés par un prince éclaire & bienfaiſant, pourroient devenir le germe d'une légiſlation neuve & plus conforme au bonheur de l'humanité.

Fin de la Table Sommaire du Tome ſecond.

A 1 1453145